

Wa

L'EXTERMINATION DES JUIFS EN POLOGNE

DÉPOSITIONS DE TÉMOINS OCULAIRES

QUATRIÈME SÉRIE :

VARSOVIE

OL
o
hau

GENÈVE 1945

G 29

10/Wa/8



L'EXTERMINATION DES JUIFS EN POLOGNE.

P R E F A C E .

DEPOSITIONS DE TEMOINS OCULAIRES.

Le rapport d'un témoin oculaire que nous publions ici, relatant l'effacement progressif de la communauté juive d'Europe, celle de Varsovie, complète la description de l'extermination du Ghetto de Varsovie, éditée précédemment, en ce sens qu'elle retrace cette liquidation jusqu'au début de la grande révolte finale.

Le témoin, qui a vécu tous ces événements, est un jeune médecin juif, officier de l'armée polonaise. Il est né en 1912 à Slonim; c'est le fils d'un propriétaire terrien et industriel, qui accorda une grande importance à l'éducation de ses enfants. Ainsi que ses 7 frères et sœurs, il fit des études, d'abord dans un gymnase allemand jusqu'en 1930, puis à la Faculté de Médecine de l'Université de Berlin, et simultanément il suivit des cours à l'École supérieure de culture physique de Charlottenburg. En 1933, il retourna en Pologne. Il accomplit son service militaire à Varsovie, dans un régiment d'infanterie. Mobilisé le 24 août 1939, il prit part à la guerre contre l'Allemagne comme sous-officier dans un régiment d'infanterie.

Quatrième série:

V A R S O V I E .

L'extermination de la Communauté juive jusqu'à la révolte.

Après la chute de la Pologne, ses parents à Slonim, occupés alors par les troupes soviétiques, cédant au désir de ses parents qui voulaient lui permettre de réaliser son rêve: vivre en Palestine, le jeune médecin se rendit d'abord à Vilna, espérant pouvoir de là poursuivre son voyage. Il y passa trois mois, ainsi que dans d'autres villes lithuaniennes. Entre temps, de graves coups avaient frappé sa famille: sa plus jeune sœur, âgée de 22 ans, avait été tuée par un éclat de bombe le 26 septembre 1939. Il voulait revoir ses parents une fois encore. Il trouva sa mère à l'agonie - elle avait été grièvement blessée dans les mêmes circonstances. Pour accomplir les dernières volontés de sa mère: placer une pierre funéraire sur la tombe de sa sœur, il se rendit à Varsovie, malgré tous les dangers qu'il courait de la sorte. Sa mission terminée, il ne réussit malheureusement pas à retraverser la frontière. Il fut arrêté, renouvela bientôt sa tentative, en vain encore. Le 12 février 1940, il retourna donc à Varsovie et vécut jusqu'au 19 juin 1943 dans cet enfer, date à laquelle seulement il parvint à fuir.

La véracité du récit et de ses détails n'est en aucune façon sujette à caution. Mais il fallait maintenant déjà, alors qu'il est encore impossible d'indiquer le nom du témoin, indiquer en quelques mots sa personnalité, son niveau culturel et ses aventures aux multiples péripéties.

Depuis lors, la communauté juive de Varsovie a cessé d'exister. La ville de Varsovie elle-même n'est qu'un champ de ruines. Elle sera reconstruite, ainsi que le pays dont elle était le capital. Mais toujours et encore, inlassablement, doit retentir l'appel: rendre justice au peuple juif! Le combat impitoyable qui lui a été imposé par ses ennemis, l'héroïsme de ses fils et de ses filles, ses innombrables victimes: ce sont là les titres d'Israël à revendiquer pour soi la justice, la paix - enfin! - la tranquillité, la possibilité de travailler à sa

Mars

Geneve

1945.

DEPOSITIONS DE TEMOINS COURAIRES.

Quatrième partie

V A R S O V I E .

L'extension de la Loi en Pologne
.....

1940

Geneve

Mars

L
c
G
o

J
l
d
s
l
m
s
s
l
s
A
P
d
v
P
e
c
e
r
e
a
e
a
h
b
d
l

J
i
P
P

L
r
j
e
n
t
l

reconstruction dans son propre pays. Varsovie et sa vieille et vénérable communauté juive ont péri, mais l'esprit qui l'anima... les autres communautés juives détruites, cet esprit... destructible. La création... permettant un nouvel... ment - c'est la tâche qui s'impose à lui-même le peuple juif. C'est la revendication qu'il formule à l'égard des constructeurs d'un monde nou-

P R E F A C E .
=====

Le rapport d'un témoin oculaire que nous publions ici, relatant l'anéantissement progressif de la plus grande communauté juive d'Europe, celle de Varsovie, complète la description de l'extermination du Ghetto de Varsovie, éditée précédemment, en ce sens qu'elle retrace cette liquidation jusqu'au début de la grande révolte finale.

Le témoin, qui a vécu tous ces événements, est un jeune médecin juif, officier de l'armée polonaise. Il est né en 1912 à Slonim; c'est le fils d'un propriétaire de forêts et industriel, qui accorda une grande importance à l'éducation de ses enfants. Ainsi que ses 7 frères et soeurs, il fit des études, d'abord dans un gymnase allemand jusqu'en 1930, puis à la Faculté de Médecine de l'Université de Berlin, et simultanément il suivit des cours à l'Ecole supérieure de culture physique de Charlottenburg. En 1933, il rentra en Pologne. Il accomplit son service militaire à Varsovie, dans un régiment d'infanterie. Mobilisé le 24 août 1939, il prit part à la guerre contre l'Allemagne comme sous-officier dans les rangs du 30-ième régiment polonais d'infanterie. Après la capitulation de Varsovie, il parvint à se réfugier avec ses parents à Slonim, occupé alors par les troupes soviétiques. Cédant au désir de ses parents qui voulaient lui permettre de réaliser son rêve: vivre en Palestine, le jeune médecin se rendit d'abord à Vilno, espérant pouvoir de là poursuivre son voyage. Il y passa trois mois, ainsi que dans d'autres villes lithuaniennes. Entre temps, de graves coups avaient frappé sa famille: sa plus jeune soeur, âgée de 22 ans, avait été tuée par un éclat de bombe le 26 septembre 1939. Il voulut revoir ses parents une fois encore. Il trouva sa mère à l'agonie - elle avait été grièvement blessée dans les mêmes circonstances. Pour accomplir les dernières volontés de sa mère: placer une pierre funèbre sur la tombe de sa soeur, il se rendit à Varsovie, malgré tous les dangers qu'il courait de la sorte. Sa mission terminée, il ne réussit malheureusement pas à retraverser la frontière. Il fut arrêté, renouvela bientôt sa tentative, en vain encore. Le 12 février 1940, il retourna donc à Varsovie et vécut jusqu'au 19 juin 1943 dans cet enfer, date à laquelle seulement il parvint à fuir.

La véracité du récit et de ses détails n'est en aucune façon sujette à caution. Mais il fallait maintenant déjà, alors qu'il est encore impossible d'indiquer le nom du témoin, indiquer en quelques mots sa personnalité, son niveau culturel et ses aventures aux multiples péripéties.

Depuis lors, la communauté juive de Varsovie a cessé d'exister, la ville de Varsovie elle-même n'est qu'un champ de ruines. Elle sera reconstruite, ainsi que le pays dont elle était la capitale. Mais toujours et encore, inlassablement, doit retentir l'appel: rendez justice au peuple juif! Le combat impitoyable qui lui a été imposé par ses ennemis, l'héroïsme de ses fils et de ses filles, ses innombrables victimes: ce sont là les titres d'Israël à revendiquer pour soi la justice, la paix - enfin! - la tranquillité, la possibilité de travailler à sa

P R E F A C E

Le rapport d'un témoin oculaire que nous publions ici, relatant l'assassinat progressif de la plus grande communauté juive d'Europe, celle de Varsovie, complète la description de l'extermination du Ghetto de Varsovie, éditée précédemment, en ce sens qu'elle retraces cette liquidation jusqu'au début de la grande révolte finale.

Le témoin, qui a vécu tous ces événements, est un jeune médecin juif, officier de l'armée polonaise. Il est né en 1912 à Slonim; c'est le fils d'un propriétaire de forêts et industriel, qui accorde une grande importance à l'éducation de ses enfants. Ainsi que ses 7 frères et sœurs, il fit ses études, d'abord dans un gymnase allemand jusqu'en 1930, puis à la Faculté de Médecine de l'Université de Berlin, et simultanément il suivit des cours à l'École supérieure de culture physique de Charlottenburg. En 1933, il vint en Pologne. Il accomplit son service militaire à Varsovie, dans un régiment d'infanterie. Mobilisé le 24 août 1939, il prit part à la guerre contre l'Allemagne comme sous-officier dans les rangs du 30^{ème} régiment polonais d'infanterie. Après la capitulation de Varsovie, il parvint à se réfugier avec ses parents à Slonim, occupé alors par les troupes soviétiques. Cédant au désir de ses parents qui voulaient lui permettre de réaliser son rêve de vivre en Palestine, le jeune médecin se rendit d'abord à Vienne, où il put partir de la perspective son voyage. Il y passa trois mois, ainsi que dans d'autres villes lituanaises. Entre temps, de graves coups avaient frappé sa famille: sa plus jeune sœur, âgée de 23 ans, avait été tuée par un éclat de bombe le 28 septembre 1939. Il voulut revoir ses parents une fois encore. Il trouve sa mère à L'gonie - elle avait été grièvement blessée dans les mêmes circonstances. Pour accomplir les dernières volontés de sa mère, il se rendit à Vienne, mais la bombe de sa sœur, il se rendit à Varsovie, malgré tous les dangers du trajet de la sorte. Sa mission terminée, il ne réussit malheureusement pas à traverser la frontière. Il fut arrêté, renouveau bientôt sa tentative, en vain encore. Le 12 février 1940, il retourna donc à Varsovie et vécut jusqu'au 19 juin 1943 dans cet enfer, date à laquelle seulement il parvint à fuir.

La véracité du récit et de ses détails n'est en aucune façon sujette à caution. Mais il fallait maintenir déjà, alors qu'il est encore impossible d'indiquer le nom du témoin, indiquer en quelques mots sa personnalité, son niveau culturel et ses aventures aux multiples péripéties.

Depuis lors, la communauté juive de Varsovie a cessé d'exister. La ville de Varsovie elle-même n'est qu'un champ de ruines. Elle sera reconstruite, ainsi que le pays dont elle était la capitale. Mais tous les jours et encore, inlassablement, doit retentir l'appel: rendez justice au peuple juif! Le combat impitoyable qui lui a été imposé par ses ennemis, l'héroïsme de ses fils et de ses filles, ses innombrables victimes: ce sont là les titres d'Izrael à revendiquer pour sa justice, la paix - enfin! - la tranquillité, la possibilité de travailler à sa

reconstruction dans son propre pays. Varsovie et sa vieille et vénérable communauté juive ont péri, mais l'esprit qui l'animait, elle et toutes les autres communautés juives d'Europe détruites, cet esprit est indestructible. La création d'une patrie permettant un nouvel épanouissement - c'est la tâche qui s'impose à lui-même le peuple juif. c'est la revendication qu'il formule à l'égard des constructeurs d'un monde nouveau.

Genève, avril 1945.

de les relater chronologiquement, en ne retenant que ceux que j'ai moi-même vus * * * * *. Comme il m'a été impossible, pour des raisons que chacun comprendra facilement, d'exporter un "journal" avec moi, de Varsovie à l'étranger, il m'est assez difficile de citer des dates rigoureusement exactes ainsi que tous les noms des Allemands qui ont participé à l'action d'anéantissement des Juifs.

Je sais que l'histoire des Juifs de Varsovie, du premier jour de l'entrée des troupes allemandes à la liquidation complète du ghetto, sera ultérieurement retracée au monde entier par des historiens et des écrivains. Mais avant que ces ouvrages ne paraissent, je voudrais me borner à relater ce que fut ma vie de simple juif parmi mes 450.000 frères de Varsovie.

Le martyre de la population juive de Varsovie comprend trois périodes principales:

- I. La période s'étendant de l'entrée des troupes allemandes à Varsovie jusqu'à la constitution du Ghetto.
- II. La vie dans le Ghetto jusqu'au 21 juillet 1942.
- III. La liquidation du Ghetto, à partir du 21 juillet 1942.

- o - o -
o - o

reconstruction dans son propre pays. Versoive et sa famille et vénérable
communauté juive ont péri, mais l'esprit qui l'anime, elle et toutes
les autres communautés juives d'Europe détruites, cet esprit est in-
destructible. La création d'une patrie permettant un nouvel épanouis-
sant - c'est la tâche qui s'impose à lui-même le peuple juif. C'est la
révélation qu'il formule à l'égard des constructeurs d'un monde nou-

Genève, avril 1943.

* * * * *
* * *
*

de
me
qu
po
" J
de
Al
l
se
éc
bo
fr
pé



LA VIE DES JUIFS INTRODUCTION LA GUERRE JUSQU'A
=====

L'ETABLISSEMENT DU GHETTO

Les questions qui m'ont été posées à l'étranger sur la situation des Juifs en Pologne dénotent une telle ignorance des faits que je me sens obligé de donner un court aperçu des principaux événements.

Je veux essayer de les relater chronologiquement, en ne retenant que ceux que j'ai moi-même vus et vécus. Comme il m'a été impossible, pour des raisons que chacun comprendra facilement, d'emporter un "journal" avec moi, de Varsovie à l'étranger, il m'est assez difficile de citer des dates rigoureusement exactes ainsi que tous les noms des Allemands qui ont participé à l'action d'anéantissement des Juifs.

Je sais que l'histoire des Juifs de Varsovie, du premier jour de l'entrée des troupes allemandes à la liquidation complète du ghetto, sera ultérieurement retracée au monde entier par des historiens et des écrivains. Mais avant que ces ouvrages ne paraissent, je voudrais me borner à relater ce que fut ma vie de simple juif parmi mes 450.000 frères de Varsovie.

Le martyre de la population juive de Varsovie comprend trois périodes principales:

- I. La période s'étendant de l'entrée des troupes allemandes à Varsovie jusqu'à la constitution du Ghetto.
- II. La vie dans le Ghetto jusqu'au 21 juillet 1942.
- III. La liquidation du Ghetto, à partir du 21 juillet 1942.

- o - o -

o - o

-

Cet appel constitua une première surprise, et déjà des divergences d'opinion s'élevèrent parmi les Juifs, que ces cyniques assurances allemandes partagerent en deux camps opposés: les uns avaient confiance en les Allemands et s'élevaient contre tout boycott organisé de leurs ordonnances; les autres avaient immédiatement percé à jour les intentions cachées, des occupants, mais leurs avertissements ne furent malheureusement écoutés que lorsque 90 à des Juifs de Varsovie eurent déjà été assassinés.

Qu'en était-il, en réalité, de ces assurances allemandes? Ceux qui, dans les premiers jours après la capitulation de Varsovie, eurent le courage de sortir de chez eux pour aller chercher des vivres pour leur famille, purent tout de suite juger de la valeur des promesses allemandes. Les hommes dont le visage trahissait une origine sémitique furent injuriés, outragés et chassés à coups de crosses hors des "queues" qui stationnaient auprès des cuisines militaires où les Allemands distribuaient de la soupe à la population affamée (dans des buts de propagande plutôt que pour soulager vraiment la misère).

INTRODUCTION

Les questions qui m'ont été posées à l'étranger sur la situation des Juifs en Pologne dénotent une telle ignorance des faits que je me sens obligé de donner un court aperçu des principaux événements.

Je veux essayer de les relater chronologiquement, en ne retenant que ceux que j'ai moi-même vus et vécus. Comme il m'a été impossible pour des raisons que chacun comprendra facilement, d'emporter un "journal" avec moi, de Varsovie à l'étranger, il m'est assez difficile d'offrir des dates rigoureusement exactes ainsi que tous les noms des Allemands qui ont participé à l'action d'extermination des Juifs.

Je sais que l'histoire des Juifs de Varsovie, du premier jour de l'entrée des troupes allemandes à la liquidation complète du Ghetto, sera ultérieurement retracée au monde entier par des historiens et des écrivains. Mais avant que ces ouvrages ne paraissent, je voudrais me limiter à relater ce que fut ma vie de simple Juif parmi mes 450.000 frères de Varsovie.

Le martyre de la population juive de Varsovie comprend trois périodes principales :

- I. La période s'étendant de l'entrée des troupes allemandes à Varsovie jusqu'à la constitution du Ghetto.
- II. La vie dans le Ghetto jusqu'au 19 juillet 1942.
- III. La liquidation du Ghetto, à partir du 19 juillet 1942.

- o - o -

LA VIE DES JUIFS A VARSOVIE, DU DEBUT DE LA GUERRE JUSQU'A

L'ETABLISSEMENT DU GHETTO.

Le devoir et la crainte poussèrent, en septembre 1939, les Juifs de Varsovie dans les faubourgs de la ville, où ils donnèrent leur vie non seulement pour la défense de leur patrie et de leur capitale, mais aussi comme Juifs pour protéger la vie de leurs femmes et enfants. Tandis que la population polonaise, après l'effroyable période de siège et la fin de l'héroïque résistance, retournait à son travail quotidien et que Varsovie sous la lourde botte de l'occupant, reformait sa vie, nous, Juifs, savions qu'une nouvelle lutte commençait pour nous, bien plus inégale encore que celle où avaient succombé les Polonais. L'issue de cette lutte était prévisible.

Avec tout le poids de sa puissance, avec toute sa bestialité et sa perfidie, l'appareil d'extermination préparé par le Troisième Reich se précipita sur les deux millions de Juifs habitant les territoires sous occupation allemande. On eut l'impression qu'une administration spécialement instruite aux fins d'extermination des Juifs suivait les troupes allemandes dans leur avance; cet organisme inaugura son activité en lançant à la population juive un appel, dont tout le cynisme ne nous apparaît clairement qu'aujourd'hui. Voici quel était à peu près le sens de cet appel:

"Nous, Allemands, ne tolérons aucune terreur. Nous vous protégerons contre toutes les agressions de la population polonaise, nous ne permettrons aucun excès, aucun pogrome contre vous. Annoncez immédiatement aux autorités compétentes les pillages ou toutes autres violences dont vous seriez victimes. Que chacun vaque à ses occupations! Nous voulons la tranquillité et le travail! Celui qui se conforme aux prescriptions des autorités n'a absolument rien à craindre!"

Cet appel constitua une première surprise, et déjà des divergences d'opinion s'élevèrent parmi les Juifs, que ces cyniques assurances allemandes partagèrent en deux camps opposés: les uns avaient confiance en les Allemands et s'élevaient contre tout boycott organisé de leurs ordonnances; les autres avaient immédiatement percé à jour les intentions cachées, des occupants, mais leurs avertissements ne furent malheureusement écoutés que lorsque 90 % des Juifs de Varsovie eurent déjà été assassinés.

Qu'en était-il, en réalité, de ces assurances allemandes? Ceux qui, dans les premiers jours après la capitulation de Varsovie, eurent le courage de sortir de chez eux pour aller chercher des vivres pour leur famille, purent tout de suite juger de la valeur des promesses allemandes. Les hommes dont le visage trahissait une origine sémitique furent injuriés, outragés et chassés à coups de crosse hors des "queues" qui stationnaient auprès des cuisines militaires où les Allemands distribuaient de la soupe à la population affamée (dans des buts de propagande plutôt que pour soulager vraiment la misère).

LA VIE DES JUIFS A VARSOVIE, DU DEBUT DE LA GUERRE JUSQU'A

L'ETABLISSEMENT DU GETTO.

Le devoir et la crainte passaient, en septembre 1939, les Juifs de Varsovie dans les faubourgs de la ville, où ils donnaient leur vie non seulement pour la défense de leur patrie et de leur capitale, mais aussi comme Juifs pour protéger la vie de leurs femmes et enfants. Tandis que la population polonaise, après l'effroyable période de siège et la fin de l'héroïque résistance, retournait à son travail quotidien que Varsovie sous la lourde botte de l'occupant, reformait sa vie, nous, Juifs, avions dû une nouvelle lutte commencent pour nous, bien plus inégale encore que celle où avaient succombé les Polonais. L'issue de cette lutte était prévisible.

Avec tout le poids de sa puissance, avec toute sa bestialité et sa perversité, l'appareil d'extermination préparé par le Troisième Reich se précipita sur les deux millions de Juifs habitant les territoires sous occupation allemande. On eut l'impression qu'une administration spécialement instruite aux fins d'extermination des Juifs avait les troupes allemandes dans leur avance; cet organisme inaugura son activité en lançant à la population juive un appel, dont tout le système ne nous apparaît clairement qu'aujourd'hui. Voici quel était à peu près le sens de cet appel:

"Nous, Allemands, ne tolérons aucune terreur. Nous vous protégeons contre toutes les exactions de la population polonaise, nous ne permettrons aucun excès, aucun pogrome contre vous. Annoncez immédiatement aux autorités compétentes les pillages ou toutes autres violences dont vous seriez victimes. Que chacun avertisse les autres occupational! Nous voulons la tranquillité et le travail! Celui qui se conforme aux prescriptions des autorités n'a absolument rien à craindre!"

Cet appel constituait une première surprise, et déjà des divergences d'opinion s'élevèrent parmi les Juifs, que ces cyniques assurances allemandes partageaient en deux camps opposés: les uns avaient confiance en les Allemands et s'élevaient contre tout boycott organisé de leurs compatriotes; les autres avaient immédiatement perçé à jour les intentions cachées, mais leurs avertissements ne furent malheureusement écoutés que lorsque 90 % des Juifs de Varsovie furent déjà des assassinés.

Qu'en était-il, en réalité, de ces assurances allemandes? Ceux qui dans les premiers jours après la capitulation de Varsovie, eurent le courage de sortir de chez eux pour aller chercher des vivres pour leur famille, furent tout de suite jugés de la valeur des promesses allemandes. Les hommes dont le visage trahissait une origine sémitique furent arrêtés, outragés et chassés à coups de crosses hors des "quartiers" qui étaient réservés aux Juifs. Les Allemands distribuaient de la soupe à la population allemande (dans des buts de propagande) tout en pour soulager vraiment la misère).

Une des manières que les Allemands affectionnaient particulièrement pour se montrer les protecteurs des Juifs, était l'organisation de bandes de jeunes voyous polonais, âgés de 15 à 16 ans, qui attaquaient à coups de bâtons et de pierres les magasins juifs. Il eût été facile pour les Juifs de liquider ces bandes, si, à quelques mètres de là, des cinéastes allemands n'avaient filmé ces scènes et l'entrée en action de la police allemande "pour ramener l'ordre et la tranquillité". Ainsi, des vieillards, des femmes et des enfants juifs devaient passivement exposer leurs corps aux coups de gourdins des garnements, pour la plus grande gloire de la propagande nazie.

Ces excès semblaient alors se dérouler sans plan préétabli dans tous les quartiers de Varsovie, tant dans l'élégant Ouest que dans le vieux quartier juif. Aujourd'hui, nous saisissons dans son ensemble tout le plan d'écrasement progressif. Chaque jour, on fouettait des vieillards dans la rue, de préférence ceux qui avaient le type du religieux juif. Pour la plus grande joie des soldats, on leur arrachait la barbe, on les contraignait à s'agenouiller et à faire d'autres gestes déshonorants en public. Et, après les avoir battu jusqu'à ce qu'ils perdissent connaissance, on les abandonnait sur la chaussée, baignant dans leur sang; malheur à qui voulait leur porter secours!

Les perquisitions - officielles ou non - et les pillages étaient menu quotidien. Les ordonnances sur le contrôle des fortunes fournirent de nouvelles possibilités d'exactions (ces ordonnances prescrivait qu'aucun juif ne devait posséder plus de 2.000 zlotys en espèces, tout le reste devait être "déposé" dans les mains des Allemands. Je me souviens de ma première rencontre avec les gourdins et les poings allemands. C'était en février 1940. J'habitais encore mon appartement d'avant-guerre, qui avait toutefois subi des modifications conformes aux conditions de guerre: je n'occupais qu'une seule chambre, laissant les quatre autres à des sinistrés. (La maison ayant été atteinte lors du bombardement de septembre 1939, une partie des locataires étaient sans abri.) Au milieu de la nuit, vers 3 heures, je fus réveillé en sursaut, des hommes en uniforme se tenaient devant mon lit et, sans la moindre explication, ils se jetèrent sur moi et se mirent à hurler et à me battre sauvagement. C'est un sentiment tellement avilissant d'être, pour la première fois dans sa vie, battu sans pouvoir se défendre, que cet incident insignifiant compte au nombre des plus lourdes humiliations que j'aie dû subir pendant ces 5 années de guerre. Ils me rossèrent sans pitié et me jetèrent à terre, sanglant: je crus qu'ils en voulaient à ma vie. Mais lorsque je parvins à comprendre, au milieu de leurs hurlements, qu'ils n'étaient venus que pour mon argent, je leur donnai tout ce que je possédais. Pendant trois heures, ces quinze membres de la Wehrmacht bouleversèrent mon appartement, brisant tout le mobilier, les lampes, déchirant coussins, oreillers et édredons, cherchant dans la terre des pots de fleurs qu'ils avaient cassés. Ils arrachèrent les livres des armoires, sans remarquer certainement que c'étaient des œuvres de Goethe, Schiller, Kant. Dans leur rage aveugle, ils détruisaient des biens juifs, bafouant sans la moindre honte la mémoire des poètes et des penseurs de leur propre peuple. Qu'ils aient volé mon argent et saccagé mon appartement, cela m'impressionnait fort peu. Mais mon impuissance contre tant de brutalité me démoralisa à tel point, cette nuit-là, que seul l'espoir d'une vengeance me donna la

Une des raisons pour lesquelles les Juifs ont été persécutés pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est qu'ils étaient considérés comme des étrangers dans leur propre pays. Les lois raciales ont été mises en place pour les empêcher de participer à la vie économique et sociale du pays. Les Juifs ont été privés de leurs droits civiques et ont été soumis à des mesures de ségrégation. Les camps de concentration ont été créés pour les Juifs, les opposants politiques et les autres personnes considérées comme une menace pour le régime nazi.

Ces excès semblaient alors se dérouler sans plan préalable dans les quartiers de Varsovie, tant dans l'élégant Ouest que dans les vieux quartiers Juifs. Aujourd'hui, nous saisissons dans son ensemble tout le plan d'extermination progressif. Chaque jour, on fouillait des vieillards dans la rue, de préférence ceux qui avaient le type du religieux Juif. Pour la plus grande joie des soldats, on leur arrachait la barbe, on les contraignait à s'agenouiller et à faire d'autres gestes déshonorants en public. Et, après les avoir battus jusqu'à ce qu'ils perdissent connaissance, on les abandonnait sur la chaussée, balayant dans leur sang; malheur à qui voulait leur porter secours!

Les perquisitions - officielles ou non - et les pillages étaient menés quotidiennement. Les ordonnances sur le contrôle des fortunes fonctionnaient de nouvelles possibilités d'exactions (ces ordonnances prescrivait qu'aucun Juif ne devait posséder plus de 2.000 zlotys en espèces, tout le reste devait être "déposé" dans les mains des Allemands. Je me souviens de ma première rencontre avec les Gourdins et les potes allemands - c'était en février 1940. L'habitant encore mon appartement d'avant-guerre, qui avait toutefois subi des modifications conformes aux conditions de guerre: je n'occupais qu'une seule chambre, laissant les quatre autres à des sinistres. (La maison avait été atteinte lors du bombardement de septembre 1939, une partie des locataires étaient sansabri.) Au milieu de la nuit, vers 3 heures, je fus réveillé en sursaut, des hommes en uniforme se tenaient devant mon lit et, sans la moindre explication, ils se jetèrent sur moi et se mirent à hurler et à me battre sauvagement. C'est un sentiment tellement effrayant d'être, pour la première fois dans sa vie, battu sans pouvoir se défendre, que cela incident insignifiant compte au nombre des plus lourdes humiliations que j'aie dû subir pendant ces 5 années de guerre. Ils me roussaient sans pitié et me jetèrent à terre, sanglant; je crus qu'ils en voulaient à ma vie. Mais lorsque je parvins à comprendre, au milieu de leurs hurlements, qu'ils n'étaient venus que pour mon argent, je leur donnai tout ce que je possédais. Pendant trois heures, ces quinze hommes de la Wehrmacht bouleversèrent mon appartement, brisant tout le mobilier, les lampes, déchirant costumes, orfèvres et ébréchant tout ce qui se trouvait dans les tiroirs des pots de fleurs qu'ils avaient cassés. Ils arrachèrent les livres des rayons, sans remarquer certainement que c'étaient des œuvres de Goethe, Schiller, Kant. Dans leur rage aveugle, ils détruisaient des biens Juifs, balayant sans la moindre pitié la mémoire des poètes et des penseurs de leur propre peuple. Qu'ils aient volé mon argent et saisi mon appartement, cela m'impressionnait fort peu. Mais mon impuissance contre tant de brutalités me démorçait à tel point, cette nuit-là, que seul l'espoir d'une vengeance me donna la

force de surmonter cette ignominie. Ce n'était pourtant qu'un épisode insignifiant et banal (des scènes de ce genre se déroulaient quotidiennement). Les Juifs s'habituaient vite à ces agressions, à ces mauvais traitements, et c'était devenu une habitude courante pour des parents ou des connaissances de s'appeler chaque matin au téléphone pour s'enquérir si la nuit s'était passée calmement.

Par contre, une ordonnance fit une impression énorme: elle imposait à tout Juif habitant le Gouvernement Général dès l'âge de 14 ans, le port d'un brassard blanc, large de 4 pouces portant l'étoile de David bleue, au bras droit. Qui enfreignait cette loi, risquait une peine de 6 mois à 10 ans de prison. Si jusqu'alors les Allemands n'avaient pu, hors du quartier juif, distinguer la population juive des chrétiens, ils pouvaient dorénavant se livrer facilement à leurs grossièretés en pleine rue. Je ne me souviens pas d'avoir vu, dans les quartiers ouest, sud et centre de Varsovie, des Juifs porteurs du brassard. Ceux qui habitaient ces lieux ne sortaient **que** très rarement de chez eux, pour ne pas s'exposer à une des pires calamités de cette période: la rencontre d'un SS, d'un membre de la Wehrmacht ou de l'aviation. Fréquemment, les Allemands barraient des rues et emmenaient sur des camions tous les gens, hommes et femmes, porteurs de l'étoile, qu'ils y trouvaient. Ceux de ces malheureux qui s'en tiraient avec des travaux forcés, pouvaient encore s'estimer heureux: ils retournaient chez eux dans un état effroyable, on leur avait retiré leurs papiers, et chaque jour ils devaient s'annoncer pour les mêmes travaux, jusqu'à ce qu'enfin il plût aux "seigneurs" de leur rendre leur passeport. Mais combien d'autres furent entraînés, on ne sait où, qu'on n'a jamais revus!

Dans cette période du début de 1940, l'élite de Varsovie, chrétienne et juive, fut exterminée. On ne peut compter les avocats célèbres, les médecins, les professeurs d'Université et autres intellectuels de renom qui furent arrachés de leur lit au milieu de la nuit, et dont bientôt arrivaient les avis de décès, du camp de concentration d'Auschwitz (Oswiecim). A cette époque la communauté juive (Judenrat) était encore avisée du décès de Juifs dans les camps de concentration.

Les Allemands imaginaient toujours de nouvelles vexations, pour ne pas accorder le moindre répit à la population juive. Il était interdit aux Juifs de voyager en chemin de fer; des voitures spéciales de tramways, marquées d'une étoile leur étaient réservées, toutes les autres portaient l'inscription: "Interdit aux Juifs". Tous les magasins, théâtres, restaurants, cinémas, musées affichaient ce même placard: "Entrée rigoureusement interdite aux Juifs" (et très souvent: aux Juifs et aux chiens). Il était même interdit de s'asseoir sur un banc, dans un parc ou une allée. Toutes ces interdictions, et bien d'autres que j'ai déjà oubliées, ne visaient pas seulement à nous compliquer la vie le plus possible, mais encore - et c'en est la raison profonde - à nous abaisser, à nous ravalier à l'état de "sous-hommes" aux yeux de la population polonaise, pour recueillir son adhésion et son aide au moment où les Allemands passeraient à l'extermination totale de cette communauté juive. Il faut malheureusement reconnaître que ce plan a partiellement réussi.

La loi rendant le camp de travail obligatoire pour tous les Juifs âgés de 16 à 55 ans, causa une grande confusion. Mais c'est le mérite du bureau juif du travail d'avoir organisé lui-même ces camps et levé tous les contingents réclamés, évitant ainsi des mesures pires encore.

force de surmonter cette ignorance. Ce n'était pourtant qu'un épisode instantané et passager (des années de ce genre se déroulaient quotidiennement). Les Juifs s'habituaient vite à ces agressions, à ces mauvais traitements, et c'était devenu une habitude courante pour les parents ou des connaissances de s'appeler chaque matin au téléphone pour s'enquérir si la nuit s'était passée calmement.

Par contre, une ordonnance fit une impression énorme: elle enjoignait à tout Juif habitant le Gouvernement Général dès l'âge de 14 ans, le port d'un brassard blanc, large de 4 pouces portant l'étoile de David bleue, au bras droit. Qui entraînait cette loi, risquait une peine de 6 mois à 10 ans de prison. Et quand alors les Allemands n'arrivaient pas, hors du quartier juif, distinguer la population juive des chrétiens, ils pouvaient généralement se livrer facilement à leurs atrocités en pleine rue. Je ne me souviens pas d'avoir vu, dans les quartiers ouest, sud et centre de Varsovie, des Juifs porteurs du brassard. Ceux qui habitaient ces lieux ne sortaient que très rarement de chez eux, pour ne pas s'exposer à une des pires calamités de cette période: la rencontre d'un SS, d'un membre de la Wehrmacht ou de l'aviation. Évidemment, les Allemands parcouraient des rues et amenaient aux bus les enfants, tous les gens, hommes et femmes, porteurs de l'étoile, qu'ils y trouvaient. Ceux de ces malheureux qui s'en tiraient avec des travaux forcés, pouvaient encore s'estimer heureux: ils retournaient chez eux dans un état effroyable, on leur avait retiré leurs papiers, et chaque jour ils devaient s'annoncer pour les mêmes travaux, jusqu'à ce qu'enfin il leur fut "assigné" de leur rendre leur passeport. Mais combien d'autres furent entraînés, on ne sait où, qu'on n'a jamais revus.

Dans cette période au début de 1940, l'élite de Varsovie, chrétienne et juive, fut exterminée. On ne peut compter les avocats célèbres, les médecins, les professeurs d'université et autres intellectuels de renom qui furent arrachés de leur lit au milieu de la nuit, et dont les corps furent jetés dans les égouts, au camp de concentration d'Auschwitz (Oswiecim). A cette époque la communauté juive (Judenrat) était encore calée au début de la guerre de concentration.

Les Allemands imaginaient toujours de nouvelles vexations, pour ne pas recorder le moindre répit à la population juive. Il était interdit aux Juifs de voyager en chemin de fer; des voitures spéciales de tramways, marquées d'une étoile leur étaient réservées, toutes les autres portaient l'inscription: "Interdit aux Juifs". Tous les magasins, restaurants, cinémas, musées affichaient ce même placard: "Entrée rigoureusement interdite aux Juifs" (et très souvent: aux Juifs et aux chiens). Il était même interdit de s'asseoir sur un banc, dans un parc ou une allée. Toutes ces interdictions, et bien d'autres que j'ai déjà oubliées, ne visaient pas seulement à nous compliquer la vie la plus possible, mais encore - et c'est la raison profonde - à nous obliger, à nous révolter à l'égard de "sous-hommes" aux yeux de la population polonaise, pour réhabiliter son idéalisme et son rôle au moment où les Allemands passaient à l'extermination totale de cette communauté juive. Il faut malheureusement reconnaître que ce plan a partiellement réussi.

La loi rendant le camp de travail obligatoire pour tous les Juifs âgés de 16 à 65 ans, causa une grande confusion. Mais c'est la mort du bureau juif du travail d'origine lui-même ses camps et levés pour les contingents réels, évitant ainsi des mesures plus encore.

Il n'y a pas grand chose à dire au sujet de la liquidation économique des Juifs. On leur enleva simplement tout. Des commissaires-administrateurs furent placés dans les entreprises et magasins juifs, que les propriétaires véritables devaient encore aider dans leur tâche, par-dessus le marché. Mais dès que le commissaire était en mesure de diriger seul l'exploitation, on mettait à la porte le propriétaire.

Tout cela ne faisait relativement que peu d'impression sur les Juifs, qui ne s'émouvaient pas pour autant de leur anéantissement économique. Un danger subsistait seulement: le ghetto. Nous étions tous au clair que la décision quant à l'anéantissement et à la date où le Ghetto serait établi n'était qu'une simple question technique, mais nous étions tous certains qu'on en arriverait là, à plus ou moins bref délai. Les bruits les plus divers couraient quant au lieu de résidence choisi pour les 400,000 Juifs. On prétendait que tous les Juifs devraient quitter Varsovie pour Annapol, à quelque distance de la capitale, où l'on construisait en ce moment-là des baraquements à cet effet. D'autres parlaient d'un rassemblement de tous les Juifs de Pologne dans des camps du district de Lublin.

Lorsque les Allemands rendirent public leur plan du quartier juif, la tension baissa quelque peu: on restait à Varsovie, c'était le principal. Les autorités allemandes indiquèrent les rues et les numéros des maisons que la population juive devait quitter dans un certain délai. 24 heures plus tard, à peine, contre-ordre.

Pendant des semaines entières, les Allemands poursuivirent cette épuisante guerre des nerfs: sans cosse, les rues désignées changeaient. Aujourd'hui, tout cela paraît ridicule, car quelle importance y avait-il à ce que telle rue ou telle autre fit partie du ghetto? Mais à cette époque-là, on n'était pas disposé à rire de ces mesures. Malgré les ordonnances officielles, beaucoup de gens se refusaient encore à chercher un nouveau logement; ils ne pouvaient se persuader que les Allemands recourraient à des méthodes aussi moyennâgeuses, croyant qu'ils rougiraient de honte, devant le monde civilisé, d'isoler des êtres humains pour des murailles comme des pestiférés.

Les Juifs considéraient encore la création du Ghetto comme une tentative de les séparer du reste de la population, comme un isolement humiliant d'une catégorie de gens, taxés de "sous-hommes" et jugés indignes de vivre en commun avec leurs frères humains. Mais personne encore ne pouvait discerner la raison fondamentale de cette mesure: la préparation technique à l'extermination de cette masse humaine. Certes, nous nous doutions bien que ce ne serait pas la dernière vexation imposée par les Allemands; nous savions que bien des souffrances nous attendaient encore. Pourtant, nous étions persuadés que tous ceux que la famine ou les maladies épargneraient, pourraient "durer" dans le Ghetto jusqu'à la paix. Nous étions déjà accoutumés à tout, il n'y avait pas grand chose de nouveau. Car, pouvions-nous avoir à souffrir plus qu'avant l'établissement du Ghetto? Même des Allemands ne peuvent faire plus que piller, détrousser, humilier, maltraiter, enfermer dans des camps de concentration. Tout cela, nous le connaissions trop bien. Mais il ne vint à l'esprit d'aucun des milliers d'"exilés" dans le Ghetto, que ces murs n'avaient été élevés que pour grouper toute la population juive et l'exterminer d'autant plus facilement.

LA VIE DANS LE GHETTO.

=====

Je me souviens très bien des premiers jours dans le Ghetto: des milliers et des milliers de personnes erraient dans les rues, sans savoir de quoi vivre désormais. Où trouver des aliments? C'était le seul souci: nourriture!

A l'époque où nous Juifs, vivions encore côte à côte avec les chrétiens, nous leur vendions nos meubles, notre linge, nos vêtements, nos bijoux pour nous procurer les moyens d'acheter des aliments. Mais ici, dans le Ghetto, à qui vendre? D'où pouvait-on recevoir de l'argent? Et même si l'on avait de l'argent, où se procurer la nourriture? Oui, les Allemands nous avaient enfermés là pour nous affamer! Les premiers jours, on vécut des réserves amenées en cachette lors du "déménagement", malgré les interdictions officielles: car il était interdit d'emporter avec soi autre chose que des bagages à main, il fallait abandonner le reste.

Les autorités allemandes s'étaient pourtant trompées. Leur plan d'affamer les Juifs échoua. Les Allemands le comprirent au bout de 6 mois et se virent contraints de gazer ou de fusiller cette masse humaine. Ces 400.000 hommes, empilés dans des conditions honteuses, déshonorantes, dans une situation économique désespérée, s'organisèrent sans aucune aide de l'extérieur et forgèrent une collectivité qui s'avéra socialement, économiquement et culturellement viable, malgré les difficultés inouïes. On s'en étonne, à l'étranger à juste titre - et l'on se demande: "Comment ces gens ont-ils pu se procurer les moyens indispensables à la vie? Où travaillaient-ils? Comment les objets nécessaires à une pareille masse pénétraient-elles dans le Ghetto?" Il est difficile aussi de répondre à toutes ces questions. Et les explications sont en somme moins importantes que les faits: il y avait, dans le Ghetto, des écoles, des hôpitaux, des homes d'enfants, des orphelinats, des pharmacies, des asiles de vieillards; des théâtres montaient en yidisch, en hébreu et en polonais, des pièces d'auteurs juifs et nonjuifs. Il y avait un orchestre symphonique (composé des membres de l'Orchestre Philharmonique de Varsovie) - le service d'ordre possédait un excellent orchestre dirigé par le "Kapellmesiter" Kataszek. Des cafés s'ouvrirent, où se produisaient les comédiens et chanteurs les plus connus. Les scènes en plein air connurent un succès tout particulier; les artistes juifs y satisfaisaient les besoins culturels de la population. Il naquit une littérature spécifique du Ghetto, traitant de questions d'actualité. Citons les noms de quelques uns des favoris du public: David Zajderman, Symche Fostel, Regina Cukier, les artistes préférés des masses populaires parlant le yiddisch. Walter Szlengel, naguère rédacteur du journal humoristique "Szpilki", triomphait au Café "Sztuka". Marysia Ajzenstadt, popularisée par son "Eli, Eli", Wiera Grau, Arthur Gold, Léopold Rubin stein, Michal Znicz, Jakob Kagan, Paulina Braun, attiraient des milliers d'auditeurs dans les théâtres et les "jardins". Lorsque les Allemands autorisèrent les cultes dans les synagogues, en 1941, ce fut un régal artistique de tout premier ordre d'aller entendre le célèbre chœur de la Grande Synagogue de Varsovie, à la Rue Tlomackie. Mais à fin 1941, cette rue passa au quartier "aryen", et l'on fit sauter la synagogue, ainsi que le bâtiment voisin: la Bibliothèque Juive. Avant mon départ

LA VIE DANS LE GHETTO.

Le me souviens très bien des premiers jours dans le Ghetto: des milliers et des milliers de personnes erraient dans les rues, sans avoir de quoi vivre désormais. Où trouver des aliments? C'était la seule question: nourriture!

A l'époque où nous Juifs, vivions encore côte à côte avec les chrétiens, nous leur vendions nos meubles, notre linge, nos vêtements, et nous nous procurer les moyens d'acheter des aliments. Mais dans le Ghetto, à qui vendre? D'où pouvait-on recevoir de l'argent? Et même si l'on avait de l'argent, où se procurer la nourriture? Oui, les Allemands nous avaient enfermés là pour nous affamer! Les premiers jours, on vendait des réserves emmagasinées en cachette lors du "débarquement", mais les interdictions officielles: car il était interdit d'exporter avec soi autre chose que des pagages à main, il fallait abandonner la cave.

Les autorités allemandes a' étaient pourtant trompées. Leur plan d'affamer les Juifs échoua. Les Allemands ne comprirent au bout de 6 mois et se virent contraints de laisser en place cette masse humaine. Ces 400.000 hommes, empiés dans des conditions horribles, désorganisés, dans une situation économique désastreuse, s'organisaient sans aucune aide de l'extérieur et forgerent une collectivité qui a' avança économiquement et culturellement. On a' en bonne - et l'on a' en bonne - à l'étranger à juste titre - et l'on a' demandé: "Comment ces gens ont-ils pu se procurer les moyens indispensables à la vie? Où travaillaient-ils? Comment les objets nécessaires à une pareille masse parvenaient-ils dans le Ghetto?" Il est difficile quasi de répondre à toutes ces questions. Et les explications sont en somme moins importantes que les faits: il y avait, dans le Ghetto, des écoles, des hôpitaux, des homes d'enfants, des orphelins, des pharmacies, des salles de vieillards; des théâtres montaient en yiddish et en polonais, des pièces à quatre acteurs Juifs et non-Juifs. Il y avait un orchestre symphonique (composé des membres de l'Orchestre Philharmonique de Varsovie) - le service d'ordre possédait un excellent orchestre dirigé par le "Kapellmeister" Katsenak. Des célèbres a' ouvriers se produisaient les comédiens et chanteurs les plus connus. Les scènes en plein air connaissent un succès tout particulier; les artistes Juifs y satisfaisaient les besoins culturels de la population. Il y avait une littérature spécialisée du Ghetto, traitant de questions d'actualité. Parmi les noms de quelques uns des auteurs du public: David Zajdenman, Szymon Kotel, Regina Okler, les artistes préférés des masses populaires parlant le yiddish. Walter Szlangel, négrologue rédacteur du journal "Szpiki", triomphait au Ghetto "Szpiki". Marysia Ajzenstadt, popularisée par son "Eli, Eli", Wera Gran, Arthur Gold, Leopold Lipin, Michael Zolner, Jakob Kagan, Paulina Braun, appartenaient des milliers d'auditeurs dans les théâtres et les "jardins". Lors des Allemands autorisaient les cultes dans les synagogues, en 1941, ce fut un réel triomphe de tout premier ordre d'élire encore le célèbre choeur de la Grande Synagogue de Varsovie, à la Rue Tlomacka. Mais à partir de 1941, cette rue passa au quartier "rynek", et l'on fit sauter la synagogue, ainsi que le bâtiment voisin: la Bibliothèque Juive. Avant mon départ

de Varsovie, en mai 1943, j'ai passé à cet endroit. Sur l'emplacement d'une des plus belles synagogues du monde, des enfants jouaient au foot-ball...

Quantité d'ateliers s'ouvrirent, où l'on fabriquait tout ce dont le quartier "aryen" avait besoin. Le Ghetto devint un chantier travaillant pour la population "aryenne".

Les conditions particulières donnèrent naissance à de nouvelles professions, comme celle de contrebandier p.ex. Ceux-ci, empruntant des chemins extraordinaires, par dessous et par dessus les murs, introduisaient dans le Ghetto des vivres et des matières premières; par la même voie, ils réexportaient les produits fabriqués. Ce genre de transports était naturellement interdit et fort dangereux. Le commissaire du Ghetto, Auerwald, avait engagé une police spéciale pour lutter contre ce trafic; elle était formée d'un commando spécial de SS, surnommés "Junaken" dans le Ghetto. Fréquemment, des transports étaient interceptés et confisqués; l'exercice de ce nouveau métier a coûté la vie à bien des hommes. Mais rien ne put intimider la population juive, pas même l'avis officiel annonçant l'exécution de 100 personnes. Aucune contre-mesure ne parvint à arrêter la contrebande. On voulait vivre! Mais pour vivre, les Juifs étaient contraints de recourir à cette forme illicite d'approvisionnement. Les rations octroyées par les Allemands étaient si faibles, qu'à part 2 kg de pain par mois, on ne pouvait rien se procurer avec les cartes alimentaires. Certes, toutes les denrées indispensables y figuraient: sucre, graisse, viande, mais sur le papier seulement; d'attributions - point!

En dépit de toutes ces difficultés, la production était meilleur marché dans le Ghetto que dans la partie "aryenne" de la ville, vu le coût minime de la main d'oeuvre. Tout avocat ou ingénieur habitant le Ghetto était prêt à exécuter les travaux les plus rudes pour 1 kilo de pain par jour. Immédiatement au début de l'"action" d'extermination des Juifs, les prix doublèrent, triplèrent du côté "aryen" car toute production cessa naturellement dans le Ghetto et les ateliers "aryens", qui en dépendaient étroitement, ne purent plus subvenir aux besoins de la population polonaise.

La pauvreté et la misère ne manquaient pas dans le Ghetto. L'épidémie de typhus emporta 40.000 personnes: au petit matin, on trouvait dans les rucs des cadavres recouverts d'un journal. Nombreux étaient les enfants qui mendiaient dans les rues principales; tout particulièrement des orphelins, les plus misérables, parcouraient les rues désertes après le couvre-feu, chantant des mélodies du Ghetto et mendiant un morceau de pain en lançant leur cri bien connu: "Jiddische Herzer, hot Rachmones!" (Coeurs juifs, ayez pitié!).

Mais pourtant, lorsque l'on songe aux innombrables pauvres et réfugiés, chassés des régions "nettoyées des Juifs" et parqués dans le Ghetto, aux milliers de Juifs allemands, tchèques et autrichiens, dépourvus de tout, qui trouvèrent du secours à Varsovie, on s'étonne et l'on s'incline devant les réalisations gigantesques de cette population juive, qui luttait avec combien de difficultés déjà pour sa propre subsistance. A Varsovie on partageait tout avec tout le monde: logement, vêtements, nourriture.

riches boulangers, un fonctionnaire du Judenrat, un vieillard de 80 ans qui n'avait pu descendre les escaliers assez vite et avait été tout bonnement jeté dans la rue du haut du

le Varsovie, en mai 1943, fut passé à cet endroit. Sur l'emplacement
l'une des plus belles synagogues du monde, des enfants jouaient au
foot-ball...

Quantité d'ateliers s'ouvrirent, on l'on fabriquait tout ce dont
le quartier "aryen" avait besoin. Le Ghetto devint un chantier travail-
lant pour la population "aryenne".

Les conditions particulières donnaient naissance à de nouvelles
professions, comme celle de contrebandier p. ex. Ceux-ci, empruntant
les chemins extraordinaires, par dessous et par dessus les murs, intro-
duisaient dans le Ghetto des vivres et des matières premières; par la
même voie, ils réexportaient les produits fabriqués. Ce genre de trans-
ports était naturellement interdit et fort dangereux. Le commissaire
du Ghetto, Auerwald, avait engagé une police spéciale pour lutter contre
ce trafic; elle était formée d'un commando spécial de SS, armés
"Lunaken" dans le Ghetto. Régulièrement, des transports étaient interceptés
et confisqués; l'exercice de ce nouveau métier a coûté la vie à bien
des hommes. Mais rien ne put intimider la population juive, pas même
l'avis officiel annonçant l'exécution de 100 personnes. Aucune contre-
mesure ne parvint à arrêter la contrebande. On voulait vivre! Mais pour
vivre, les Juifs étaient contraints de recourir à cette forme illicite
d'approvisionnement. Les rations octroyées par les Allemands étaient si
faibles, qu'à part 2 kg de pain par mois, on ne pouvait rien se procurer
avec les cartes alimentaires. C'estes, toutes les denrées indispensables
figuraient: sucre, graisse, viande, mais sur le papier seulement;
l'attribution - point!

En dépit de toutes ces difficultés, la production était meilleure
marché dans le Ghetto que dans la partie "aryenne" de la ville, vu le
coût minime de la main d'œuvre. Tout avait un ingénieur habitant le
Ghetto était prêt à exécuter les travaux les plus rudes pour 1 kilo de
pain par jour. Immédiatement au début de l'"action" d'extermination des
Juifs, les prix doublèrent, triplèrent du côté "aryen" car toute pro-
duction cesse naturellement dans le Ghetto et les ateliers "aryens",
qui en dépendaient étroitement, ne purent plus répondre aux besoins de
la population polonaise.

La pauvreté et la misère ne manquaient pas dans le Ghetto. L'épi-
démie de typhus emporta 40.000 personnes; au petit matin, on trouvait
dans les rues des cadavres recouverts d'un journal. Nombreux étaient
les enfants qui mendiaient dans les rues principales; tout particulière-
ment des orphelins, les plus misérables, parcouraient les rues désertes
près le couvre-feu, chantant des mélodies du Ghetto et mendiant un
orceau de pain en lançant leur cri bien connu: "Hilfliche Herz, hot
schonmal!" (Coeurs Juifs, avez pitié!).

Mais pourtant, lorsque l'on songe aux innombrables pauvres et
détachés, chassés des régions "nettoyées des Juifs" et parqués dans le
Ghetto, aux milliers de Juifs allemands, tchèques et autrichiens, dé-
pourvus de tout, qui trouveraient du secours à Varsovie, on s'étonne et
l'on s'incline devant les réalisations gigantesques de cette population
juive, qui lutta avec combien de difficultés déjà pour sa propre sur-
vie. A Varsovie on partageait tout avec tout le monde; logement,
vêtements, nourriture.

Le Ghetto ne recevait aucune aide de l'étranger: pas un son n'est venu! En outre, tous les impôts (p. ex.: impôts sur les échanges, sur le revenu, impôt foncier) devaient être payés non pas au Judenrat, mais directement aux bureaux fiscaux allemands installés au Palais de Justice de la rue Leszno. Ces bureaux employaient un personnel aryen uniquement et dépendaient directement des autorités allemandes. La Communauté israélite n'encaissait que ses propres impôts; le budget du Judenrat devait donc être couvert presque exclusivement par des taxes supplémentaires, payées en fait volontairement, vu que la Communauté ne disposait d'aucun moyen de pression à l'égard des réfractaires. C'est ainsi qu'il y avait des impôts spéciaux pour le budget du service d'ordre et pour celui des hôpitaux (Podatek dla sluzby porzadkowej; podatek dla szpitalnictwa).

Peu à peu, la masse coupée de l'extérieur s'habitua à ce mode d'existence, et il pourra paraître paradoxal à certains que le moral fût en somme très bon dans le Ghetto, bien plus élevé en tout cas que pendant la première année de l'occupation allemande.

On voyait rarement des Allemands dans le Ghetto. Nous étions peu importunés, ça et là quelque pillage. Le travail obligatoire suivait un cours normal, sous les auspices de l'office juif du travail; il se présentait toujours plus de volontaires qu'il n'en était requis. On pouvait marcher presque tranquillement dans la rue, sans avoir à subir quelque grossièreté. Le Ghetto ne connaissait qu'une crainte: les policiers du Pawiak. Cette prison est certainement la plus terrible du monde entier; les détenus qui y végètent ignorent tout des "crimes" qui les ont conduits là, et pourtant, il n'y a pas de salut possible pour eux. Une alternative: la mort ou le camp de concentration, ce qui revient pratiquement au même.

La garnison de cette prison (je pus juger de plus près de sa sanglante activité, par la suite -) parcourait chaque jour le Ghetto, montée sur un camion. Ces SS prenaient plaisir à tirer de leur voiture sur la foule et à battre les passants à coups de longs fouets. Ils changeaient chaque jour l'heure de leur tournée quotidienne, de sorte qu'on ignorait tout du moment de leur apparition.

C'est ainsi que l'on vivait dans le Ghetto. Chacun avait à lutter durement pour sa subsistance, et, malgré diverses restrictions nouvelles (livraison obligatoire, sous peine de mort, des fourrures et des bottes), on ne se plaignait pas. On accueillait tous les décrets officiels stoïquement, avec calme et indifférence. Jusqu'à cette nuit du vendredi 18 avril 1942, où des coups de feu modifièrent brusquement cette vie.

Dans cette "nuit de la Saint Barthélémy", 54 hommes furent arrachés de leurs lits, fusillés devant leur domicile et leurs cadavres laissés là. Les corps gisaient épars dans les rues du Ghetto et la population courait, terrifiée, chacun cherchant ses parents et amis. Les massacrés appartenaient à toutes les classes. Personne ne put comprendre ce qui avait incité les Allemands à fusiller précisément ces 54 hommes-là. Les victimes étaient-elles tombées par hasard, ou avaient-elles été choisies tout spécialement? Il se trouvait parmi eux d'anciens journalistes, de riches boulangers, un fonctionnaire du Judenrat, un vieillard de 80 ans qui n'avait pu descendre les escaliers assez vite et avait été tout bonnement jeté dans la rue du haut du

Le ghetto ne recevait aucune aide de l'étranger: pas un sou
 est venu! En outre, tous les impôts (p. ex.: impôts sur les échanges
 sur le revenu, impôt foncier) devaient être payés non pas au Juden-
 rat, mais directement aux bureaux fiscaux allemands installés au Pa-
 lais de Justice de la rue Leszno. Ces bureaux employaient un personnel
 aryen uniquement et dépendaient directement des autorités allemandes.
 La Communauté juive n'encassait que ses propres impôts; le bud-
 get du Judenrat devait donc être couvert presque exclusivement par
 des taxes supplémentaires, payées en fait volontairement, vu que la
 Communauté ne disposait d'aucun moyen de pression à l'égard des
 contribuables. C'est ainsi qu'il y avait des impôts spéciaux pour le
 budget du service d'ordre et pour celui des hôpitaux (Podatek dla
 służby porządkowej; podatek dla szpitalnictwa).

Peu à peu, la masse coupée de l'extérieur s'habitua à ce mode
 d'existence, et il pouva paraître paradoxal à certains que le moral
 fut en somme très bon dans le ghetto, bien plus élevé en tout cas
 que pendant la première année de l'occupation allemande.

On voyait rarement des Allemands dans le ghetto. Nous étions peu
 importunés, ce et là quelques pillages. Le travail obligatoire suivait
 un cours normal, sous les auspices de l'office juif du travail; il
 se présentait toujours plus de volontaires qu'il n'en était requis.
 On pouvait marcher presque tranquillement dans la rue, sans avoir à
 subir quelque grossièreté. Le ghetto ne connaissait qu'une crainte:
 les policiers du Pawlak. Cette prison est certainement la plus terrib-
 le du monde entier; les détenus qui y végètent ignorent tout des
 "horimes" qui les ont conduits là, et pourtant, il n'y a pas de salut
 possible pour eux. Une alternative: la mort ou le camp de concentra-
 tion, ce qui revient pratiquement au même.

La garnison de cette prison (je ne puis juger de plus près de sa
 nombreuse activité, par la suite -) parcourait chaque jour le ghetto,
 montée sur un camion. Ces SS prenaient plaisir à tirer de leur voi-
 ture sur la foule et à battre les passants à coups de longs foyers.
 Ils changeaient chaque jour l'heure de leur tournée quotidienne, de
 sorte qu'on ignorait tout du moment de leur apparition.

C'est ainsi que l'on vivait dans le ghetto. Chacun avait à lut-
 ter durement pour sa subsistance, et, malgré diverses restrictions
 nouvelles (livraison obligatoire, sous peine de mort, des fournitures
 et des potes), on ne se plaignait pas. On accueillait tous les dé-
 brats officiels stoïquement, avec calme et indifférence. Jusqu'à cette
 nuit du vendredi 18 avril 1942, on des coups de feu modifiaient pra-
 tiquement cette vie.

Dans cette "nuit de la Saint Barthélémy", 54 hommes furent arrê-
 tés de leurs lits, traînés devant leur domicile et leurs cadavres
 jetés là. Les corps gisaient épars dans les rues du ghetto et la
 population courait, terrifiée, chacun cherchant ses parents et amis.
 Les massacrés appartenaient à toutes les classes. Personne ne put com-
 rendre ce qui avait incité les Allemands à faciliter précisément ces
 hommes-là. Les victimes étaient-elles tombées par hasard, ou avaient-
 elles été choisies tout spécialement? Il se trouvait parmi eux l'an-
 cien journaliste, de riches boulangers, un fonctionnaire du Juden-
 rat, un vieillard de 80 ans qui n'avait pu descendre les escaliers
 assez vite et avait été tout bonnement jeté dans la rue du haut du

quatrième étage; il y avait quelques ouvriers inconnus, et surtout d'obscures créatures du Ghetto.

A partir de cette nuit-là, la tranquillité déserta le Ghetto. Personne ne dormait plus en paix. Nous fûmes tout de suite certains qu'il ne s'agissait pas là d'un bain de sang isolé, mais que c'était le signe avant-coureur de graves événements.

Cette horrible boucherie se répéta presque chaque semaine, tous les vendredis soirs. Ces nuits-là, les autos de la gestapo parcouraient les rues du Ghetto, quelques hommes étaient tirés de leurs lits, abattus et laissés sur place.

Le Ghetto agonisait. La population était comme paralysée. Quelque chose planait dans l'air, mais personne ne savait ce qui allait se passer. Les bruits les plus divers et les plus fantastiques couraient; un des plus opiniâtres parlait des 40 jours seulement qui nous restaient à vivre; cette rumeur persista jusqu'au début de l'"action" d'extermination, c'est-à-dire jusqu'à sa confirmation par les faits. On disait aussi que les enfants au-dessous de 10 ans devraient être livrés aux Allemands qui les tueraient par des injections. Ou encore, que tous les hommes seraient stérilisés.

A cette époque, quelques survivants de Vilno, Grodno, Slonim, c'est-à-dire de l'Ostland, arrivèrent à Varsovie. Ils racontèrent des choses effroyables, auxquelles personne ne voulut ajouter foi. En province, les Allemands avaient tout simplement fusillé en masse ou asphyxié la population juive dans des camions à gaz. Le mot "gaz" fut prononcé pour la première fois. On prit connaissance de ces rapports avec horreur, mais même les plus pessimistes les tenaient pour exagérés. Aussi je ne m'étonne pas qu'aujourd'hui encore il y ait des gens dont l'esprit se refuse à admettre qu'on puisse massacrer des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants pour la seule raison qu'ils appartiennent à une autre race ou religion. Si on ne l'a pas vu de ses propres yeux, on ne peut le croire. Nous non plus, qui pourtant étions déjà accoutumés aux méthodes allemandes, nous ne voulions pas y croire, nous tinmes ces choses pour impossibles jusqu'au moment où nous subîmes les mêmes épreuves, où nous vîmes nos parents, nos femmes et nos enfants égorgés sous nos yeux, jusqu'au moment où les derniers survivants parmi nous prirent les armes et se défendirent à mort.

Nous n'en sommes encore qu'en mai-juin 1942.

Toutes les conversations, toutes les pensées n'avaient qu'un thème; comment serait-il techniquement possible d'exterminer une pareille masse de près d'un demi-million d'êtres humains, comment perpétrer un crime d'une envergure telle, qu'on ne pourrait le dissimuler? Tôt ou tard, le monde l'apprendrait; un jour, la guerre finira, l'étranger ne sera plus informé par des rapports clandestins, mais chacun sera à même de venir se renseigner sur place et pourra se convaincre de la disparition de la population juive de Pologne. Même l'Allemagne ne peut se permettre une pareille monstruosité, qui clouerait tout Allemand au pilori, comme criminel. La Wehrmacht ne laissera pas ce crime s'accomplir, elle ne voudra pas courir les bestialités des SS. L'habile propagande allemande avait jusqu'ici trouvé une excuse pour chacun des crimes de guerre nazis. Lorsque des milliers d'habitants de Varsovie périrent dans les bombardements terroristes et meurtriers de septembre

carrière était; il y avait quelques ouvriers inconnus, et surtout
de longues créatures du ghetto.

A partir de cette nuit-là, la tranquillité déserta le ghetto. Per-
sone ne dormait plus en paix. Nous fîmes tout de suite certains du li-
a s'agissait pas là d'un bain de sang isolé, mais que c'était le signe
avant-courant de graves événements.

Cette horrible boucherie se répéta presque chaque semaine, tous
les vendredis soirs. Ces nuits-là, les rues de la gestapo parcou-
rent les rues du ghetto, quelques hommes étaient tirés de leurs lits,
battus et laissés sur place.

Le ghetto agonisait. La population était comme paralysée. Quel-
que chose planait dans l'air, mais personne ne savait ce qui allait se
passer. Les bruits les plus divers et les plus fantastiques couraient;
des plus opiniâtres parlait des 40 jours seulement qui nous restaient
à vivre; cette rumeur persistait jusqu'au début de l'"action" d'exter-
mination, c'est-à-dire jusqu'à sa confirmation par les faits. On di-
ait aussi que les enfants au-dessous de 10 ans devraient être livrés
aux Allemands qui les tueraient par des injections. Ou encore, que
les hommes seraient stérilisés.

A cette époque, quelques survivants de Vilno, Grodno, Slonim,
est-à-dire de l'Ostland, arrivèrent à Varsovie. Ils racontèrent des
choses effroyables, auxquelles personne ne voulut ajouter foi. En pro-
fane, les Allemands avaient tout simplement fusillé en masse ou as-
sés la population juive dans ses camps à gaz. Le mot "gaz" fut
annoncé pour la première fois. On prit connaissance de ces rapports
de horreur, mais même les plus pessimistes les tenaient pour exagé-
rés. Aussi je ne m'étonne pas qu'aujourd'hui encore il y ait des gens
qui l'esprit se refuse à admettre qu'on puisse massacrer des centai-
es de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants pour la seule raison
qu'ils appartiennent à une autre race ou religion. Si on ne l'a pas
de ses propres yeux, on ne peut le croire. Nous non plus, qui pour-
rions être déjà accoutumés aux méthodes allemandes, nous ne voulions
pas y croire, nous fîmes ces choses pour impossibles jusqu'au moment
où nous vîmes les mêmes preuves, où nous vîmes nos parents, nos
frères et nos enfants égorgés sous nos yeux, jusqu'au moment où les
autres survivants parmi nous prirent les armes et se défendirent à

Nous n'en sommes encore qu'en mai-juin 1942.
Toutes les conversations, toutes les pensées n'étaient qu'un thème;
comment serait-il techniquement possible d'exterminer une pareille
masse de près d'un demi-million d'êtres humains, comment perpétrer un
crime d'une envergure telle, qu'on ne pourrait le dissimuler? Tôt ou
tard, le monde l'apprendrait; un jour, la guerre finira, l'étranger
sera plus informé par des rapports clandestins, mais chacun sera à
ce de venir se renseigner sur place et pourra se convaincre de la
réalité de la population juive de Pologne. Même l'Allemand ne
put se permettre une pareille monstruosité, qui cloverait tout l'Alle-
mand au plus haut, comme criminel. La Wehrmacht ne laissera pas ce crime
accomplir, elle ne voudra pas couvrir les bestialités des SS. L'habile
opagande allemande avait jusqu'ici trouvé une excuse pour chacun des
crimes de guerre nazis. Lorsque des milliers d'habitants de Varsovie
prirent dans les combats les combattants terroristes et meurtriers de septembre

1939, on parla de la "forteresse de Varsovie" pour se disculper. La population civile en fuite fut attaquée sur les routes, donc en dehors de la "forteresse de Varsovie" - et femmes et enfants mitraillés par les avions allemands: "action sur le moral de la population". Les prisonniers de guerre qu'on assassinait étaient "tués en tentant de fuir". Les persécutions antisémites en Allemagne avaient été motivées par "l'influence néfaste qu'exerçaient les Juifs sur l'économie, les arts et les lettres etc.". Mais quelle excuse la propagande allemande pourraient-elle trouver pour l'extermination des Juifs d'Europe orientale?

Est-ce que ces masses de malheureux, sans droits et sans protection, empilés dans le Ghetto, n'exerçant aucune influence sur l'économie ou la politique, représentaient un danger tel pour le Reich que ses dirigeants se sentaient obligés de charger le peuple allemand d'un nouveau crime? Non, nous nous refusons à le croire. Tout meurtre doit pourtant avoir un sens, un mobile, même dans la mentalité national-socialiste. Nous le pensions à l'époque; et, comme pour prouver le bien-fondé de ces considérations, le Ghetto reçut bientôt des apaisements. Les autorités allemandes reportèrent l'heure de police à 22h. Des milliers de Juifs habitant les alentours de la capitale furent amenés au Ghetto. Chacun se dit: on ne les transfère pourtant pas ici pour les massacrer, car la tuerie aurait pu se dérouler sur les lieux-mêmes, elle eût été bien moins visible. Quelques transports arrivèrent aussi du Ghetto de Lodz. Après de longues négociations, quelques ~~généralistes de familles~~ de Lodz avaient réussi à se faire transférer dans le Ghetto de Varsovie qui leur sembla un paradis, comparé à celui d'où ils venaient. Ces gens racontèrent des choses effroyables sur le Ghetto de Lodz. Ils se précipitèrent sur les magasins: depuis 2 ans, ils n'avaient plus vu de pain blanc, de beurre, de viande. Le Ghetto de Lodz se consumait de famine et de maladies.

Puis, coup de théâtre. Un avis officiel de la gestapo invita tous ceux qui avaient des parents en Palestine à s'inscrire auprès du Judenrat: le gouvernement britannique avait l'intention de procéder à un échange de Juifs contre des internés civils allemands. Des milliers de gens se pressèrent aux guichets du Judenrat, pleins d'une espérance nouvelle; on faisait la queue pendant des jours entiers. Bientôt, il courut le bruit que toute cette affaire n'avait été montée par la gestapo que pour se procurer les adresses de futures victimes; et tout le monde se précipita de nouveau aux guichets pour se faire biffer de la liste.

Depuis le début du mois de juillet 1942, la population juive fut soumise à une terreur croissante. Dans la rue des membres du service d'ordre juif (milice juive) contrôlaient les papiers des passants et, sur pression de la police allemande naturellement, arrêtaient tous ceux qui n'étaient pas en règle avec le travail obligatoire. Ces gens étaient ensuite envoyés dans un camp de travail, du moins "officiellement"; en réalité, c'étaient les premières victimes de la catastrophe imminente, dont chacun sentait l'approche, mais à laquelle personne ne voulait vraiment croire.

On se précipita aux guichets de l'office du travail, chacun voulait en tout cas avoir ses papiers en règle, pour parer à toute éventualité. L'office du travail fut naturellement débordé. On attendait des jours entiers, en longues "queues". Vers le soir, les camions des SS sillonnaient à toute allure les rues, tirant en l'air; tout le monde

... on parla de la "forteresse de Varsovie" pour se disculper. La population civile en fuite fut étendue sur les routes, dans en dehors de la "forteresse de Varsovie" - et femmes et enfants mitraillés par les avions allemands: "action sur le moral de la population". Les pri- onniers de guerre qu'on assassinait étaient "tués en tentant de fuir". Les persévérations antisémites: en Allemagne avaient été motivées par l'influence néfaste qu'exerçaient les Juifs sur l'économie, les arts et les lettres etc.". Mais quelle excuse la propagande allemande pour- t-elle trouver pour l'extermination des Juifs d'Europe orientale?

... car ces masses de malheureux, sans droits et sans protec- tion, emplies dans le Ghetto, n'exerçaient aucune influence sur l'éco- nomie ou la politique, représentaient un danger tel pour le Reich que les dirigeants se sentaient obligés de charger le peuple allemand d'un nouveau crime? Non, nous nous refusons à le croire. Tout meurtrier doit pourtant avoir un sens, un mobile, même dans la mentalité natio- al-socialiste. Nous le pensons à l'époque; et, comme pour prouver le bien-fondé de ces considérations, le Ghetto reçut bientôt des appai- sements. Les autorités allemandes reportèrent l'heure de police à 22h. Les milliers de Juifs habitant les alentours de la capitale furent menés au Ghetto. Chacun se dit: on ne les transfère pourtant pas tot- our les massacrer, car la terre aurait pu se dévouer sur les lieux mêmes, elle est si fertile. Quelques transports arrivèrent aussi du Ghetto de Lodz. Après de longues négociations, quelques échan- ges de familles. De Lodz avaient réussi à se faire transférer dans le Ghetto de Varsovie qui leur sembla un paradis, comparé à celui d'où ils venaient. Ces gens racontèrent des choses effroyables sur le Ghetto de Lodz. Ils se précipitèrent sur les magasins: depuis 2 ans, ils n'a- vaient plus vu de pain blanc, de beurre, de viande. Le Ghetto de Lodz se consumait de famine et de maladies.

Puis, coup de théâtre. Un avis officiel de la gestapo invita tous ceux qui avaient des parents en Palestine à s'inscrire auprès du Ju- ventut: le gouvernement britannique avait l'intention de procéder à un échange de Juifs contre des internés civils allemands. Des milliers de gens se pressèrent aux guichets du Judenrat, pleins d'une espérance nouvelle; on faisait la queue pendant des jours entiers. Bientôt, il vint le bruit que toute cette affaire n'avait été montée par la gestapo que pour se procurer les adresses de futures victimes; et tout le monde se précipita de nouveau aux guichets pour se faire inscrire à la liste.

Depuis le début du mois de juillet 1942, la population juive fut soumise à une terreur croissante. Dans la rue des membres du service d'ordre juif (milice juive) contrôlaient les papiers des passants et, sur pression de la police allemande naturellement, arrêtaient tous ceux qui n'étaient pas en règle avec le travail obligatoire. Ces gens étaient ensuite envoyés dans un camp de travail, du moins "offi- ciellement"; en réalité, c'étaient les premières victimes de la ca- tastrophes imminente, dont chacun sentait l'approche, mais à laquelle personne ne voulait vraiment croire.

On se précipita aux guichets de l'office du travail, chacun vou- lant en tout cas avoir ses papiers en règle, pour passer à toute éven- tualité. L'office du travail fut naturellement débordé. On attendait des jours entiers, en longues "queues". Vers le soir, les cantons des allouaient à toute allure les rues, tirant en lair; tout le monde

s'enfuyait alors dans les maisons; des mères perdirent leurs enfants. Les gens couraient comme des bêtes traquées. A cela s'ajoutaient les exécutions du vendredi soir. Il n'y eut plus un seul jour de tranquillité.

Parents et connaissances déménageaient, se rapprochaient les uns des autres. On se serrait les coudes. Moi non plus, je ne pus plus y tenir, dans ma chambre, et allai loger chez des amis.

La population vivait dans une panique perpétuelle. Le Judenrat prodiguait pourtant des assurances, certifiant qu'il n'y avait absolument rien à craindre. Le Docteur Wielikowski, représentant du Judenrat de Varsovie auprès du Gouverneur Général Dr. Frank, à Cracovie, déclara que les milieux officiels lui avait formellement assuré qu'il n'était nullement question de transferts: l'industrie allemande des armements avait un besoin considérable de main d'oeuvre. Les fabriques allemandes agrandirent leurs établissements dans le Ghetto et embauchèrent des ouvriers juifs.

Le 15 juillet parut une ordonnance, dont personne ne comprit le sens. Nous nous pressions devant les colonnes d'affichage, lisant l'ordonnance en discutant le sens; et personne ne comprit que ces lignes signaient le décret de mort de tout les Juifs de Varsovie. Les événements qui suivirent peu après précisèrent le sens de ce texte: " A partir du présent jour, l'ordonnance du ... (date), instituant un quartier juif, est rapportée".

Ces quelques mots étaient l'arrêt de mort pour 450.000 êtres humains. Comment se fait-il que nous nous ne l'ayons point compris le 15 juillet 1942? Ce jour-là, nous discussions du sens de cette ordonnance, et personne ne pensa à lui donner sa seule et véritable signification: d i s s o l u t i o n du quartier juif.

Le 21 juillet 1942 nous ôta tout doute. Il n'y eut plus, dès lors, ni obscurités, ni discussions. Chacun de nous était condamné à mort. Par chance, par habileté, par des protections, on pouvait encore espérer se dérober le plus longtemps possible aux SS: c'était affaire indiscutable. Mais personne n'était en mesure de modifier l'arrêt de destin et d'échapper à la mort. A partir de ce jour-là, il n'y eut plus de Ghetto, plus de communauté, plus de vie organisée. Chacun était obligé de lutter chaque jour pour sa famille et pour sa propre vie.

Je vais maintenant tenter de décrire ce que fut l'extermination du Ghetto de Varsovie, durant les mois suivants, en me référant à ce que j'ai vécu moi-même. Bien entendu, il m'est impossible de relater en détail le martyre de près d'un demi-million d'hommes. Peut être pourra-t-on imaginer, en lisant ce rapport, ce que ces êtres humains ont dû endurer; peut être comprendra-t-on qu'après chaque "action" d'extermination, les survivants aient envié les morts,

l'entrevue alors dans les maisons; des mères perdant leurs enfants.
Les gens couraient comme des bêtes traquées. A cela s'ajoutaient les
exécutions au vendredi soir. Il n'y eut plus un seul jour de trêve.

Parents et connaissances déménagèrent, se rapprochaient les uns
des autres. On se serrait les coudes. Moi non plus, je ne pus plus y
tenir, dans ma chambre, et allai loger chez des amis.

La population vivait dans une panique perpétuelle. Le Judenrat
proposait pourtant des assurances, certifiant qu'il n'y avait aucun
danger rien à craindre. Le docteur Wielikowski, représentant du Juden-
rat de Varsovie auprès du Gouverneur Général Dr. Frank à Cracovie,
expliqua que les milieux officiels lui avait formellement assuré qu'il
n'était nullement question de transferts: l'industrie allemande des
armements avait un besoin considérable de main d'œuvre. Les fabriques
allemandes attendaient leurs établissements dans le Ghetto et emba-
chaient des ouvriers juifs.

Le 15 juillet parut une ordonnance, dont personne ne comprit le
sens. Nous nous pressions devant les colonnes d'affiches, lisant
l'ordonnance en discutant le sens; et personne ne comprit que ces
lignes signifiaient le décret de mort de tout les Juifs de Varsovie. Les
événements qui arrivèrent peu après précisèrent le sens de ce texte:
A partir du présent jour, l'ordonnance du ... (date) ... insti-
tuant un quartier juif, est rapportée".

Ces quelques mots étaient l'arrêt de mort pour 450.000 êtres
humains. Comment se fait-il que nous nous ne l'ayons point compris
le 15 juillet 1942? Ce jour-là, nous discutions du sens de cette or-
donnance, et personne ne pensa à lui donner sa seule et véritable
signification: à la mort de tout les Juifs.

Le 21 juillet 1942 nous étâmes tout boule. Il n'y eut plus, dès
ce jour, ni obsèques, ni discussions. Chacun de nous était condamné
à mort. Par chance, par habileté, par ses protections, on pouvait en-
core espérer se dérober la plus longtemps possible aux SS: c'était
l'attente indécidable. Mais personne n'était en mesure de modifier
l'arrêt de destin et d'échapper à la mort. A partir de ce jour-là,
il n'y eut plus de ghetto, plus de communauté, plus de vie organisée.
Chacun était obligé de lutter chaque jour pour sa famille et pour sa
propre vie.

Je vais maintenant tenter de décrire ce que fut l'extermination
du Ghetto de Varsovie, durant les mois suivants, en me référant à ce
que j'ai vu moi-même. Bien entendu, il m'est impossible de relater
en détail le martyre de près d'un demi-million d'hommes. Peut être
pourrais-je imaginer, en lisant ce rapport, ce que ces êtres humains
ont dû endurer; peut être comprendrais-je un peu mieux chaque "action"
d'extermination, les survivants, les enfants envoyés les morts.

L'ACTION D'EXTERMINATION.
=====

Quelques jours déjà avant le "transfert" (Umsiedlung) - désignation officielle de l'extermination de la population juive - des initiés et des cercles bien informés savaient que tous ceux qui ne travaillaient pas dans une entreprise allemande étaient en danger, et devraient probablement quitter Varsovie. Un jeune avocat de mes amis, employé au Secrétariat du Service d'ordre juif, m'avertit un samedi, 2 jours avant le début du "transfert" qu'il fallait à tout prix se procurer un certificat prouvant qu'on travaillait dans une fabrique allemande. Il ne me donna aucune précision, insistant toutefois sur l'extrême importance de ce document.

En compagnie de l'ami chez qui je logeais, je me rendis aussitôt dans une fabrique allemande, dont je savais qu'elle embauchait encore. On y réparait des toiles et des uniformes. L'entreprise comprenait deux grandes salles: dans l'une d'elles, il y avait une centaine de machines à coudre, de différents modèles; dans l'autre, on assortissait les toiles. A la porte du bureau, cet avis: "On embauche des tailleurs possédant leur propre machine à coudre". Quoique nous ne fussions tailleurs ni l'un ni l'autre, nous entrâmes. Avant la guerre, mon ami avait été propriétaire associé d'une fabrique de toile et était un spécialiste en cette matière. Deux Allemands se trouvaient dans le bureau, un homme d'un certain âge et une jeune femme. J'exposai notre requête; peut-être l'homme fut-il surpris d'entendre parler en bon allemand, car il me répondit amicalement. Il semblait même content d'avoir trouvé un spécialiste et confia aussitôt un poste de contremaître à mon ami. Quant à moi, il m'engagea comme ouvrier non-qualifié, ajoutant toutefois qu'au besoin, il me chargerait de travaux de bureau. Il ne pouvait m'employer officiellement au bureau, ignorant si un Juif était autorisé à y travailler. Il nous expliqua la position juridique de son entreprise: "Nous dépendons du 'Rüstungskommando' (commandement de l'armement), district militaire de Varsovie, et travaillons exclusivement pour l'armée, avec interdiction absolue d'exécuter n'importe quelle commande privée. Nous transmettons la liste des ouvriers embauchés à l'inspecteur Ziegler, de l'Office du travail; cet organisme a la haute main sur ces ouvriers en tant que travailleurs de l'industrie des armements, mais ne peut disposer d'eux ailleurs sans le consentement du 'Rüstungskommando'. Je vous remets maintenant une attestation provisoire de ma maison, certifiant que vous y êtes employés; vous laissez vos cartes d'identité à ma secrétaire; elle y inscrira votre occupation et les enverra à l'Office du Travail, qui les munira de son estampille. Comme nous avons reçu l'ordre de monter ces ateliers à titre d'essai, et que nous ignorons s'ils seront rentables, nous n'embaucherons plus personne. Lundi, nous enverrons la liste définitive de nos 200 ouvriers au 'Rüstungskommando'".

Tout était clair, évident. Le vieil homme nous parut très sympathique. Il ne nous avait pas traités avec mépris, ainsi que les Allemands nous y avait accoutumés. Il portait l'insigne du parti nazi à la boutonnière. En notre présence, il salua un interlocuteur au téléphone par un "Heil Hitler". La secrétaire, elle aussi, fut très cordiale, nous appelant "Messieurs"; elle rédigea pour nous deux attestations, sur papier à en-tête. "Etes-vous mariés? nous demanda-t-elle. Si c'est le cas, je vous donne aussi des attestations pour

L'ACTION D'EXTERMINATION.

Quelques jours déjà avant le "transfer" (Umsiedlung) - désigna-
 tion officielle de l'extermination de la population juive - des mi-
 lices et des cercles bien informés savaient que tous ceux qui ne tra-
 vaillaient pas dans une entreprise allemande étaient en danger, et
 étaient probablement dirigés vers Varsovie. Un jeune avocat de mes amis,
 employé au Secrétariat du Service d'ordre juif, m'avertit un samedi
 jours avant le début du "transfer" qu'il fallait à tout prix se
 procurer un certificat prouvant qu'on travaillait dans une fabrique
 allemande. Il ne me donna aucune précision, insistant toutefois sur
 l'extrême importance de ce document.

En compagnie de l'amie chez qui je logeais, je me rendis aussi-
 tôt dans une fabrique allemande, dont je savais qu'elle employait
 encore. On y réparait des toiles et des uniformes. L'entreprise com-
 mençait deux grandes salles: dans l'une d'elles, il y avait une cen-
 taine de machines à coudre, de différents modèles; dans l'autre, on
 raccommodait les toiles. A la porte du bureau, cet avis: "On emba-
 use des tailleurs possédant leur propre machine à coudre". Quelque
 jours ne fusions tailleurs ni l'un ni l'autre, nous entrâmes. Avant
 la guerre, mon ami avait été propriétaire associé d'une fabrique de
 toiles et était un spécialiste en cette matière. Deux Allemands se
 trouvaient dans le bureau, un homme d'un certain âge et une jeune
 femme. L'exposé de notre requête; peut-être l'homme fut-il surpris
 d'entendre parler en bon allemand, car il me répondit amicalement.
 Il semblait même content d'avoir trouvé un spécialiste et confia au-
 rait un poste de contremaître à mon ami. Quant à moi, il m'engagea
 comme ouvrier non-qualifié, ajoutant toutefois qu'au besoin, il me
 chargerait de travaux de bureau. Il ne pouvait m'employer officielle-
 ment au bureau, ignorant si un Juif était autorisé à y travailler. Il
 nous expliqua la position juridique de son entreprise: "Nous dépendons
 du 'Rustungskommando' (commandement de l'armement), district militai-
 re de Varsovie, et travaillons exclusivement pour l'armée, avec in-
 terdiction absolue d'exécuter n'importe quelle commande privée. Nous
 réaménageons la liste des ouvriers expédiés à l'inspecteur Sieglar,
 l'Office du travail; cet organisme a la haute main sur nos ouvriers
 et tant que travaillions de l'industrie des armements, mais ne peut
 expédier d'eux ailleurs sans le consentement du 'Rustungskommando'.
 Je vous remettrais maintenant une attestation provisoire de ma maison,
 certifiant que vous y êtes employés; vous laissez vos cartes d'iden-
 tité à ma secrétaire; elle y inscrit votre occupation et les envoya
 à l'Office du travail, qui les mettra de son estampille. Comme nous
 vous reçu l'ordre de monter ces ateliers à titre d'essai, et que
 nous ignorons s'ils seront rentables, nous n'embaucherons
 que personnel. Lundi, nous enverrons la liste définitive de nos 200
 ouvriers au 'Rustungskommando'."

Tout était clair, évident. Le vieil homme nous parut très sym-
 pathique. Il ne nous avait pas traités avec mépris, ainsi que les Al-
 lemands nous y avait accoutumés. Il portait l'insigne du parti nazi
 la boutonnière. En notre présence, il salua un interlocuteur au
 téléphone par un "Heil Hitler". La secrétaire, elle aussi, fut
 très cordiale, nous appelant "Messieurs"; elle rédigea pour nous deux
 attestations, sur papier à en-tête. "Êtes-vous mariés? nous demanda-
 elle. Si c'est le cas, je vous donne aussi des attestations pour

vos femmes . C'est préférable; ces chiffons de papier peuvent se révéler utiles: on ne sait jamais..."

L'homme s'adresse à mon ami: "Vous, donc, vous venez lundi matin et prenez le contrôle du travail dans la salle des machines. Il ne vous faut pas presser le travail, nous disposons de longs délais de livraison; l'important, c'est que les machines marchent sans arrêt et que tout paraisse extérieurement en ordre. Car nous attendons une commission: le chef du "Rüstungskommando", le major Hassler, passe assez souvent par ici. Et vous, me dit-il, il est inutile que vous veniez déjà lundi, nous vous aviserons, lorsque nous avons besoin de vous. Vous avez votre attestation, c'est le principal!" Le secrétaire nous remit les papiers et nous primes congé.

Dans l'escalier, je parcourus le texte de l'attestation: " Nous certifions que le Juif est employé comme tailleur dans nos ateliers. Notre maison appartient à la catégorie A des entreprises d'armement. Nous travaillons exclusivement pour la Wehrmacht, "Rüstungskommando", district militaire de Varsovie. L'ouvrier surnommé ne doit pas être employé ailleurs sans le consentement préalable du "Rüstungskommando". Heil Hitler! (Sceau de l'entreprise)".

Nous nous regardâmes, déconcertés. Quelque chose ne jouait pas. L'insigne du parti qu'arborait cet homme dans le bureau, le "Heil Hitler!" pendant la conversation téléphonique, tout cela était pourtant en contradiction complète avec son comportement amical à notre égard, avec les attestations qu'il nous avait octroyées. Plus tard, nous eûmes l'explication. Cet Allemand était revenu d'Amérique du Sud peu avant la guerre. Il avait vécu 30 ans à l'étranger. L'adhésion au parti nazi lui était indispensable pour pouvoir vivre. Il la reconnut plus tard et se reprocha sa stupidité d'avoir quitté l'Amérique. Ses 3 fils appartenaient au SD (Sicherheitsdienst = service de sûreté); "pour ne pas aller au front" - disaient-ils. L'un d'eux servait dans le SD de Varsovie, comme interprète, mais était en contact avec la Résistance Polonaise. Il était marié à une Polonaise, ce que, bien entendu, la direction du SD devait ignorer: car il était formellement interdit à un Allemand, et tout spécialement à un agent de la Gestapo, d'épouser une femme non-allemande. Son activité clandestine fut découverte par la suite, et il ne dut qu'au hasard d'échapper à l'arrestation. Il se cacha même quelques jours dans le Ghetto, d'où la Résistance polonaise l'emmena vers un autre refuge.

Ironie du sort! Je devais rencontrer le vieil homme, 10 mois plus tard, dans la prison du "Pawiak", à Varsovie. On l'accusait d'être un "Judenfreund", un ami des Juifs, par ce qu'il avait boycotté l'ordonnance des SS, lui enjoignant de recommander à ses employés juifs le "transfert volontaire dans un camp de travail". On le menaçait du camp de concentration. En prison, nous maintînmes contact; je lui envoyais des cigarettes et du pain. Il m'écrivit, à l'intérieur d'une boîte de cigarettes: "Mon cher, si vous sortez de cet enfer, transmettez au monde ce que j'ai déclaré à la gestapo, lors de mon interrogatoire. Je le paierai de ma tête, mais je n'ai pu agir autrement. Aujourd'hui, c'est une honte d'être Allemand. Le sang de femmes et d'enfants que j'ai couler dans le Ghetto, ce sang crie vengeance!".

vu

les femmes. C'est préférable; ces chiffres de papier peuvent se ré-

L'homme s'adresse à mon ami: "Vous, donc, vous venez lundi matin
prenez le contrôle du travail dans la salle des machines. Il ne vous
pas presser le travail, nous disposons de longs délais de livrai-
si; l'important, c'est que les machines marchent sans arrêt et que
et paraisse extérieurement en ordre. Car nous attendons une commission
chef du "Rüstungskommando", le major Hasler, passe assez souvent par
Et vous, me dit-il, il est inutile que vous veniez déjà lundi, nous
aviseraons, lorsque nous avons besoin de vous. Vous avez votre at-
station, c'est le principal!" La secrétaire nous remit les papiers et
des primes concé.

Dans l'escalier, je parcourus le texte de l'attestation: "Nous
avons employé comme tailleur dans nos at-
titions que le tailleur... est employé comme tailleur dans nos at-
Notre maison appartient à la catégorie A des entreprises d'ar-
ment. Nous travaillons exclusivement pour la Wehrmacht, Rüstungskom-
mando, district militaire de Varsovie. L'ouvrier anonyme ne doit pas
être employé ailleurs sans le consentement préalable du "Rüstungskom-
mando". Heil Hitler! (Scandale d'entreprise)".

Nous nous regardâmes, déconcertés. Quelque chose ne jouait pas.
L'attestation du parti d'abordait cet homme dans le bureau, le "Heil Hitler!"
pendant la conversation téléphonique, tout cela était pourtant en
contradiction complète avec son comportement amical à notre égard, avec
les attestations qu'il nous avait octroyées. Plus tard, nous eûmes l'ex-
plication. Cet Allemand était revenu d'Amérique du Sud peu avant la
guerre. Il avait vécu 30 ans à l'étranger. L'adhésion au parti nazi
était indispensable pour pouvoir vivre. Il la reconstruisit plus tard
se reprocha sa stupidité d'avoir quitté l'Amérique. Ses 3 fils ap-
partenaient au SD (Schutzstaffel) - service de sûreté; pour ne pas
aller au front" - disaient-ils. L'un d'eux servait dans le SD de
Varsovie, comme interprète, mais était en contact avec la Résistance
polonaise. Il était marié à une Polonaise, ce que, bien entendu, la
direction du SD devait ignorer: car il était formellement interdit à
l'Allemand, et tout spécialement à un agent de la Gestapo, d'épouser
une femme non-allemande. Son activité clandestine fut découverte par
la suite, et il ne dut qu'un hasard d'échapper à l'arrestation. Il se
trouva même quelques jours dans la Gestapo, d'où la Résistance polonaise
l'emmena vers un autre refuge.

Trouvé du sort! Je devais rencontrer le vieil homme, 10 mois plus
tard, dans la prison de "Pawlak", à Varsovie. On l'accusait d'être un
"Gefährlich", un ami des Juifs, par ce qu'il avait boycotté l'ordonnance
du SD, lui enjoignant de recommander à ses employés Juifs le "transfert"
dans un camp de travail. On le menaçait du camp de concentration
de Buchenwald, nous maintînâmes contact; je lui envoyais des cigarettes
du pain. Il m'écrivit, à l'intérieur d'une boîte de cigarettes: "Mon
ami, si vous sortez de cet enfer, transmettez au monde ce que j'ai écrit
à la Gestapo, lors de mon interrogatoire. Je le paierai de ma tête.
Je n'ai pu être autrement. Aujourd'hui, c'est une honte d'être Alle-
mand. Le sang de femmes et d'enfants que j'ai coulé dans la Gestapo, ce
sera votre vengeance!"

Lundi matin, j'accompagnai Léon -l'ami chez qui je logeais à la fabrique. Nous habitions à l'angle des rues Smocza et Gesia. En approchant de la rue Leszno - le centre du Ghetto - et de la porte située à l'angle des rues Leszno et Zelazna, nous aperçûmes des troupes pénétrant par cette porte dans le Ghetto. Nous reconnûmes les fameux "Junaken" - anciens citoyens polonais d'origine allemande - les "Volksdeutsche" - ainsi que les SS ukrainiens et lettons en uniformes noirs. Quelques SS-Sturmführers et Scharführeres les conduisaient.

Une terreur folle s'empara de tous les gens dans la rue. Tout le monde s'enfuit; on se cacha dans les maisons, en verrouillant les portes d'entrée. Nous attendîmes derrière une porte le passage de la colonne. Mais comme on n'entendait pas de coups de feu et que les quelques passants restés dans la rue n'avaient pas été inquiétés, on se hasarda à sortir des cachettes. Léon poursuivit sa route vers la fabrique, tandis que je retournai précipitamment à la maison, auprès des femmes et des enfants. Mais je ne pouvais tenir en place, il me fallait absolument apprendre ce qui s'était passé. Le secrétariat du service d'ordre juif devait certainement être au courant. Il faut que je me rende chez mon ami qui y travaille. Les rues étaient noires de monde. Les gens couraient de tous côtés, le visage pâle, les yeux apeurés. Des connaissances m'arrêtèrent; partout stationnaient de petits groupes; on questionnait, on discutait: "Dans quel but ces troupes sont-elles entrées dans le Ghetto? La rumeur des "40 jours" va-t-elle se confirmer? Est-ce le début de la catastrophe?"

La milice juive parcourait les rues, en rangs serrés. Un milicien de ma connaissance que j'interrogeai, ne put me donner de réponse précise; il savait seulement que tous les membres du service d'ordre devaient se mettre à la disposition du commandement, à des fins inconnues.

Des voitures de la gestapo sillonnaient les rues. Nous y reconnûmes au passage quelques personnalités juives de marque. Comme une trainée de poudre, la nouvelle se répandit que des médecins connus et de hauts fonctionnaires du Judenrat (Conseil Juif) avaient été arrêtés comme otages et conduits à la prison du Pawiak par la gestapo.

Je réussis enfin à atteindre mon ami du secrétariat de la milice juive. Il me donna les précisions suivantes:

"A 7 heures du matin, 3 automobiles étaient arrivées, montées par 3 Sturmführer et 5 Scharführer des SS. Le Secrétariat reçut l'ordre de convoquer immédiatement tous les chefs de la milice. Ceux-ci, à leur tour, durent mobiliser tous leurs hommes. Les SS déclarèrent que le service d'ordre juif était placé sous leur commandement et devait se tenir à leur disposition. Un groupe de miliciens a immédiatement été envoyé au "centre de rassemblement pour le transfert", à la place Stawki, pour y prendre son service; ce groupe est déjà parti. Tous les autres attendent ici, dans la cour. Nous ignorons la tâche dont on nous chargera. Il est clair pour chacun, toutefois, que la situation empire. Personne ici ne connaît ces 8 hommes. Ils n'appartiennent pas à la gestapo de Varsovie, mais viennent de Lublin. Nous avons reçu l'ordre de faire évacuer l'immeuble Nr.103 de la Zelaznastrasse, qu'ils ont choisi pour leur résidence, et de le pourvoir de meubles neufs, de tapis et de tableaux. L'ordre est signé: Obersturmführer de SS Michelson. Le sceau comporte le texte que voici: le commandant du SD, SS et de police Reinhardt, district de Lublin. Nos chefs sont certainement déjà informés, mais nous n'avons pas la moindre idée de quoi il s'agit. Ils en conférence sont

Lundi matin, l'accommodant Léon - l'ami chez qui je logeais à la
partique. Nous habitons à l'angle des rues Smolska et Gato. En appro-
chant de la rue Leszno - le centre du Ghetto - et de la porte atten-
dant par cette porte dans le Ghetto. Nous aperçûmes des troupes pé-
nétrentes "Jusken" - soldats citoyens polonais d'origine allemande -
et "Volksdeutsch" - ainsi que les SS ukrainiens et lettons en unifor-
me noir. Quelques SS-Sturmtruppen et Schützengruppen les conduisaient.

Une terreur folle s'empara de tous les gens dans la rue. Tout le
monde s'enfuit; on se cacha dans les maisons, en verrouillant les portes
intérieures. Nous attendîmes derrière une porte le passage de la colonne.
Comme on n'entendait pas de coups de feu et que les quelques pas-
sants restés dans la rue n'avaient pas été inquiétés, on se hasarda à
sortir des échoppes. Léon poursuivit sa route vers la fabrique, tandis
que je retournai précipitamment à la maison, auprès des femmes et des
enfants. Mais je ne pouvais tenir en place, il me fallait absolument
prendre ce qui s'était passé. Le secrétaire du service d'ordre Juff
avait certainement été au courant. Il faut que je me rende chez mon
ami qui y travaillait. Les rues étaient noires de monde. Les gens cou-
rent de tous côtés, les visages pâles, les yeux égarés. Des connais-
sances m'arrêtaient; partout stationnaient de petits groupes; on ques-
tionnait, on discutait: "Dans quel but ces troupes sont-elles entrées
dans le Ghetto? La rumeur des '40 jours' va-t-elle se confirmer? Est-
ce le début de la catastrophe?"

La milice juive parcourait les rues, en rangs serrés. Un officier
de ma connaissance que j'interrogeai, ne put me donner de réponse pré-
cise; il savait seulement que tous les membres du service d'ordre de-
vaient se mettre à la disposition du commandement, à des fins inconnues.

Des voitures de la Gestapo sillonnaient les rues. Nous y reconnûmes
à passage quelques personnes juives de marque. Comme une trentaine
de policiers, la nouvelle se répandit que des médecins connus et de hauts
fonctionnaires du Judenrat (Gonsei Juff) avaient été arrêtés comme
otages et conduits à la prison du Powisak par la Gestapo.

Je résumais enfin à l'heure mon ami du secrétaire de la milice
juive. Il me donna les précisions suivantes:
"A 7 heures du matin, 3 automobiles étaient arrivées, montées par
Schützengruppen et 5 Schützengruppen des SS. Le secrétaire reçut l'ordre de
renvoyer immédiatement tous les chefs de la milice. Ceux-ci, à leur
tour, furent mobilisés tous leurs hommes. Les SS déclarèrent que le
service d'ordre Juff était placé sous leur commandement et devait se
mettre à leur disposition. Un groupe de miliciens s'immédiatement été
envoyé au "centre de rassemblement pour le transfert", à la place Star-
oboda, pour y rendre son service; ce groupe est déjà parti. Tous les sur-
vivants attendent ici, dans la cour. Nous ignorons la tâche dont on nous
chargera. Il est clair pour chacun, toutefois, que la situation empirera.
Personne ici ne connaît ces 8 hommes. Ils n'appartiennent pas à la Ges-
taapo de Varsovie, mais viennent de Lublin. Nous avons reçu l'ordre de
leur leur résidence, et de leur fournir de multiples notes de table et de
tableaux. L'ordre est donné; Obersturmführer de SS Michaelson. Le secour-
porteur le texte que voici: Nos chefs sont certainement déjà informés.
arrêt, district de Lublin. Nos chefs sont certainement déjà informés.
Mais nous n'avons pas la moindre idée de quel il s'agit. Ils en contiennent
certains"

en ce moment. Repasse plus tard! Je m'arrangerai pour apprendre les décisions des chefs. Ici, tout le monde a perdu la tête. D'après les visages de nos chefs, il semble que cela aille très mal".

Je cours à la fabrique. Peut-être Léon sait-il quelque chose? La cour de la fabrique était noire de monde. Devant le bureau stationnaient de longues "queus". Je me fraie un chemin, grâce à mon "Ausweis" (attestation). Personne ne sait rien de précis non plus, à la fabrique. Une confusion extrême y règne. Je suis assailli de questions: que se passe-t-il en ville? Chacun craint pour sa famille restée à la maison. Mais il ne peut sortir d'ici: il lui faut obtenir la fameuse attestation, qui est - semble-t-il - si importante que tous les hommes du Ghetto se sont précipités dans les fabriques allemandes. Léon et moi, après délibérations, décidons d'amener femmes et enfants ici, à la fabrique: c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Mais est-il permis d'introduire des enfants dans une entreprise travaillant pour l'armée? Nous prenons notre courage à deux mains, frappons à la porte du directeur et lui demandons l'autorisation pour les enfants. "Malheureusement, cela ne va pas pour les enfants, répond-il. Si une commission survient, que pourrais-je lui dire au cas où elle trouverait des enfants dans mes ateliers? Les femmes peuvent venir, car elles sont inscrites sur nos listes. Je regrette beaucoup pour les enfants, mais je n'y puis rien".

"Mais, Monsieur le Directeur, nous ne pouvons pourtant pas laisser les enfants seuls à la maison! Les SS sont dans le Ghetto!"

- "Oui, je vous comprends très bien. Mais cela n'ira pas jusque là; les enfants ne courent aucun danger: personne ne s'attaquera à des enfants! Enfin, amenez-les ici et confiez-les au gardien: ils peuvent rester chez lui".

Nous remercions le directeur. Je cours à la maison pour prendre les femmes et les enfants.

La fabrique est située dans le "Petit Ghetto", relié au "grand" par un pont qui enjambe la rue "aryenne" de Chlodna. Notre appartement se trouve tout à l'autre extrémité du Ghetto, et il faut une heure de marche pour s'y rendre.

Les rues ont totalement changé d'aspect. Tous les magasins sont fermés. Les gens courent, comme frappés de folie. Je passe devant l'hôpital; des "miliciens" juifs et des SS le cornent. Une trentaine de "rikschas" (Vélotaxis) stationnent devant le bâtiment. Les infirmiers descendent les grands malades sur des civières et les installent sur les "rikschas". J'apprends que l'hôpital est "transféré": on amène tous les malades au "centre de rassemblement".

En cours de route, je croise des voitures bondées d'êtres faméliques, en haillons, qu'on vient de sortir des "Punkten" (ainsi appelait-on les asiles de pauvres, dans le Ghetto). Les voitures étaient entourées de "miliciens", surveillés par des SS.

Plus loin, une colonne de quelques centaines d'hommes et de femmes, portant l'étoile jaune: des Juifs allemands et tchèques. Un char les suit, où l'on a entassé leurs valises. Combien de fois déjà les a-t-on entraînés ainsi? Ils ne se doutent pas que c'est là leur dernier voyage. Les SS jouent la comédie jusqu'au bout avec les Juifs allemands: ils

juive totale. Toutes ces nouvelles proviennent de source sûre, de personnes compétentes qui sont en contact avec les autorités allemandes.

en ce moment, Repensez plus tard! Je m'arrangerai pour appréhender les
détails des chefs, loi, tout le monde a perdu la tête. D'après les
chances de nos chefs, il semble que cela aille très mal."

Je cours à la fabrique. Peut-être Leon sait-il quelques choses?
Le cours de la fabrique était noire de monde. Devant le bureau station-
nent de longues "quena". Je me fraie un chemin, grâce à mon "Anawala"
(attestation). Personne ne sait rien de précis non plus, à la fabrique.
La confusion extrême y règne. Je suis assailli de questions: que se
passe-t-il en ville? Chacun craint pour sa famille restée à la maison.
Mais il ne peut sortir d'ici: il lui faut obtenir la fameuse attesta-
tion, qui est - semble-t-il - si importante que tous les hommes du
pays se sont précipités dans les fabriques allemandes. Leon et moi,
après délibérations, décidons d'amener femmes et enfants loi, à la fab-
rique: c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Mais est-il permis d'intro-
duire des enfants dans une entreprise travaillant pour l'armée? Nous
prenons notre courage à deux mains, frappons à la porte du directeur
et lui demandons l'autorisation pour les enfants. "Malheureusement,
cela ne va pas pour les enfants, répond-il. Si une commission survient,
je pourrais-je lui dire en cas on elle trouverait des enfants dans
les ateliers? Les femmes peuvent venir, car elles sont inscrites sur
les listes. Je regrette beaucoup pour les enfants, mais je n'y puis
rien."

"Mais, Monsieur le Directeur, nous ne pouvons pourtant pas laisser
les enfants seuls à la maison! Les SS sont dans le Ghetto!"
"Oui, je vous comprends très bien. Mais cela n'a pas grande importance."
Les enfants ne courent aucun danger: personne ne s'attardera à des en-
fants! Enfin, amenez-les loi et confiez-les au gardien: ils peuvent
attendre chez lui."

Nous remercions le directeur. Je cours à la maison pour prendre
les femmes et les enfants.

La fabrique est située dans le "Petit Ghetto", relié au "Grand"
par un pont qui enjambe la rue "aryenne" de Chloana. Notre appartement
se trouve tout à l'autre extrémité du Ghetto, et il faut une heure de
marche pour s'y rendre.

Les rues ont totalement changé d'aspect. Tous les magasins sont
fermés. Les gens courent, comme frappés de folie. Je passe devant l'hô-
pital; des "miliciens" jettent et des SS le serment. Une trentaine de
"miliciens" (Vélofaxis) stationnent devant le bâtiment. Les infirmiers
descendent les grands malades sur des civières et les installent sur
des "miliciens". J'apprends que l'hôpital est "transféré": on amène tous
les malades au "centre de rassemblement".

En cours de route, je croise des voitures bordées d'êtres famé-
liques, en halions, qu'on vient de sortir des "Punkton" (c'est-à-dire appelés
à la suite de preuves, dans le Ghetto). Les voitures étaient entour-
ées de "miliciens", surveillés par des SS.

Plus loin, une colonne de quelques centaines d'hommes et de femmes
traverse l'étroite jungle des Juifs allemands et tchèques. Un char les
pousse, on l'on a entrassé leurs vêtements. Comme de fois déjà les a-t-on
trouvés ainsi? Ils ne se doutent pas que c'est là leur dernier voyage.
Les SS jouent la comédie juqu'à ce qu'ils soient avec les Juifs allemands: ils

leur transportent même leurs bagages jusqu'au centre de rassemblement.

A la maison, nous remplissons nos "rucksacs" du strict nécessaire, abandonnant tout ce qui nous était encore resté de nos biens d'avant-guerre. Jamais plus, nous n'avons revu notre appartement.

Sur le chemin de retour, les mêmes scènes. Des colonnes sans fin de véhicules chargés de pauvres gens, de "rikschas" transportant des malades. Partout des SS, l'arme à la main prêts à faire feu; comme si ces misérables et ces malades eussent pu s'échapper! Les SS armés jusqu'au dents faisaient un effet ridicule, à côté de ces vieillards et de ces enfants, à côté de ces malheureuses créatures.

De la rue Dzielna déboucha une colonne de quelques centaines d'hommes, comprenant très peu de femmes, sous forte escorte de SS armés de fusils. Nous apprenons que ce sont les détenus de la prison juive. Personne ne s'est encore posé la question: comment est-il possible que soient maintenant transférés dans un camp tous ces détenus, qui n'avaient sans cela jamais été libérés, étant condamnés à mort pour la plupart? Et que vont faire dans un camp les malades gravement atteints, ceux qui viennent d'être opérés et qui ne doivent pas être touchés, ceux que dévore la fièvre? Et ces pauvres enfants affamés? Ils ne vont pourtant pas tous dans un camp. C'est cela, l'Arbeitseinsatz" le "travail obligatoire" à l'est? - Mais, dans ces jours terribles, on ne réfléchissait pas, la logique était absente. Tous avaient perdu la tête, même les plus raisonnables.

Les gens que l'on conduisait au "centre de rassemblement" sur des "rikschas", des chars ou en groupes de quatre, gardaient un silence lugubre. Pas un mot, pas un pleur.

Seuls les SS tiraient çà et là, surtout dans les fenêtres; comme si, à ce moment-là déjà, ils avaient pressenti le danger qui les menaçait de derrière ces fenêtres... Ce ne fut que 9 mois plus tard...

L'"action" se déroulait donc dans le "Grand Ghetto". De l'autre côté du pont, tout est calme. La population du "Petit Ghetto" stationne dans la rue. Nous pouvons à peine nous frayer un chemin. Tous nous posent les mêmes questions: savons-nous le temps que cela durerait, le lieu où l'on emmenait les "transférés", leur nombre.

De l'avis général, la déportation ne concerne que les vieux et les malades; les hommes et les femmes aptes au travail ne seront pas touchés par cette mesure, car pourquoi avait-on alors embauché partout de nouveaux travailleurs?

Quelqu'un prétend savoir que le "Judenrat" a reçu des SS l'autorisation de monter des ateliers pour 100.000 hommes. Des firmes privées mettent tout le nécessaire à sa disposition: machines, matières premières, argent. Les autorités allemandes n'ont qu'à distribuer les ordres; le "Rüstungskommando" a des commandes en suffisance à passer, de quoi occuper toute la population apte au travail. Le "transfert" n'entrerait donc en ligne de compte que pour 10 à 12 % de la population juive totale. Toutes ces nouvelles proviennent de source sûre, de personnes compétentes qui sont en contact avec les autorités allemandes.

leur transportent même leurs bagages jusqu'au centre de rassemblement.
A l'occasion, nous remplissons nos "trucks" du style nécessaire
transportant tout ce qui nous était encore resté de nos biens d'avant-
guerre. Mais plus, nous n'avons rien de notre appartement.

Sur le chemin de retour, les mêmes scènes. Des colonnes sans fin
de véhicules chargés de preuves pour les "trucks" transportant des
malades. Partout des SS, l'arme à la main prêts à faire feu; comme si
des malades et des malades ensemblaient par s'échapper! Les SS armés
apparaissent dans l'air, à côté de ces véhicules, à côté de ces véhicules
et de ces enfants, à côté de ces malheureuses créatures.

De la rue Babelin débouche une colonne de quelques centaines
d'hommes, comprenant très peu de femmes, sous forte escorte de SS ar-
més de fusils. Nous apprenons que ce sont les détenus de la prison qui
sont. Personne ne s'est encore posé la question: comment est-il possible
qu'ils soient maintenant transférés dans un camp sans ces détenus, qui
devraient sans cela être libérés, étant condamnés à mort pour la
patrie? Et que vont faire dans un camp les malades gravement atteints
ceux qui viennent d'être opérés et qui ne doivent pas être touchés?
Ceux qui doivent la fièvre? Et ces preuves enfantines affirmées? Ils ne vont
pourrir pas tous dans un camp. C'est cela, l'Arbeitseinsatz, le "trav-
ail obligatoire" à l'est? Mais, dans ces jours terribles, on ne réfléchit
pas, la logique était absente. Tous avaient perdu la tête,
même les plus rationnelles.

Les gens que l'on conduisait au "centre de rassemblement" sur des
"trucks", des chars ou en groupes de quatre, gardaient un silence
lugubre. Pas un mot, pas un pleur.

Seuls les SS tiraient de et là, surtout dans les forêts; comme
à ce moment-là déjà, ils avaient pressenti le danger qui les men-
ait de derrière ces fenêtres... Ce ne fut que 9 mois plus tard...

L'"action" se déroulait donc dans le "Grand Ghetto". De l'autre
côté du pont, tout est calme. La population du "Petit Ghetto" attendait
dans la rue. Nous pouvons à peine nous frayer un chemin. Tous nous por-
tons les mêmes questions: savons-nous le temps que cela durera? Le
lien où l'on emmène les "transférés", leur nombre.

De l'autre côté, la déportation ne concerne que les vieux et
les malades; les hommes et les femmes aptes au travail ne seront pas
touchés par cette mesure, car pourquoi partirait-on alors empaquetés partout
de nouveaux travailleurs?

Quelqu'un prétend avoir vu le "Lager" à l'est des SS l'autorité
action de monter des ateliers pour 100.000 hommes. Des firmes privées
montent tout le nécessaire à sa disposition: machines, matières pre-
mières, argent. Les autorités allemandes n'ont qu'à distribuer les
ordres; le "Wirtschaftskommando" a des commandes en suffisance à passer.
de quoi couvrir toute la population apte au travail. Le "transport"
n'aurait donc en ligne de compte que pour 10 à 15 % de la population.
Toute cette nouvelle provient de sources sûres, de per-
sonnes compétentes qui sont en contact avec les autorités allemandes.

Dans la rue, devant la fabrique, s'allongeaient de longues files de gens qui attendaient; la cour de la fabrique regorgeait aussi de monde. Tous n'avaient qu'un but: le certificat d'embauche, seul salut possible.

Je place les enfants à l'abri chez le gardien, puis, suivi des femmes, je me dirige vers la fabrique, où j'apprends que le directeur m'avait cherché. Je me présente aussitôt. Il y a du travail de bureau pour moi, la secrétaire seule n'y suffit plus. Je dois remplir les attestations pour les familles des ouvriers. Ceux-ci ne veulent pas laisser leurs leurs seuls à la maison. Le chef juif du "service d'ordre" a indiqué au directeur, qui le lui demandait par téléphone, que les femmes et enfants qui peuvent prouver que leurs maris ou pères travaillent dans une entreprise allemande, ne courent aucun danger en restant chez eux.

Le directeur me donne le texte de l'attestation: "Nous certifions que le Juif est employé dans nos ateliers. Les membres de sa famille - dont, selon ordonnance du "Rüstungskommando", district militaire de Varsovie, il est interdit de disposer sans le consentement de ladite instance - sont:

- 1). Epouse née
- 2). Enfants

Nos ateliers appartiennent à la classe A des entreprises d'armement et dépendent du chef du "Rüstungskommando" . Secau ".

"Munies de cette attestation, poursuit le directeur, les familles peuvent rester en toute tranquillité à la maison. Vous pouvez donner l'assurance absolue à tous les ouvriers inscrits chez nous qu'aucun danger ne les menace, ni eux, ni leurs familles. Le chef, Major Hassler, me l'a formellement certifié".

Deux heures après, j'ai terminé toutes les attestations; le directeur les signe. Les contremaîtres les distribuent aux ouvriers, qui peuvent maintenant retourner rassurés chez eux. 250 hommes "élus", heureux, pourvus de papiers allemands pour eux et leurs familles!

Des milliers d'autres attendent avec impatience leur tour, devant les fabriques. Une seule pensée les anime tous: des papiers allemands. On y croit dur comme fer. La langue allemande, le secou muni de la croix-gammée, la signature d'un fonctionnaire allemand du "Rüstungskommando", le contrôle et la protection de hauts officiers de la Wehrmacht, tout cela exerce une suggestion énorme sur la masse. Qui peut se pourvoir de toutes ces "protections", n'a plus à craindre les SS. Ce sont là des obstacles que les SS eux-mêmes ne peuvent surmonter; les nécessités économiques et militaires sont plus importantes que l'idéologie national-socialiste. La définition même de la conception national-socialiste du droit - "le droit, c'est ce qui nous est utile" - témoigne pour la conservation de masses de gens aptes au travail. Que la machine d'armement allemande retirait profit de cette masse, cela était prouvé par le niveau de la production dans les entreprises employant des ouvriers juifs, dont les performances avaient été pleinement reconnues par la "Rüstungskommando".

Dans la rue, devant la tribune, s'alignaient de longues files de gens qui attendaient; le tour de la tribune regorgait quasi de monde; tous n'avaient qu'un but: le certificat d'embauche, seul salut possible.

Je place les enfants à l'abri chez le gardien, puis, suivi des femmes, je me dirige vers la tribune, où j'apprends que le directeur avait cherché. Je me présente aussitôt. Il y a du travail de bureau sur moi, la secrétaire seule n'y suffit plus. Je dois remplir les attestations pour les familles des ouvriers. Ceux-ci ne veulent pas faire leurs lettres seule à la maison. Le chef, lui, du "service d'ordre" a assigné au directeur, qui lui demandait par téléphone, que les femmes et enfants qui peuvent provoquer que leurs maris en périls travaillent dans une entreprise allemande, ne soient aucun danger en restant chez eux.

Le directeur me donne le texte de l'attestation: "Nous certifions que le Jull... est employé dans nos ateliers. Les membres de sa famille - dont, selon l'ordonnance du "Ratungskommando", district militaire de Varsovie, il est interdit de disposer sans le consentement de l'officier chargé - sont:

- 1) Epouse née
- 2) Enfants

Nous certifions également à la classe A des entreprises d'armement dépendant du chef du "Ratungskommando"

"Munis de cette attestation, pourriez le directeur, les familles peuvent rester en toute tranquillité à la maison. Vous pouvez donner l'assurance absolue à tous les ouvriers inscrits chez nous qu'aucun danger ne les menace, ni eux, ni leurs familles. Le chef, M. Jull, me l'a formellement certifié."

Deux heures après, j'ai terminé toutes les attestations; je distribue les signes. Les contrôlantes les distribuent aux ouvriers, qui doivent maintenant retourner travailler chez eux. 250 hommes "blancs", deux, pourvus de papiers allemands pour eux et leurs familles!

Des milliers d'autres attendent avec impatience leur tour, devant les fabricants. Une seule pensée les anime tous: des papiers allemands. Il y a trop de monde. Le langage allemand, le seul muni de la "polix-gamé", le signifiant d'un fonctionnaire allemand du "Ratungskommando", le contrôle et la protection de haute officiers de la Wehrmacht ont été exercés une suggestion énorme sur la masse. Qui peut se pourvoir de toutes ces "protections", n'a plus à craindre les SS. Ce sont les obstacles que les SS eux-mêmes ne peuvent surmonter; les nécessités économiques et militaires sont plus importantes que l'idéologie national-socialiste. La définition même de la conception national-socialiste du droit - "le droit, c'est ce qui nous est utile" - témoigne par la conservation de masses de gens après le travail. Que la machine d'armement allemande retire profit de cette masse, cela était prouvé par le niveau de la production dans les entreprises employant des ouvriers allemands, dont les performances étaient très certainement reconnues par la "Ratungskommando".

C'était ce que nous pensions au début des "transferts". Cet argument de notre utilité nous cachait le danger qui nous menaçait tous. Je ne veux nullement, par là, justifier l'attitude du "Judenrat" et de l'opinion publique en général, qui ont admis que 10 à 12 % de la population juive soient sacrifiés à la déportation. Je ne fais que traduire ce qui était la pensée de tout homme moyen, en ce mois de juillet 1942; on altérerait l'image de la véritable situation à ce moment-là, en rendant le "Judenrat" responsable d'avoir formellement consenti à ce "transfert" de malades et de vieillards.

Il m'est naturellement très difficile aujourd'hui de rendre l'atmosphère de ces premiers jours de la liquidation, atmosphère qui variait sans cesse, au gré des rumeurs nouvelles qui se répandaient. Tant que le contingent de 10.000 victimes environ, réclamé par le "Commando" d'extermination, fut prélevé dans les asiles de pauvres, de vieillards, dans les hôpitaux, les orphelins et les "appartements" en sous-sol, la grande masse de la population se sentit protégée par les "Ausweis" (certificats) allemands. Le 24 juillet encore, les nazis raflèrent tous les passants sans distinction et les menèrent au "centre de rassemblement, mais là, libérèrent les détenteurs d'attestations de firmes allemandes: tout le monde y vit la preuve flagrante que les Allemands n'envisageaient pas l'extermination de la population travailleuse. Même ceux qui avaient assisté sceptiques à la chasse aux "Ausweis", modifièrent leur opinion à la suite de cet événement et se précipitèrent eux-mêmes dans la grande foule des quêteurs de papiers allemands. Le lecteur tiendra peut-être pour incompréhensible le fait que je me sois étendu si longuement sur cette chasse aux documents; mais, pendant toute la période d'extermination de juillet à septembre 1942, rien n'était plus important qu'un "Ausweis", pourvu des estampilles les plus diverses.

Au début de l'action, nous ne comprenions pas que les Allemands employaient cette méthode à dessein, pour accrédi-ter dans la masse la certitude que la déportation ne concernait pas la population travailleuse. Les Allemands nous endormaient chaque jour avec un autre mensonge; chaque jour, ils inventaient une nouvelle estampille absolument indispensable. Ainsi les gens étaient constamment occupés à courir après ces chiffons de papier et ces estampilles, stationnaient des jours entiers, des nuits entières même, devant les fabriques allemandes, pour obtenir enfin le document qui signifiait leur propre salut et celui de leur famille. La petite entreprise où j'étais employé avait une concession pour 250 ouvriers; et chaque jour, des milliers de personnes s'annonçaient pour l'embauche. Une délégation d'ouvriers s'adressa au directeur, lui décrivit la situation, insistant sur le fait que, sans les "Ausweis" que réclamaient les SS, tout le monde était perdu; elle lui demanda instamment de tout entreprendre pour obtenir une augmentation de son contingent d'ouvriers.

Le lendemain, le directeur apporta l'heureuse nouvelle que, dans une assemblée des chefs d'entreprise allemands avec l'état-major de la commission de "transfert", il avait reçu l'autorisation d'embaucher 900 nouveaux ouvriers. Toutes les entreprises avaient obtenu des augmentations de contingents. A elles seules, les 3 plus grandes fabriques: Toebbens, Schultz et la fabrique de baraquements pour l'armée, avaient obtenu une augmentation totale de 40.000 ouvriers; familles comprises, c'était le salut pour 150.000 personnes!

C'était ce que nous pensions au début des "transferts". Cet argu-
 ment de notre utilité nous cachait le danger qui nous menaçait tous. Je
 veux nullement, par là, justifier l'attitude du "Judenrat" et de
 l'opinion publique en général, qui ont admis que 10 à 12 % de la popula-
 tion juive soient sacrifiés à la déportation. Je ne fais que traduire
 ce qui était la pensée de tout homme moyen, en ce mois de juillet 1942;
 à l'époque l'image de la véritable situation à ce moment-là, en ren-
 versant le "Judenrat" responsable d'avoir formellement consenti à ce "trans-
 fert" de malades et de vieillards.

Il m'est naturellement très difficile aujourd'hui de rendre l'at-
 mosphère de ces premiers jours de la liquidation, atmosphère qui variait
 dans un grand nombre de nuances nouvelles qui se répandaient. Tant que le
 contingent de 10.000 victimes environ, réclamé par le "Commando" d'ex-
 terminations, fut prélevé dans les salles de parures, de vieillards, dans
 les hôpitaux, les orphelins et les "appartements en sous-sol", la grande
 masse de la population se sentit protégée par les "Answelta" (certificats)
 allemands. Le 24 juillet encore, les nazis raflèrent tous les passants
 dans la station et les menèrent au "centre de rassemblement", mais là,
 ils libérèrent les détenus d'attentes de firmes allemandes: tout le
 monde y vit la preuve flagrante que les Allemands n'envisageaient pas
 l'extermination de la population travailluse. Même ceux qui avaient
 assisté sceptiques à la chasse aux "Answelta", modifièrent leur opinion
 la suite de cet événement et se précipitèrent eux-mêmes dans la grande
 file des demandeurs de papiers allemands. Le lecteur tiendra peut-être
 pour incompréhensible le fait que je me sois étendu si longuement sur
 cette chasse aux documents; mais, pendant toute la période d'extermi-
 nation de juillet à septembre 1942, rien n'était plus important qu'un
 "Answelta", pourvu des estampilles les plus diverses.

Au début de l'action, nous ne comprenions pas que les Allemands
 employaient cette méthode à dessein, pour recréer dans la masse la
 certitude que la déportation ne concernait pas la population travailluse.
 Les Allemands nous endormaient chaque jour avec un autre mensonge;
 chaque jour, ils inventaient une nouvelle estampille absolument indis-
 tinguable. Ainsi les gens étaient constamment occupés à courir après ces
 estampilles de papier et ces estampilles, stationnaires des jours entiers,
 se ruotaient entières même, devant les fabriques allemandes, pour obtenir
 enfin le document qui signifiait leur propre salut et celui de leur fa-
 mille. La petite entreprise où j'étais employé avait une concession pour
 10 ouvriers; et chaque jour, des milliers de personnes s'annonçaient
 pour l'embauche. Une déléguée d'ouvriers s'adressa au directeur, lui
 montrant la situation, insistait sur le fait que, sans les "Answelta" que
 sollicitaient les SS, tout le monde était perdu; elle lui demanda instam-
 ment de tout entreprendre pour obtenir une augmentation de son contin-
 gent d'ouvriers.

Le lendemain, le directeur apporta l'heureuse nouvelle que, dans
 la réunion des chefs d'entreprises allemandes avec le directeur de la
 liquidation de "transferts", il avait reçu l'autorisation d'embaucher
 100 nouveaux ouvriers. Toutes les entreprises avaient obtenu des augmen-
 tations de contingents. A elles seules, les 3 plus grandes fabriques
 de Schmitz et la fabrique de parapluies pour l'armée, avaient
 obtenu une augmentation totale de 40.000 ouvriers; familles comprises,
 c'était le salut pour 150.000 personnes!

Le directeur nous tranquillisa. Il nous dit ne pas comprendre la raison de cette panique: les officiers SS avaient donné l'assurance formelle, à tous les chefs d'entreprise allemands, que les ouvriers et leurs familles resteraient à Varsovie; bien plus, ils avaient même ordonné d'ouvrir des cuisines communautaires pour le personnel et des écoles pour les enfants des ouvriers.

Le directeur commença à embaucher de nouveaux ouvriers. Nous travaillâmes à quatre, jour et nuit, à l'établissement des listes: questionnaires d'identité, photographies, cartothèques, listes pour notre entreprise, pour l'office du travail, pour le "Rüstungskommando", pour la commission de "transfert". Entre temps, on avait apporté de l'imprimerie les "Ausweis" qui devaient remplacer les attestations provisoires de la maison. Il fallait les remplir avec précision, conformément aux listes, y joindre le numéro d'ordre, la photographie, la signature de chaque ouvrier. Mais ils étaient encore sans valeur, dépourvus du sceau du "Rüstungskommando". Nous travaillâmes toute la nuit. A 8 heures du matin, le directeur porta les "Ausweis" au major Hassler. Nous attendîmes son retour pendant des heures entières, avec quelle impatience! Comme toutes les entreprises avaient envoyé leurs "Ausweis" à l'estampillage, celui-ci durerait certainement plusieurs jours. Nous n'osions rentrer à la maison munis de la seule attestation provisoire, que beaucoup de SS ne reconnaissaient point comme valable; souvent ils l'avaient tout simplement déchirée. Mais tout se passa bien: quelques heures après, le directeur revint avec les "Ausweis" estampillés. Il nous fallait maintenant nous procurer une caisse de cigares; le directeur les avait promis à l'employé qui s'était occupé si promptement de nos "Ausweis". Mais où trouver des cigares, dans le Ghetto? La secrétaire nous promit d'en rapporter de la ville "aryenne".

Nous montons nos nouveaux papiers à des miliciens juifs; ils sont de toute grande valeur, nous assurent-ils; munis de ces "Ausweis", nous pouvions aller en toute sécurité au "centre de rassemblement": nous y serions libérés. Le service d'ordre juif n'a pas le droit d'arrêter le possesseur d'un papier portant l'estampille de l'"oiseau", c'est-à-dire: l'aigle à la croix-gammée.

Au troisième jour de l'"action" d'extermination, l'ingénieur Czerniakow, président du Judenrat, se suicida. La Gestapo avait voulu l'obliger à signer l'ordonnance de "transfert". Son geste fit une impression énorme dans le Ghetto. Czerniakow jouissait de l'estime générale. Contrairement à presque tous les autres membres du Judenrat, la population juive le considérait comme un homme aux mains propres. Mais ses pouvoirs étaient très réduits comparativement à sa position. Ce n'était un secret pour personne que la gestapo avait placé dans le Judenrat ses propres gens, qui étaient les maîtres véritables du Ghetto. Chacun savait aussi que Czerniakow ne faisait pas partie de cette clique.

La population juive se sentit d'autant plus abandonnée; l'homme qui avait défendu les vrais intérêts du Ghetto, n'était plus. Si celui qui connaissait la véritable situation avait préféré laisser la population juive sans chef, il était clair pour chacun qu'une gigantesque catastrophe approchait. Czerniakow avait tenté d'éviter cette catastrophe; en vain: il n'en avait pas le pouvoir. Sa vie perdait tout sens; il ne voulait pas prêter son nom aux assassins, il ne voulait pas signer

Après la publication de l'ordonnance, le moral remonta quelque peu. Mais

La direction nous transmittait. Il nous dit ne pas comprendre la raison de cette punition les officiers se valent donné l'assurance d'être à tous les chefs d'entreprises allemands, que les ouvriers de leurs familles resteraient à Varsovie; bien plus, ils avaient même donné d'écrire des certaines communications pour le personnel et des notes pour les enfants des ouvriers.

La direction commença à empaquetter de nouveaux ouvriers. Nous sommes à quatre, jour et nuit, à l'établissement des listes: listes d'identité, photographies, cartographies, listes pour notre entreprise, pour l'office du travail, pour le "Rüstungskommando", pour la commission de "transport". Entre temps, on avait apporté de l'imprimerie les "Anweisung" qui devaient remplir les attestations provisoires de la maison. Il fallait les remplir avec précision, conformément aux listes, y joindre le numéro d'ordre, la photographie, la signature de l'ouvrier. Mais ils étaient encore sans valeur, dépourvus du sceau du "Rüstungskommando". Nous travaillions toute la nuit. A 8 heures du matin, la direction porta les "Anweisung" au major Hasler. Nous attendions son retour pendant des heures entières, avec quelle impatience! Comme toutes les entreprises avaient envoyé leurs "Anweisung" à l'establi- ssement, celui-ci distribuait certainement plusieurs jours. Nous nous sommes rendus à la maison munis de la seule attestation provisoire, que nous avons de 28 ne reconnaissant point comme valable; souvent ils avaient tout simplement déchirés. Mais tout se passa bien: quelques heures après, la direction revint avec les "Anweisung" estampillés. Il nous fallait maintenant nous procurer une adresse de cigares; la direc- tion les avait promis à l'employé qui avait occupé si promptement de la "Anweisung". Mais on trouva des cigares, dans le ghetto? La direc- tion nous promit d'en rapporter de la ville "aryenne".

Nous montrons nos nouveaux papiers à des miliciens juifs; ils sont de toute grande valeur, nous rassurent-ils; munis de ces "Anweisung", nous pouvons aller en toute sécurité au "centre de rassemblement": nous y sommes libérés. Le service d'ordre juif ne pas le droit d'arrêter le passeur d'un papier portant l'estampille de l'"aryen", c'est-à-dire: l'alle à la croix-germée.

Au troisième jour de l'"action" d'extermination, l'ingénieur Ger- lakow, président du Judenrat, se suicida. La Gestapo avait voulu l'ob- tenir à signer l'ordonnance de "transport". Son geste fit une impression énorme dans le ghetto. Czerniakow jouissait de l'estime générale. Con- trairement à presque tous les autres membres du Judenrat, la population juive le considérait comme un homme aux mains propres. Mais ses pouvoirs étaient très réduits comparativement à sa position. Ce n'était un sec- rétaire pour personne que la Gestapo avait placé dans le Judenrat ses prop- res gens, qui étaient les maîtres véritables du ghetto. Czerniakow savait bien que Czerniakow ne faisait pas partie de cette clique.

La population juive se sentit d'autant plus abandonnée; l'homme qui avait défendu les vrais intérêts du ghetto, n'était plus. Si celui-ci connaissait la véritable situation avait préféré laisser la popula- tion juive sans chef, il était clair pour chacun qu'une gigantesque catastrophe approchait. Czerniakow avait tenté d'écrire cette catastrophe à venir; il n'avait pas le pouvoir. Sa vie perdait tout sens; il ne pouvait pas protéger son nom aux assassins, il ne voulait pas signer

le jour suivant, on sut le préc...

l'arrêt de mort du Ghetto. Appeler à la résistance, l'organiser? Il était trop faible pour cela. Et son entourage ne le lui aurait pas permis. Cette caste privilégiée pensait toujours encore être immunisée contre le danger. Le "Judenrat" et le service d'ordre juif eussent été rendus responsables en première ligne d'une résistance. D'autre part, cette tentative aurait certainement échoué, car personne n'en était encore arrivé au point de sacrifier parents, femmes et enfants; plus de 350.000 personnes se berçaient encore d'illusions de sécurité; on ne connaissait encore rien de précis sur le sort des déportés; on parlait encore peu de gaz. Czerniakow laissa ainsi la population dans le doute, car il le savait, ou du moins pressentait. Il ne s'était certainement pas suicidé par lâcheté devant les difficultés, mais il ne pouvait plus rien faire pour les surmonter. Le Ghetto ne comprit malheureusement pas cet avertissement.

Je me tenais profondément impressionné, devant l'immeuble de la Communauté, rue Grzybowska, lorsque la vulgaire caisse contenant le cadavre de Czerniakow fut chargée sur une simple voiture. Ordre formel des autorités allemandes? Personne ne devait accompagner le corps. Seuls quelques rares fonctionnaires du Judenrat, qui se trouvaient à ce moment-là dans le bâtiment de la communauté, entouraient la voiture. Il était difficile de réaliser que ce simple véhicule, qui disparut rapidement dans la rue Zelazna, emportait vers son dernier domicile le premier homme du Ghetto.

Quelques heures après la mort de Czerniakow parurent les ordonnances officielles que le malheureux avait refusé de signer. Il y était stipulé que tous les habitants du quartier juif de Varsovie étaient contraints au "transfert à l'est"; à l'exception des groupes de personnes suivantes:

- les membres du Judenrat,
- les médecins et le personnel sanitaire,
- tous les membres d'institutions sociales (Toz, Birus, Entr'aide juive),
- les membres du service d'ordre.
- les membres du service de sauvetage.

En outre, n'étaient pas touchés par l'ordonnance: tous les hommes et toutes les femmes travaillant pour des autorités allemandes ou dans des entreprises dépendant d'elles.

Tous les hommes et toutes les femmes aptes au travail, qui, jusqu'au 25 juillet 1942, n'étaient pas encore occupés dans une des entreprises sus-indiquées, pouvaient se faire enregistrer à cet effet à l'office du travail. Les membres des familles de toutes les personnes exclus du "transfert" restaient aussi à Varsovie; n'étaient considérés comme "membres de la famille" que les épouses et les enfants.

Les "transférés" pouvaient emporter des bagages à main, ainsi que de l'argent et des bijoux à volonté.

Maintenant, on savait "officiellement" à quoi s'en tenir. L'opinion généralement répandue était confirmée: n'était déportée que la population inapte au travail, soit 12 % de la population totale, au plus. Après la publication de l'ordonnance, le moral remonta quelque peu. Mais

Le fait de mourir au ghetto, d'appeler à la résistance, l'organiser? Il y avait trop faible pour cela. Et son entourage ne le lui aurait pas permis. Cette sorte privilégiée pensait toujours encore être immunisée contre le danger. Le "Judenrat" et le service d'ordre juif avaient été créés dans une première ligne d'une résistance, d'autre part, cette tentative avait certainement échoué, car personne n'en était venu au point de servir parents, femmes et enfants; plus de 350.000 personnes se seraient encore d'illusions de sécurité; on ne connaissait encore rien de précis sur le sort des déportés; on ne savait encore peu de gaz. Czerniakow faisait ainsi la population dans le ghetto, car il le savait, ou du moins pressentait. Il ne s'était certainement pas suicidé par l'échec devant les difficultés, mais il ne pouvait pas rien faire pour les surmonter. Le ghetto ne comptait malheureusement pas d'avertissement.

Le me tennis profondément impressionné, devant l'impuissance de la communauté, rue Grzybowska, lorsque la vulgaire calaise contenant le cadavre de Czerniakow fut chargée sur une simple voiture. Ordre formel de ne pas laisser personne ne devait accompagner le corps. Seuls quelques rares fonctionnaires du Judenrat, qui se trouvaient à ce moment-là dans le bâtiment de la communauté, entouraient la voiture. C'était difficile de réaliser que ce simple véhicule, qui disparaissait dans la rue Sileska, emportait vers son dernier domicile le premier homme du ghetto.

Quelques heures après la mort de Czerniakow parurent les ordonnances officielles que le malheureux avait refusé de signer. Il y était stipulé que tous les habitants du quartier juif de Varsovie étaient transférés au "transfert à l'est"; à l'exception des groupes de personnes suivantes:

- les membres du Judenrat,
- les médecins et le personnel sanitaire,
- tous les membres d'institutions sociales (Toz, Brita, Entraide juive),
- les membres du service d'ordre,
- les membres du service de sauvetage.

En outre, n'étaient pas touchés par l'ordonnance: tous les hommes et toutes les femmes travaillant pour des autorités allemandes ou dans des entreprises dépendant d'elles.

Tous les hommes et toutes les femmes aptes au travail, qui, jus- qu'au 25 juillet 1942, n'étaient pas encore occupés dans une des entreprises sus-indiquées, pouvaient se faire enregistrer à cet effet à l'office du travail. Les membres des familles de toutes les personnes incluses au "transfert" restèrent aussi à Varsovie; n'étaient considérés comme "membres de la famille" que les épouses et les enfants.

Les "transférés" pouvaient emporter des bagages à main, ainsi que l'argent et des bijoux à volonté.

Maintenant, on avait "officiellement" à quoi s'en tenir. L'opinion généralement répandue était confirmée: n'était déportée que la population juive au travail, soit 12 à 15 de la population totale, au plus. Mais dès la publication de l'ordonnance, le moral remonta quelque peu.

le jour suivant, on eut la preuve que l'ordonnance n'était pas respectée. Des détenteurs d'"Ausweis" réglementaires furent capturés dans des rafles, amenés "au centre de rassemblement et ne revinrent plus. Des ouvriers, à leur retour du travail, ne trouvèrent plus leurs femmes et enfants à la maison. Malgré les "attestations de famille", que les SS ukrainiens et les "Junaken" se refusaient d'ailleurs à lire, - ils en étaient même parfois incapables - tous les habitants des maisons "bloquées" sans exception étaient amenés au centre de rassemblement. Dans certains cas isolés, des jeunes femmes furent renvoyées chez elles; mais si elles avaient des enfants avec elles, aucun papier ne pouvait plus les libérer. Les SS s'"intéressaient" tout particulièrement aux enfants, menant contre eux une lutte sans pitié, où toute intervention était vouée à un échec certain. Il était plus facile d'obtenir la libération de dix hommes que celle d'un enfant.

Tant que des wagons étaient encore vides on "embarquait" tout le monde, sans contrôle aucun de documents.

Des scènes déchirantes se déroulèrent dans le bureau de notre fabrique. Des ouvriers s'annonçaient au directeur et le suppliaient de sauver leurs femmes et leurs enfants, emmenés en leur absence au centre de rassemblement. Des femmes se lamentaient: leurs maris n'étaient pas revenus du travail, des SS les avaient arrêtés en route. Sans discontinuer, le bureau envoyait des requêtes à la commission de "transfert", à la direction du service d'ordre et aux commandants du "centre de transfert". On réussit parfois, grâce à ces interventions, à faire libérer des ouvriers de l'entreprise qu'on avait pu retrouver dans le chaos de la place Stawki. Cela n'était possible que si les SS disposaient d'assez de victimes pour leur transport quotidien.

Notre directeur envoya une délégation de 3 gardes d'usine au "centre de rassemblement"; ils portaient un panneau où était inscrit le nom de notre maison. Tout ouvrier de l'entreprise qui se trouvait là, pouvait ainsi s'adresser aux gardes d'usine et demander leur intervention auprès du commandant de la place de "transfert". Cette tactique fut quelquefois couronnée de succès.

5 jours déjà après le début de la déportation, le service d'ordre annonça à toutes les entreprises que le détachement Reinhardt lui avait ordonné de ne plus reconnaître comme valable les certificats "Ausweis" établis par le "Rüstungskommando". Les SS demandaient que les cartes d'identité portant l'estampille rouge du chef des SS et de la police, détachement Reinhardt.

Cette ordonnance affola toute la population. Et tandis que les gens ne se préoccupaient que de nouveaux papiers et de nouvelles estampilles, 10.000 personnes allaient à la mort, chaque jour.

On rassembla toutes les cartes d'identité de nos ouvriers. L'entreprise devait les envoyer à l'Office du travail pour contrôle. L'inspecteur Ziegler vérifierait et signerait lui-même les listes. Puis, listes et cartes d'identité contrôlées passaient au bureau du service d'ordre, où quelques SS du détachement Reinhardt les munissaient de leur sceau. Combien de protection ne fallait-il pas mettre en action à l'Office du travail et au service d'ordre pour recevoir finalement

le jour suivant, on eut la preuve que l'ordonnance n'était pas respectée. Des détentés d'"Anawata" réglementaires furent capturés dans les rues, emmenés au centre de rassemblement et ne revinrent plus. Des ouvriers, à leur retour du travail, ne trouvèrent plus leurs femmes et enfants à la maison. Malgré les "attestations de famille" que les SS ukrainiens et les "Jankhen" se retiraient d'ailleurs à l'égard, ils ne furent même parfois inspectés - tous les habitants des maisons "bielles" sans exception étaient amenés au centre de rassemblement. Dans certains cas isolés, des jeunes femmes furent renvoyées chez elles; mais si elles avaient des enfants avec elles, aucun papier ne pouvait être libéré. Les SS a'"intéressaient" tout particulièrement aux enfants, menant contre eux une lutte sans pitié, où toute intervention était vouée à un échec certain. Il était plus facile d'obtenir la libération de dix hommes que celle d'un enfant.

Tout ce que les wagons étaient encore vides on "embarquait" tout le monde, sans contrôle aucun de documents.

Des scènes déchirantes se déroulaient dans le bureau de notre fabrique. Des ouvriers s'occupaient de faire passer et de supplier de sauver leurs femmes et leurs enfants, émancipés en leur absence au centre de rassemblement. Des femmes se lamentaient; leurs maris n'étaient pas revenus du travail, des SS les avaient arrêtés en route. Sans discontinuer, le bureau envoyait des rapports à la commission de "transport", à la direction du service d'ordre et aux commandants du "centre de transfert". On réussit parfois, grâce à ces interventions, à faire libérer des ouvriers de l'entreprise qu'on avait pu retrouver dans le chaos de la place Stawki. Cela n'était possible que si les SS disposaient d'assez de victimes pour leur transport quotidien.

Notre directeur envoya une délégation de 3 gardes d'usine au "centre de rassemblement"; ils portèrent un panier où était inscrit le nom de notre maison. Tout ouvrier de l'entreprise qui se trouvait là, pouvait ainsi s'adresser aux gardes d'usine et demander leur intervention auprès du commandant de la place de "transfert". Cette tentative fut quelquefois couronnée de succès.

5 jours après le début de la déportation, le service d'ordre annonça à toutes les entreprises que le détachement Reinhardt lui avait ordonné de ne plus reconnaître comme valide les certificats "Anawata" établis par le "Raswagkommando". Les SS demandaient que les cartes d'identité portant l'estampille rouge du chef des SS de la police, détachement Reinhardt.

Cette ordonnance affecta toute la population. Et tandis que les SS ne se préoccupaient que de nouveaux papiers et de nouvelles estampilles, 10.000 personnes vivaient à la mort, chaque jour.

On rassembla toutes les cartes d'identité de nos ouvriers. L'ordre devait les envoyer à l'Office du travail pour contrôle. L'inspecteur Ziegler vérifierait et signerait lui-même les listes. Puis, les cartes d'identité contrôlées passaient au bureau du service d'ordre, où quelques SS du détachement Reinhardt les manipulaient de leur sac. Complaisamment ne fallait-il pas mettre en action l'Office du travail et au service d'ordre pour recevoir finalement

cette estampille rouge des SS!! On peut à peine se faire une idée, aujourd'hui, de ce que signifiait cette course aux documents officiels. Une estampille décidait d'une vie. En outre, il y avait danger de mort à quitter la fabrique. Les rues étaient désertes, les SS tiraient sans cesse dans les fenêtres, on courait le risque d'être pris dans une rafle: et alors, tous les "Ausweis" du monde ne pouvaient plus sauver.

A la suite de cette ordonnance sur les cartes d'identité, la situation s'aggrava considérablement. Il apparut que bien des ouvriers ne possédaient pas de carte d'identité; aucune femme n'en avait non plus. Quant aux vieillards âgés de plus de 60 ans et aux femmes âgées de plus de 55 ans, il était interdit à l'Office du travail de leur délivrer aucune carte; ce qui signifiait pour ces gens: impossibilité de se faire embaucher. Une lutte nouvelle commença pour les cartes d'identité. De nouveau, des "queues" devant notre bureau, des questionnaires à remplir; de nouveau, des listes, de la paperasserie jour et nuit...

Enfin! nous en avons fini avec les listes, au bureau. Mais l'Office du travail a épuisé tous ces formulaires. Son directeur, le Dr. Aronson, m'en donne un modèle. Une carte d'identité se compose de 5 formulaires différents: l'un revient à l'intéressé, les autres sont répartis dans diverses sections. Tout l'appareil administratif de l'Office du travail respecte encore à la lettre les ordonnances allemandes. Je porte le modèle reçu à une imprimerie de la rue Leszno, la seule imprimerie du Ghetto qui travaille encore: elle édite les ordonnances pour le "Judenrat" et la commission de "transfert". On me promet les formulaires pour le lendemain, premier dimanche depuis le commencement de l'"action de transfert". Peut-être nous laissera-t-on un jour tranquille? Au début de la matinée déjà, de nombreux membres de notre personnel manquent à l'appel. La liste nominative doit continuellement être remaniée, les lacunes sont aussitôt comblées par l'embauche de nouveaux ouvriers, qui attendent toujours en masse devant la porte. Toutes les interventions s'avèrent désormais inopérantes: samedi, personne n'est revenu du "centre de rassemblement".

L'après-midi, soudain, la foule qui stationnait dans la cour se précipite dans les ateliers. Les gardes tentent en vain de la retenir. "La rafle! la rafle!" Tout le monde hurle. Les SS poussent dans notre direction. Le directeur est absent, la secrétaire aussi: c'est dimanche. Je téléphone, mais ne puis obtenir de communication.

Des coups de feu claquent dans la cour. "Tous les Juifs dehors!" Le cri terrifiant retentit dans le Ghetto. Par la fenêtre, nous voyons les "Junaken" et les SS ukrainiens pénétrer dans la cour. Que faire? D'après les ordonnances, nous ne sommes pas obligés de descendre: nous nous trouvons dans une entreprise travaillant pour la défense nationale allemande. Et nos "Ausweis" précisent textuellement que nous ne tombons pas sous le coup de la déportation. Les contre-maîtres délibèrent rapidement: on ne descendra pas! Il faut verrouiller les portes des ateliers; mais les gens qui se pressent dans les escaliers enfoncent les portes, tous veulent se mettre à l'abri dans la fabrique.

ce qui m'est cher se trouvent là-dedans, y compris mes gens. Je ne puis pas rester seul.

... cette assemblée tous les jours de 8h à 10h. On peut à peine se faire une idée
aujourd'hui, de ce que signifiait cette course aux documents officiels.
Une assemblée dévalait d'une ville. En outre, il y avait danger de
mort à quitter la fabrique. Les rues étaient désertes, les SS tiraient
sans cesse dans les fenêtres, on courait le risque d'être pris dans
une rafle; et alors, tous les "Anawata" du monde ne pouvaient plus
arriver.

A la suite de cette ordonnance sur les cartes d'identité, la si-
tuation s'aggrava considérablement. Il apparut que bien des ouvriers
ne possédaient pas de carte d'identité; certains même n'en avaient non
plus. Quant aux vieillards âgés de plus de 60 ans et aux femmes âgées
de plus de 55 ans, il était interdit à l'Office du travail de leur
fournir aucune carte; ce qui signifiait pour ces gens: impossibilité
de se faire employer. Une lutte nouvelle commença pour les cartes
d'identité. De nouveau, des "guenes" devaient notre bureau, des ques-
tionnaires à remplir; de nouveau, des listes, de la paperasserie
sans fin...

Enfin nous en avons fini avec les listes, au bureau. Mais l'Of-
fice du travail a épuisé tous ses formidables. Son directeur, le Dr.
Kronen, nous donna un modèle. Une carte d'identité se compose de 5
formulaires différents: l'un revient à l'intéressé, les autres sont
réparties dans diverses sections. Tout l'appareil administratif de
l'Office du travail repose encore à la lettre les ordonnances alle-
mandes. Je porte le modèle tout à une imprimerie de la rue Leszno,
la seule imprimerie de Ghetto qui travaille encore: elle édite les
ordonnances pour le "Judenrat" et la commission de "transfer". On
se promet les formulaires pour le lendemain, premier dimanche depuis
le commencement de l'"action de transfert". Pour-être nous laissera-
-t-on un jour tranquilles? Au début de l'automne déjà, de nombreux ma-
lades de notre personnel manquent à l'appel. La liste nominative doit
continuellement être remise, les listes sont quasi-impérissables
par l'empoussié de nouveaux ouvriers, qui attendent toujours en masse
devant la porte. Toutes les interventions s'avèrent désormais inopran-
tes: samedi, personne n'est revenu du "centre de rassemblement".

L'après-midi, soudain, le foule qui stationnait dans la cour de
l'atelier dans les ateliers. Les gardes tentent en vain de la contenir.
Le rafle! Le rafle! Tout le monde hurle. Les SS passent dans notre
direction. Le directeur est absent, le secrétaire aussi; c'est diman-
che. Le téléphone, mais ne peut obtenir de communication.

Des coups de feu éclatent dans la cour. "Tous les Juifs dehors!"
On cri terrifié retentit dans le Ghetto. Par la fenêtre, nous voyons
les "Judenrat" et les SS ukrainiens pointer dans la cour. Que faire?
Après les ordonnances, nous ne sommes pas obligés de descendre; nous
nous trouvons dans une entreprise travaillant pour la défense nationale.
Et nos "Anawata" prédisent textuellement que nous ne
serons pas sous le coup de la déportation. Les contre-maîtres édit-
ent rapidement: on ne descend pas! Il faut verrouiller les portes
des ateliers; mais les gens qui se pressent dans les escaliers enfon-
cent les portes, tous veulent se mettre à l'abri dans la fabrique.

Les premiers Ukrainiens apparaissent déjà au bas de l'escalier et tirent dans la foule, prise de panique. A la vue des malheureux roulant dans leur sang, nous sommes tous saisis d'une terreur effroyable et nous nous précipitons hors des ateliers, dans la cour. Des SS nous ordonnent de nous placer par rangs de 4 dans la rue, tandis que d'autres fouillent la fabrique de fond en comble. Ils y découvrent quelques femmes qui s'étaient cachées sous un tas de toiles: elles sont aussitôt fusillées.

Le petit Ghetto tout entier est bloqué. Dans la rue, de longues colonnes de gens attendent. A une centaine de mètres de notre fabrique se trouve le home d'enfants de Korczak. Inconcevable! les SS font sortir tous les enfants! Les soeurs, vêtues de blanc, conduisent les enfants, alignés comme nous en colonnes, par rangs de quatre. Les canons des armes automatiques tiennent aussi sous leur menace ces petits êtres, des orphelins de 2 à 3 ans pour la plupart. Korczak lui-même, l'écrivain bien connu, auteur de nombreux livres pour les enfants, est au premier rang, portant sur les bras deux de ses petits protégés. On place les enfants devant nous, qui formons la queue de cette colonne de 15.000 personnes qui, ce dimanche-là, furent conduites à la mort. Ainsi disposés, nous attendons pendant 3 heures, jusqu'à ce que les SS aient fouillé toutes les maisons. L'état-major du détachement Reinhardt est là, au complet; les officiers, montés dans trois automobiles, contrôlent le déroulement de l'opération.

Je me trouve au premier rang du personnel de notre entreprise. Une seule idée m'obsède: "Il faut filer d'ici; téléphoner au directeur, l'avertir!" Tout près de moi, un homme du service d'ordre, qui surveille notre groupe. Je lui souffle: "Montez au bureau et téléphonez!" Rien à faire, il ne peut quitter sa place sans risquer sa vie. Je lui demande si je peux essayer moi-même... "Taisez-vous! Ne bougez pas! Les Ukrainiens tirent au moindre mouvement!"

Désespoir! la colonne s'ébranle déjà... Je sors du rang, traverse la rue et m'adresse à un SS; il tient sous le bras une courte mitrailleuse, dont il braque le canon sur moi. Je m'annonce comme le gardien de cette fabrique, qui est de grande importance pour l'armée allemande. Comme tout est resté ouvert, il faut que je monte, l'affaire d'un instant, pour cadonasser les salles aux machines et le dépôt de marchandises. "Mais faites vite!" vocifère-t-il. Je me précipite dans le bureau et téléphone. Dieu merci! le directeur me répond lui-même. Il me promet d'intervenir immédiatement. Je descends juste à temps pour voir la colonne tourner dans la rue Zelazna (Eisenstrasse). Ici, pas un SS, pas un Ukrainien, je suis seul, un seul homme, dans les rues maintenant désertes...

Ma famille, mes amis, tous sont partis! Moi seul, seul parmi 15.000, par un pur hasard, je suis sauvé! Je ne puis le réaliser. Je veux rejoindre les êtres qui me sont chers. Je me mets à courir...

Des miliciens à bicyclette ferment la marche de la colonne. Un homme de ma connaissance m'arrête. Il me prend pour complètement fou; comment peut-on courir à la poursuite de la mort? Je lui raconte que tout ce qui m'est cher se trouvent là-devant, parmi ces gens. Je ne puis pas rester seul.

Les premiers Ukrainiens apparaissent déjà au bas de l'escalier et tiennent dans la main, prisé de pain. A la vue des malheureux roulant dans leur sang, nous sommes tous saisis d'une terreur effroyable et nous nous précipitons hors des ateliers, dans la cour. Des SS nous ordonnent de nous placer par rangs de 4 dans la rue, tandis que d'autres fouillent le fabrique de fond en comble. Ils y découvrent quelques femmes qui s'étaient cachées sous un tas de toiles: elles sont aussitôt tuées.

Le petit Ghetto tout entier est bloqué. Dans la rue, de longues colonnes de gens attendent. A une certaine de mètres de notre fabrique se trouve le home d'enfants de Korozak. Invoquable! Les SS font sortir tous les enfants! Les sœurs, vêtues de blanc, conduisent les enfants, lignes comme nous en colonnes, par rangs de quatre. Les canons des crues automatiques tiennent aussi sous leur menace ces petites êtres, des orphelins de 2 à 3 ans pour la plupart. Korozak lui-même, l'écrivain bien connu, auteur de nombreux livres pour les enfants, est au premier rang, portant sur les bras deux de ses petites protégées. On place les enfants devant nous, qui formons la queue de cette colonne de 15.000 personnes qui, ce dimanche-là, furent conduites à la mort. Ainsi dis-je, nous attendons pendant 3 heures, jusqu'à ce que les SS aient fouillé toutes les maisons. L'état-major du détachement Reinhardt est là, au complet; les officiers, montés dans trois automobiles, contrôlent le déroulement de l'opération.

Je me trouve au premier rang du personnel de notre entreprise. Une seule idée m'obsède: "Il faut fuir d'ici! Téléphonez au directeur, 'avertissez!' Tout près de moi, un homme du service d'ordre, qui surveille notre groupe. Je lui souffle: "Entrez au bureau et téléphonez!" Rien à faire, il ne peut douter de sa place sans risquer sa vie. Je lui demande si je peux essayer moi-même... "Taisez-vous! Ne bougez pas! Les Ukrainiens tiennent au moindre mouvement!"

Désespoir! La colonne s'ébranle déjà... Je cours du rang, traverse la rue et m'adresse à un SS; il tient sous le bras une courte mitraillette, dont il presse la crosse sur moi. Je m'annonce comme le gardien de cette fabrique, qui est de grande importance pour l'armée allemande. Comme tout est resté ouvert, il faut que je monte, l'affaire d'un instant, pour abandonner les salles aux machines et le dépôt de marchandises. "Mais faites vite!" vocifère-t-il. Je me précipite dans le bureau et téléphone. Dieu merci! le directeur me répond lui-même. Il me promet d'intervenir immédiatement. Je descends juste à temps pour voir la colonne tourner dans la rue Kolonna (Eisenstrasse). Ici, pas un SS, pas un Ukrainien, je suis seul, un seul homme, dans les rues maintenant désertes...

Ma famille, mes amis, tous sont partis! Moi seul, seul parmi 15.000, par un pur hasard, je suis sauvé! Je ne puis le réaliser. Je veux rejoindre les êtres qui me sont chers. Je me mets à courir...

Des mitrailleurs à bicyclette forment la marche de la colonne. Un homme de ma connaissance m'arrête. Il me prend pour complètement fou; comment peut-on courir à la poursuite de la mort? Je lui raconte que tout ce qui m'est cher se trouvent là-bas, parmi ces gens. Je ne puis pas rester seul.

"Tu ne peux leur être d'aucun secours, me répond-il. Si tu entres dans le rang, à côté d'eux, tu seras "embarqué" comme eux!" Je le supplie de me prêter son vélo pour aller au "centre de rassemblement"; peut-être les chefs du service d'ordre pourront-ils m'aider, je connais personnellement quelques-uns d'entre eux. Il me confie son vélo. Je rattrape la colonne, fait signe en passant aux miens, vois leurs regards suppliants. En 15 minutes, je parviens au "centre de rassemblement". La place est gardée par des SS ukrainiens et des "Junaken". Comme je passe devant une sentinelle, celle-ci me met en joue. Personne ne doit pénétrer ici. Des milliers d'êtres humains sont poussés, à travers cette place, vers les wagons: Je tente de pénétrer par d'autres endroits: peine perdue. Un milicien juif, à qui je raconte tout, promet de m'aider: "Attendez-moi ici, je vais vous apporter un brassard blanc, que portent tous les employés juifs du "centre de rassemblement" chargés de distribuer le pain et la marmelade aux volontaires; ce brassard leur permet d'entrer et de sortir librement".

La gestapo avait ordonné de remettre à tout candidat volontaire au "transfert" 3 kg. de pain et 1 kg. de marmelade; les nazis utilisaient ainsi l'épouvantable famine qui régnait dans le Ghetto pendant la durée de l'"action" pour attirer des milliers de personnes dans un guet-apens criminel. Pour 1 kg. de pain - qui coûtait, avant les "transferts" 8 à 10 zlotys, quand on pouvait en trouver! - que n'aurait-on pas fait? Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit trouvé beaucoup de gens qui, pour quelques kilos de pain, montèrent dans les wagons. Personne alors ne se doutait, toutefois, que le pain voyageait aller et retour: en effet, 4 heures après que le volontaire eût touché sa ration au départ, il était déjà gazé à Treblinka. Et lorsque pain et marmelade s'étaient accumulés en quantité suffisante dans ce camp, on renvoyait le stock à Varsovie. Ainsi, les mêmes denrées pouvaient servir d'appât à plusieurs reprises.

- o - o -

AU "CENTRE DE RASSEMBLEMENT" .

=====

Au bout de quelques minutes, je reçois le brassard promis; la sentinelle me laisse passer. J'avance jusqu'à la porte du "centre de rassemblement".

Devant la porte se tiennent quelques chefs du service d'ordre; je connais l'un d'eux, un nommé Rothe, qui porte deux étoiles à sa casquette. Quelques mètres plus loin, l'état-major de la commission de "transfert", composé uniquement de chefs SS. Tout le convoi défile devant eux. A coups de cravaches, ils chassent vers la rampe les malheureux qui tiennent à la main leurs "Ausweis". Documents officiels, estampilles, papiers ne sont ici d'aucun secours, on ne les regarde même pas. Tout ce qui, hier encore, avait une certaine valeur, l'a totalement perdue aujourd'hui. Des wagons vides attendent sur la voie; tant que le dernier de ces wagons ne sera pas bondé, il n'y aura pas de contrôle de papiers.

Je raconte à Rothe ce qui s'est passé. "Tenez-vous tranquille, me dit-il, c'est vrai."

"Tu ne peux leur être d'aucun secours, me répondit-il. Si tu entres dans le rang, à côté d'eux, tu seras "embourbé" comme eux! Je le supplie de me prêter son vélo pour aller au "centre de rassemblement"; mais il refusa. Les chefs du service d'ordre pourrèrent-ils m'aider, je connais personnellement quelques-uns d'entre eux. Il me confia son vélo. Je restai dans la colonne, j'ai même eu à passer aux côtés de leurs regards suppliants. En 15 minutes, je deviens au "centre de rassemblement". La place est gardée par des SS ukrainiens et des "Jankhen". Comme je passe devant une sentinelle, celle-ci me dit en rougissant: "Personne ne doit pénétrer ici. Des milliers d'êtres humains sont prisonniers, à travers cette place, vers les wagons; de toute la pénitence par d'autres endroits; donne garde. Un million juit, à qui je raconte tout, promet de m'aider." Attendez-moi ici, je vais vous apporter un grand pain, que portent tous les employés juifs du "centre de rassemblement" chargés de distribuer le pain et le matériel aux volontaires; ce grand pain permet d'entrer et de sortir librement".

Le gendarme avait ordonné de remettre à tout candidat volontaire un "transfert" 3 kg. de pain et 1 kg. de matériel; les Nazis utilisaient ainsi le pouvoir de la famine qui régnait dans le ghetto pendant la garde de l'"action" pour attirer des milliers de personnes dans un quelconque criminel. Pour 1 kg. de pain - qui coûtait, avant les "transferts" 8 à 10 zlotys, quand on pouvait en trouver - que n'aurait-on pas fait? Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit trouvé beaucoup de gens qui, pour quelques kilos de pain, montèrent dans les wagons. Par bonne chance, on ne les a pas arrêtés, toutefois, que le pain voyageait libre et retour; on effectua 4 heures après que le volontaire eût touché sa ration au départ, il était déjà dans le train à Treblinka. Et lorsque pain et matériel étaient accumulés en quantité suffisante dans ce camp, on renvoyait le stock à Varsovie. Ainsi, les mêmes données pouvaient servir d'appâts à plusieurs reprises.

=====
 AU "CENTRE DE RASSEMBLEMENT"
 =====

Au bout de quelques minutes, je reçois le grand promis; la sentinelle me laisse passer. L'annonce jusqu'à la porte du "centre de rassemblement".

Devant la porte se tiennent quelques chefs du service d'ordre; je connais l'un d'eux, un nommé Roth, qui porte deux étoiles à sa ceinture. Quelques mètres plus loin, l'état-major de la commission de "transfert", composé uniquement de chefs SS. Tout le convoi débille devant eux. A coups de coups de cravaches, ils chassent vers la rampe les malheureux qui tiennent à la main leurs "Ausschwitz". Documents officiels, exemplaires, papiers ne sont pas d'aucun secours, on ne les regarde même pas. Tout ce qui, hier encore, avait une certaine valeur, l'a totalement perdu aujourd'hui. Des wagons vides attendent sur la voie; tant que le dernier de ces wagons ne sera pas bondé, il n'y aura pas de contrôle de papiers.

Je raconte à Roth ce qui s'est passé. "Tenez-vous tranquille, me

dit-il; taisez-vous, sinon vous attireriez l'attention sur vous et seriez alors perdu. Nous ne pouvons vous aider en rien, maintenant; nous sommes absolument impuissants. Voyez vous-même, les SS ont tout repris en main. Parmi ces malheureux qu'on va "transférer", se trouvent aussi des membres du service d'ordre; pour nos collègues non plus, nous ne pouvons rien, aujourd'hui: impossible de les sauver! Lorsque les wagons seront remplis, tous ceux qui n'auront pu y trouver place passeront la nuit ici, dans ce bâtiment. Peut être pourra-t-on tenter quelque chose cette nuit".

J'attends, désespéré. Voici tout à coup notre directeur, accompagné de ses deux fils; ils passent devant moi. Lui porte l'uniforme du parti, ses fils celui du SD (Sicherheitsdienst - service de sécurité). Ils s'approchent de l'état-major, lèvent le bras pour le salut hitlerien. J'entends chaque mot échangé. A peine ont-ils eu le temps de formuler leur requête, qu'un Sturmführer déjà leur hurle: "F...ez moi le camp, et vite! Nous n'avons pas besoin de spectateurs. C'est nous qui décidons ici. Déalez, sinon nous vous embarquons ensemble avec vos Juifs!" Les trois autres saluent réglementairement, on ne leur répond même pas. Le visage en feu, ils repassent devant moi. Qu'en pense-t-il, le national-socialiste de fraîche date? Il m'avait aperçu en passant, et savait certainement que j'avais entendu ses jeunes camarades de parti l'éconduire.

Voyez-vous, me souffla Rothe, si ceux-là, en uniformes, ont reçu pareil accueil, vous auriez été, vous fourré tout bonnement dans un wagon". Je reste à côté de Rothe et regarde comment on charge tous ces malheureux dans les wagons. Si au moins ces bandits ne les battaient pas aussi cruellement! Ils tirent les femmes par les cheveux dans les wagons. Beaucoup refusent de monter et se couchent par terre. Les SS les rouent alors de coups. Quand les coups de fouet ou de bottes ne suffisent pas, ils tirent. Le quai devient toujours plus un enfer de terreur: partout du sang; des enfants pleurent, des femmes crient, des pères enserrant de leurs bras leurs femmes et leurs enfants. Ils veulent monter dans le même wagon, mourir ensemble. On les arrache l'un à l'autre; on leur refuse la grâce de mourir ensemble.

Un wagon est-il plein à craquer, on l'entoure de fil de fer barbelé. Il m'est impossible de vous faire comprendre, sentir, ce que cela signifie: être obligé d'assister impuissant au martyre de vieillards, de femmes, d'enfants battus à mort. Est-ce que cela a un sens de décrire comment les SS saisissaient des nourrissons par les pieds et les lançaient comme des balles contre un mur? Comment on jetait des enfants par les fenêtres de l'immeuble et comment les soldats allemands stationnant dans la rue tiraient sur ces enfants comme sur des moineaux? Le monde peut-il croire que des forfaits aussi innombrables aient été perpétrés par des hommes ayant eux-mêmes parents, femmes et enfants? 18 mois ont passé depuis que j'ai vu ces scènes de mes propres yeux; j'étais pour ainsi dire au milieu de tous ces malheureux; et pourtant, aujourd'hui, tout cela m'apparaît comme un cauchemar atroce.

Aussi, je ne m'étonne nullement que le monde ne puisse accorder créance à ces faits; c'est un crime de beaucoup trop gigantesque envergure pour qu'un homme normal, sain, puisse le tenir pour possible et vrai.

Attendez-vous, attendez-vous, attendez-vous l'attention sur vous et se-
riez alors perdus. Nous ne pouvons vous aider en rien, maintenant; nous
sommes absolument impuissants. Voyez vous-même, les 22 ont tout repris
à main. Parmi ces malheureux qu'on va "transférer", se trouvent aussi
des membres du service d'ordre; pour nos collègues non plus, nous ne
pouvons rien, aujourd'hui; impossible de les sauver! Lorsque les wagons
seront remplis, tous ceux qui n'arrivent pas à trouver place passeront la
nuit ici, dans ce bâtiment. Peut-être pourra-t-on tenter quelque chose
cette nuit".

L'attente, désespérée. Voici tout à coup notre directeur, accompagné
de ses deux fils; ils passent devant moi. Lui porte l'uniforme du parti,
ses fils celui du SD (Stichterbildung - service de sécurité). Ils
s'approchent de l'état-major, l'éventail de bras pour le salut hitlerien.
L'attente chaque mot de bouche. A peine ont-ils eu le temps de formuler
leur réponse, qu'un Sturmführer dans leur bureau: "E... le mot le camp,
et vite! Nous n'avons pas besoin de spectateurs. C'est nous qui décidons
ici. D'ailleurs, sinon nous vous emmenerons ensemble avec vos "filles"! Les
trois autres arrivent réglementairement, on ne leur répond même pas.
Le visage en feu, ils repassent devant moi. Qu'en pense-t-il, le hitler-
sozialiste de fraîche date? Il m'avait aperçu en passant, et avait
certainement que j'avais entendu ses jeunes camarades de parti l'écou-
lir.

Voyez-vous, me souvient Rothe, si eux-là, en uniformes, ont reçu
ce qui devait, vous auriez été, vous auriez tout bonnement dans un
wagon. Je reste à côté de Rothe et regarde comment on charge tous ces
malheureux dans les wagons. Si au moins ces bandes ne les battaient pas
aussi cruellement! Ils tirent les femmes par les cheveux dans les wagons,
beaucoup refusent de monter et se couchent par terre. Les 22 les relient
à force de coups. Quand les coups de fouet ou de botte ne suffisent pas,
ils tirent. Le bruit devient toujours plus un enfer de terreur; partout
du sang; des enfants pleurent, des femmes rient, des péres enserrent
de leurs bras leurs femmes et leurs enfants. Ils veulent monter dans le
même wagon, mourir ensemble. On les arrache l'un à l'autre; on leur
refuse la grâce de mourir ensemble.

Un wagon est-il plein à craquer, on l'entoure de fil de fer bar-
bé; il est impossible de vous faire comprendre, sentir, ce que cela
signifie; être obligé d'assister impuissant au martyre de vieillards,
de femmes, d'enfants battus à mort. Est-ce que cela a un sens de décrire
comment les 22 arraisaient des nourrissons par les pieds et les lan-
guent comme des balles contre un mur? Comment on jetait des enfants par
les fenêtres de l'immeuble et comment les soldats allemands arrais-
aient dans la rue tiraient sur ces enfants comme sur des moineaux?
Le monde peut-il croire que des tortures aussi innombrables aient été
subies par des hommes ayant eux-mêmes parents, femmes et enfants?
18 mois ont passé depuis que j'ai vu ces scènes de mes propres yeux;
l'état pour ainsi dire au milieu de tous ces malheureux; et pourtant,
aujourd'hui, tout cela m'apparaît comme un cauchemar atroce.

Aussi, je ne m'étonne nullement que le monde ne puisse se rendre
compte de ces faits; c'est un crime de beaucoup trop gigantesque
pour être compris par un homme normal; ainsi, puisse le tenir pour possible
le vrai.

Je restai plusieurs heures à la porte avec Rothe. Des milliers de personnes avaient déjà passé, bientôt allait arriver le tour des êtres qui me sont chers. Que faire. Le groupe de nos ouvriers s'approche de la porte. Il est 9 heures, le dernier wagon est déjà plein. On chasse dans l'intérieur de l'immeuble toutes les victimes qui n'ont pu être expédiées aujourd'hui et qu'on chassera les premières, demain matin. Au premier rang de notre groupe marchent Léon, sa femme, sa fille de 8 ans et son fils de 9 ans; ils se tiennent par la main. La petite pleure en silence. "N'entrez-pas, leur soufflons-nous, arrêtez-vous!"

Un Sturmführer des SS s'approche des chefs du service d'ordre. "Pourquoi ce groupe s'est-il arrêté? Qu'est-ce qui se passe?" hurle-t-il. C'est personnel au complet d'une entreprise de défense nationale" annonce un des chefs. Le SS retourne vers l'état-major. Une courte délibération, des secondes qui décident de la vie ou de la mort. L'état-major s'approche du groupe: "Montrez vos papiers! Les "Ausweis" dans la main droite!" Ils considèrent un instant ces gens, puis un Sturmführer de SS hurle soudain: "Demi-tour! Loin d'ici, et en vitesse!" Les gens n'ont pas encore réalisé ce qui s'est passé, ils ne bougent pas. Nous nous précipitons vers eux: "Vous êtes libres! Rentrez vite chez vous!" Nous tombons dans les bras les uns des autres; nous ne pouvons retenir nos larmes.

Notre cas fut bientôt l'objet de discussions dans les fabriques, car c'était la première fois qu'on arrachait des ouvriers à leur lieu de travail. Le Ghetto attendit l'issue de cet événement avec anxiété. Notre libération totale et massive fut considérée comme la preuve que le personnel d'une entreprise, en tant que collectivité, n'était pas soumis au "transfert". Par la suite, les ouvriers se rassemblèrent tôt le matin à des endroits convenus pour se rendre en groupe au travail, escortés par quelques gardes d'usines; le soir, la rentrée s'effectuait de la même manière. Ces groupes ne furent pas inquiétés dans la rue, et, pour quelques jours, tout marcha à nouveau bien.

Les vieillards et les enfants furent cachés dans les caves et les greniers.

- o - o - o -

L'INSTALLATION DANS LE BLOC.

=====

Le 10 août on nous ordonne d'évacuer le petit Ghetto dans les 24 heures. Nous ne pouvons rester que dans les 2 entreprises, celle de Toebens et celle de Hermann Doering. Une véritable catastrophe s'annonce ainsi pour le petit Ghetto. Où doit-on aller? Les deux entreprises peuvent disposer de quelques blocs de maisons, où seuls les ouvriers occupés dans les usines peuvent loger, avec leur femme et leurs enfants et les chefs d'entreprise, les Allemands, doivent veiller à ce que seuls les ouvriers, réellement employés chez eux, soient installés dans leurs blocs. Ils pourront bénéficier d'une garde allemande. Un contrôle des blocs est aussi sévère. Que faut-il dès lors faire des vieux, des hommes de plus de 60 ans et des femmes de plus de 50 ans, auxquels le bureau de travail ne peut pas donner de carte de légitimation? Et sans ces cartes aucune entreprise ne peut les employer!

Le restait plusieurs heures à la porte avec Rothé. Des milliers de personnes avaient déjà passé devant à l'heure de la nuit. Les portes de nos ateliers s'ouvraient à l'approche de la nuit. Il est 9 heures, le dernier wagon est déjà plein. On chasse dans l'intérieur de l'immeuble toutes les victimes qui n'ont pu être évacuées aujourd'hui et qu'on chassera les premières demain matin. Au premier rang de notre groupe marchent Léon, sa femme, sa fille de 9 ans et son fils de 9 ans; ils se tiennent par la main. La petite fleur en silence. "N'entrez pas, laissez-nous, arrêtez-vous!"

Un Sturmführer des SS s'approche des chefs du service d'ordre. Pourquoi ce groupe s'est-il arrêté? "C'est-ce que se passe?" hurle-t-il. C'est personnel au complet d'une entreprise de défense nationale. Les SS retournent vers l'état-major. Une course de libération, des secondes qui décident de la vie ou de la mort. L'état-major s'approche du groupe: "Montrez vos papiers! Les 'Aussas' dans la main droite!" Ils considèrent un instant ces gens, puis un Sturmführer de SS hurle soudain: "Demi-tour! Loin d'ici, et en vitesse!" Les gens n'ont pas encore réalisé ce qui s'est passé, ils ne bougent pas. Nous nous précipitons vers eux: "Vous êtes libres! Rentrez vite chez vous!" Nous tombons dans les bras des uns et des autres; nous ne pouvons contenir nos larmes.

Notre cas fut bientôt l'objet de discussions dans les fabriques, car c'était la première fois qu'on arrachait des ouvriers à leur lieu de travail. Le Ghetto attendait l'issue de cet événement avec anxiété. Notre libération totale et massive fut considérée comme la preuve que le personnel d'une entreprise, en tant que collectivité, n'était pas soumis au "transfert". Ordonnant les ouvriers se rassemblèrent tôt le matin à des endroits convenus pour se rendre en groupe au travail, escortés par quelques gardes d'assaut; le soir, la rentrée s'effectuait de la même manière. Ces groupes ne furent pas induits dans la rue, et pour quelques jours, tout marcha à nouveau bien.

Les vieillards et les enfants furent couchés dans les caves et les tentes.

- o - o - o -

L'INSTALLATION DANS LE BLOC.

Le 10 août on nous ordonne d'évacuer le petit Ghetto dans les heures. Nous ne pouvons rester que dans les 8 entreprises, celle de Gebens et celle de Hermann Doering. Une véritable catastrophe s'annonce ainsi pour le petit Ghetto. On doit-on aller? Les deux entreprises peuvent disposer de quelques blocs de maisons, où seuls les ouvriers employés dans les usines peuvent loger, avec leur femme et leurs enfants. Les chefs d'entreprises, les Allemands, doivent aller à ce que seuls les ouvriers, réellement employés chez eux, soient installés dans leurs blocs. Ils pourront "partager" une garde allemande. Un contrôle de blocs est quasi assuré. Que faut-il des faire face des vieux, des hommes de plus de 60 ans et des femmes de plus de 50 ans, auxquels le bloc ne peut pas donner de carte de libération? Et sans ces cartes aucune entreprise ne peut les employer!

On nous indique aussi les habitations qui serviront à la fabrication et où logent les ouvriers. Avant le déménagement officiel on y conduit et on y cache les vieillards et les enfants. Nous devons, en outre, transporter les machines et les marchandises. Il faut que, le plus vite possible, la fabrication puisse reprendre. Si les SS revenaient avant la reprise du travail nous aurions été tous perdus. Nous travaillons facilement à installer les ateliers. Personne ne songe à chercher un domicile. Nos effets personnels sont entassés dans la cour. Cela n'a aucune importance! Pourvu que la fabrication puisse reprendre! Pendant la nuit nous mettons une clôture autour de notre bloc et y fixons une enseigne sur laquelle on lit: "Habitations du personnel de l'usine d'armements". On accède à notre bloc par une porte, gardée par deux membres de la garde des ouvriers.

Et voici notre cité séparée de toutes les autres, comme l'exigent les autorités. Nous ne pouvons pas oublier notre bloc. Nous nous installons tant bien que mal. Les maisons sont dans un état effrayant. Leurs propriétaires légitimes les ont quittées, il y a peu de jours seulement et, maintenant les chambres sont vides. Nous n'avons pas trouvé un seul être vivant dans les 8 maisons qui nous sont destinées. Les meubles sont en pièces. Les coussins et les couvertures sont déchirés et partout volent les plumes. Le mois d'août 42 gardera cette caractéristique, des plumes partout, dans les rues et dans les maisons on s'enfonce jusqu'aux genoux dans les plumes. Des matelas éventrés, la vaisselle brisée, des portes forcées complètent le décor. Toutes les vitres étaient brisées. Les SS avaient passé par là, ils avaient tout détruit. Ils avaient caché dans les armoires, les fourneaux, les lits, craignant de laisser échapper quelqu'un. Notre bloc donne sur la rue Niska, la rue Sochaczewska et la Place Parysowski. C'était, avant la guerre l'un des quartiers les plus misérables de Varsovie. Les habitations étaient tellement misérables que l'Office de confiscation de valeur n'avait même pas songé à les vider auparavant.

L'office de confiscation de valeur avait été créé par les SS au cours de l'action. Sa direction était installée 20 rue Niska. Son directeur était Geifel, SS Sturmführer, un assassin que tous craignaient dans le Ghetto. Ses bureaux occupaient quelques milliers de Juifs. Sous la surveillance des SS ils devaient vider les maisons et transporter dans les magasins de "la confiscation des valeurs" tout ce que les Allemands estimaient précieux. Les bureaux de Geifel disposaient de plusieurs magasins. Le plus grand se trouvait 20 Rue Niska, Rue Zamenhofs et Rue Dzielna. Un magasin dont les SS devaient certainement être fiers se trouvait dans la grande Synagogue de la Rue Tlomackie. On y vendait des meubles aux Polonais chrétiens. Ceux-ci étaient de grands amateurs des meubles volés aux Juifs assassinés, et la synagogue était toujours pleine d'acheteurs.

L'action prit de jour en jour de plus grandes proportions. Des milliers de gens étaient entassés dans les wagons. Il fallait fournir chaque jour 10.000 personnes et cela devenait de plus en plus difficile. Notre fabrique se trouvait tout près du camp d'où partaient les convois. Nous avons vu de nos fenêtres tout ce qui se passait dans cet enfer.

Il fallait sortir ces enfants de la cour. Ils étaient condamnés. Nous avons téléphoné à des amis chrétiens. Un prêtre catholique est prêt à héberger les enfants. Vers le soir nous leur faisons

On nous indique aussi les habitations qui servent à la fabrication de la poudre. Avant le déménagement officiel on y conduisit on y cracha les vieillards et les enfants. Nous devons, en outre, transporter les machines et les marchandises. Il faut que, le plus vite possible, la fabrication puisse reprendre. Si les SS reviennent avant la reprise du travail nous aurons été tous perdus. Nous travaillons soigneusement à installer les ateliers. Personne ne songe à chercher un atelier. Nos effets personnels sont entassés dans la cour. Cela n'a aucune importance! Pourvu que la fabrication puisse reprendre! Pendant la nuit nous mettons une clôture autour de notre bloc et y fixons une sentinelle sur laquelle on lit: "Habitations du personnel de l'usine d'armement". On accède à notre bloc par une porte, gardée par deux membres de la garde des ouvriers.

Et voici notre site séparé de toutes les autres, comme l'exigent les autorités. Nous ne pouvons pas oublier notre bloc. Nous nous installons tant bien que mal. Les maisons sont dans un état effrayant. Les propriétés légitimes les ont quittées, il y a peu de jours seulement. Maintenant les chambres sont vides. Nous n'avons pas trouvé un seul être vivant dans les 8 maisons qui nous sont destinées. Les meubles sont en pièces. Les coussins et les couvertures sont déchirés et partent volent les plumes. Le mois d'août 45 gardera cette caractéristique, des plumes partout, dans les rues et dans les maisons on s'entonne juqu'aux yeux dans les plumes. Des matelas éventrés, la vaie elle brisée, des portes forcées complètent le décor. Toutes les vitres étaient brisées. Les SS avaient passé par là, ils avaient tout détruit. Ils avaient enlevé dans les armoires, les tiroirs, les lits, craignant de laisser échapper quelque chose. Notre bloc donne sur la rue Niska, la rue Sochaczewska et la place Parysowski. C'était, avant la guerre l'un des quartiers les plus misérables de Varsovie. Les habitations étaient tellement dégradées que l'Office de confiscation de valeur n'avait même pas songé à les voler auparavant.

L'Office de confiscation de valeur avait été créé par les SS au cours de l'action. Sa direction était installée 20 rue Niska. Son directeur était Gelfel, 22 Sturmlihrer, un casassin que tous craignaient dans le Ghetto. Ses bureaux occupaient quelques milliers de Juifs. Sous la surveillance des SS ils devaient voler les maisons et transporter dans les magasins de "la confiscation des valeurs" tout ce que les Allemands estimaient précieux. Les bureaux de Gelfel disposaient de plusieurs magasins. Le plus grand se trouvait 20 rue Niska, Rue Zamenhofa et Rue Dajana. Un magasin dont les SS devaient certainement être fiers se trouvait dans la grande Synagogue de la Rue Tlomacka. On y vendait les meubles aux Polonais chrétiens. Ceux-ci étaient de grands vendeurs de meubles volés aux Juifs assassinés, et la synagogue était toujours pleine d'acheteurs.

L'action prit de jour en jour de plus grandes proportions. Des milliers de gens étaient entassés dans les wagons. Il fallait fournir chaque jour 10,000 personnes et cela devenait de plus en plus difficile. Notre principe se trouvait tout près du camp, on partait les convois. Nous nous en allions dans nos wagons tout ce qui se passait dans est enfer.

Pendant quelques jours on nous laissa travailler en paix. Il y avait des commandes pour plusieurs mois. Des délégués de la direction de l'armement vinrent de temps en temps. Le major Hassler inspecta lui-même notre installation. Le niveau de la production fut maintenu, malgré le temps perdu en déménagements. Le commandement était très satisfait de notre entreprise. Nous avions eu toutes les raisons de nous sentir tranquilles. Et pourtant nous savions qu'on nous trompait. Chaque jour on annonçait la fin de l'action, chaque jour devait être le dernier et ainsi les SS réussissaient à contenir la population. La commission de déménagement trompait le Conseil des juifs et le service d'ordre. Le commandement de l'armement mentait à son chef allemand. Quant à nous, tout le monde nous mentait. Les Allemands ne se contentaient pas de faire attaquer des hommes sans défenses, des vieillards, des femmes, des enfants par les SS, les Ukrainiens et les Lettons, armés de mitrailleuses et soutenus par des tanks, des canons et des lance-flammes, ils ne se contentaient pas non plus de gazer les gens, de les brûler vifs mais ils usaient encore d'une arme invisible, qui devait faire beaucoup de mal: ils mentaient. Ils n'avaient cessé de mentir dès le premier jour de l'occupation de Varsovie, le 28.9.1939. Leurs premières proclamations n'annonçaient-elles pas aux juifs qu'ils seraient traités exactement comme les chrétiens ? Et pourtant ces proclamations étaient signées par des généraux de l'armée allemande, du commandant de la place de Varsovie, du commandement des armées de l'Est et tous ces généraux appartenaient à d'anciennes familles nobles de Prusse. Ils ont menti ces Messieurs au "von" et de façon aussi grossière que le SS Scharführer Trockenmeyer qui s'amusa à arrêter au passage les ouvriers juifs, leur lançant une pièce d'or, leur ordonnait de la ramasser et les tuait alors d'un coup de revolver dans le dos.

Le 18 août les SS cernèrent notre bloc. Ils chassèrent tout le monde des maisons. Les vieillards, les femmes, les enfants furent emmenés au camp de départ. Ce fut un jour terrible pour notre personnel. Presque toutes les femmes furent emmenés, seuls quelques enfants purent être cachés et sauvés. Parmi les 2000 habitants de notre bloc, 600 furent ainsi massacrés quoique tous y fussent installés légalement. On ne demanda à personne ses papiers. Rien ne nous protégeait désormais, ni la fabrique, ni le bloc.

A chacun d'essayer de se tirer d'affaire, seul... Et les enfants constituaient notre plus grand souci!

IL FAUT METTRE LES ENFANTS A L'AERI.

Les 2 enfants de mon ami avaient été épargnés, par miracle, le 18 août. Lorsque les SS crièrent: "Tous les juifs dehors!", nous avons caché les deux petits dans un panier à linge. Pendant 3 heures, pendant tout le temps que dura la perquisition (Blockade), nous avons dû rester dans la cour. Les SS fouillaient les maisons. Nous tremblions pour la vie des petits. Resterait-ils tranquilles dans leur panier? Par bonheur, on nous laissa, mon ami et moi. Nous nous sommes précipités dans notre chambre. Le panier n'avait pas été touché. Et lorsqu'il eut été ouvert les enfants, effrayés, nous dirent: "Oui, les soldats ont cherché ici mais nous avons enfoncé nos mouchoirs en bouche et n'avons pas bougé". Ils étaient tout fiers de leur exploit.

Il fallait sortir ces enfants du ghetto. Ici ils étaient condamnés. Nous avons téléphoné à des amis chrétiens. Un prêtre catholique est prêt à héberger les enfants. Vers le soir nous leur faisons

Pendant quelques jours on nous laisse travailler en paix. Il y avait des commandes pour plusieurs mois. Des délégués de la direction de l'armement vinrent de temps en temps. Le major Haasler insista lui-même notre installation. Le niveau de la production fut maintenu, malgré le temps perdu en déménagements. Le commandement était très satisfait de notre entreprise. Nous avions en toutes les maisons de nous sentir tranquilles. Et pourtant nous savions qu'on nous trompait. Chaque jour on annonçait la fin de l'action, chaque jour devait être le dernier et ainsi les SS réussissaient à contenir la population. La commission de désarmement trompait le Conseil des villes et le service d'ordre. Le commandement de l'armement mentait son chef allemand. Quant à nous, tout le monde nous mentait. Les Allemands ne se contentaient pas de faire attendre des hommes sans élan, des vieillards, des femmes, des enfants par les SS, les Kristians et les Lettons, armés de mitrailleuses et soutenus par les tanks, des canons et des lance-flammes, ils ne se contentaient pas plus de garder les noms, de les brûler vifs mais ils usaient encore d'une arme invisible, qui devait faire beaucoup de mal: ils mentaient. Ils n'avaient cessé de mentir dès le premier jour de l'occupation de Varsovie, le 28.9.1939. Leurs premières proclamations d'annonçaient-elles pas aux Juifs qu'ils seraient traités exactement comme les chrétiens ? Et pourtant ces proclamations étaient signées par des généraux de l'armée allemande, du commandement de la place de Varsovie, du commandement des armées de l'Est et tous ces généraux appartenaient à d'anciennes familles nobles de Prusse. Ils ont mené ces Messieurs au "ven" et de façon aussi grossière que les ouvriers charbonniers Trochomskoy qui s'amusait à arrêter au passage les ouvriers, leur lançant une pièce d'or, leur ordonnant de la ramasser et de leur donner un coup de revolver dans la dos.

Le 18 août les SS commencent notre bloc. Ils passent tout le monde des maisons. Les vieillards, les femmes, les enfants furent amenés au camp de départ. Ce fut un jour terrible pour notre personne. Presque toutes les femmes furent emmenées, seules quelques enfants furent être cachés et sauvés. Parmi les 2000 habitants de notre bloc, 50 furent ainsi massacrés quoiqu'ils fussent installés légalement. On ne demanda à personne ses papiers. Rien ne nous protégeait désormais, ni la fabrique, ni le bloc.

A chacun d'essayer de se tirer d'affaire, seul... Et les enfants constituaient notre plus grand espoir!

IL FAUT METTRE LES ENFANTS A L'ABRI.

Les 2 enfants de mon ami avaient été épargnés, par miracle, le 8 août. Lorsque les SS crièrent: "Tous les Juifs dehors!", nous avions caché les deux petits dans un panier à linge. Pendant 3 heures, pendant tout le temps que dura la perquisition (Blokade), nous avons rester dans la cour. Les SS fouillaient les maisons. Nous tremblions pour la vie des petits. Restaurer les tranquilles dans leur maison pour la vie des petits, on nous laisse, mon ami et moi. Nous nous sommes réveillés dans notre chambre. Le panier n'avait pas été touché. Lorsque l'on est été ouvert les enfants, effrayés, nous dirent: "Quel soldat ont enrobé les enfants, effrayés, nous dirent: "Quel soldat en poche et n'avons pas bougé". Ils étaient tout livide de leur exploit.

Il fallait sortir ces enfants du ghetto. Ici ils étaient confinés. Nous avons téléphoné à des amis chrétiens. Un prêtre catholique est prêt à héberger les enfants. Vers le soir nous leur faisons

franchir le mur du ghetto, après avoir acheté le silence d'un gendarme, au prix d'une montre en or. Pendant la même nuit nous regagnons le ghetto. Les enfants sont à l'abri et c'est le principal. Nous sommes soulagés d'un grand souci.

Les SS reviennent fréquemment. Et de nouveau c'est la perquisition. Tous les ouvriers doivent sortir de l'usine. Les SS fouillent les maisons pour retrouver ceux qui s'y cachent. Ils fusillent immédiatement tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons. Les habitants du bloc doivent s'aligner dans la cour de la fabrique. Un homme sur deux ou trois doit s'agenouiller après avoir reçu un coup de fouet sur la tête. Ceux qui n'ont pas été frappés sont ramenés à l'usine. Les autres sont aussitôt cernés et emmenés. A chacune de ces perquisitions 30 à 40 % du personnel disparaissaient. Mes amis aryens me prévenaient régulièrement de ce qui nous attendait. Ils me priaient de quitter le ghetto. Je ne le voulais pas. Je ne pouvais pas abandonner ma famille et mes meilleurs amis. Je ne fais plus rien à l'usine. Ces écritures au bureau sont inutiles. Les SS ne regardent même plus les chiffres, les chiffons de papiers. Pourquoi établir des cartothèques? Pourquoi inscrire le travail fourni, les salaires payés? Pourquoi toutes ces formalités, puisque chaque jour on tue les ouvriers? Sans le moindre motif l'usine est cernée et les ouvriers sont emmenés. Cela ne dépend que des caprices de l'humeur des SS. Si un ouvrier portait encore de bons habits, les SS lui disaient en ricannant: "Tiens un monsieur bien qui n'a rien fait de toute sa vie" et l'envoyaient à la mort. Si quelqu'un n'avait plus que des haillons, s'il était amaigri et semblait affamé, on le déportait aussi parce qu'il ne pouvait plus rien fournir et semblait parfaitement inutile. Et pendant ce triage les SS ne nous épargnaient pas les quolibets.

Chaque soir nous discutons et cherchions à sortir de notre situation. Nous savions que la déportation impliquait une mort cruelle. Nous en avions les preuves. Nous savions que les trains menaient à Treblinka. Cela avait été établi de façon formelle. Les cheminot polonais nous avaient donné des renseignements précis. On nous procura, pour des sommes considérables, des photographies des installations de Treblinka, des soi-disant bains où les hommes, les femmes et les enfants trouvaient la mort. Personne n'est sorti vivant de ces "bains".

Nous avons chargé des Polonais d'interroger les paysans de la région de Treblinka. Ces paysans connaissaient quelques Ukrainiens qui venaient boire dans les cabarets du village et payaient en dollars, en or, en diamants leur vodka. Nous avons confié, à ces Polonais, des listes portant des centaines de noms, pour qu'ils nous rapportent au moins une signature. Nous avons mis des millions à leur disposition: "Apportez-nous un signe de vie des milliers qui ont été déportés de Varsovie!" Rien ne vint, tous avaient été tués. Un juif revint de Treblinka. Il s'occupait d'enlever les cadavres des "bains". Voici ce qu'il déclara: 100 hommes par convoi sont destinés à différents travaux (nettoyer les wagons, transporter les cadavres des "bains", au crématoire, trier les habits des victimes) et le soir ils étaient tous fusillés. Qu'importe, n'est ce pas, puisque le lendemain il y en avait d'autres.

Au cours de nos discussions, nous envisagions souvent de nous réfugier dans la partie aryenne de la ville. Nous ne pensions pas encore à cette résistance qui nous occupera tellement quelques mois plus tard. Chacun d'entre nous ne voyait que son propre sort. Les autorités

acheter le mur du ghetto, après avoir acheté le silence d'un gendarme au prix d'une montre en or. Pendant la même nuit nous regardons le ghetto. Les enfants sont à l'abri et c'est le principal. Nous sommes sages d'un grand souci.

Les 22 reviennent fréquemment. Et de nouveau c'est la poursuite. Tous les ouvriers doivent sortir de l'usine. Les 22 fouillent les maisons pour retrouver ceux qui s'y cachent. Ils fouillent immédiatement tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons. Les habitants doivent s'aligner dans le couloir de la fabrique. Un homme sur dix ou trois doit s'agenouiller après avoir reçu un coup de fouet à la tête. Ceux qui n'ont pas été frappés sont ramenés à l'usine. Les autres sont assis sur des bancs et commencent à chanter. Les amis s'efforcent de nous faire passer du personnel disparu. Les amis s'efforcent de nous faire passer du personnel régulièrement de ce qui nous attendait. Ils ne priaient pas. Je ne le voulais pas. Je ne pouvais pas échanger ma famille et mes meilleurs amis. Je ne fais plus rien à l'usine. Ces écritures au bureau sont inutiles. Les 22 ne regardent même pas les chiffres, les chiffres de papier. Pourquoi établir des comptes? Pourquoi inscrire le travail fourni, les salaires payés? Pourquoi toutes ces formalités, puisque chaque jour on tue les ouvriers? Le moindre motif l'usine est fermée et les ouvriers sont emmenés. La ne dépend que des caprices de l'homme des 22. Si un ouvrier était encore de bons habits, les 22 lui disaient en ricanant: "Prends un manteau bien qui n'a rien fait de toute sa vie" et l'emmenaient à la mort. Si quelqu'un n'avait plus que des ballons, s'il avait un amant et semblait aimé, on le déportait aussi parce qu'il pouvait plus rien fournir et semblait parfaitement inutile. Et pendant ce triage les 22 ne nous épargnaient pas les quolibets.

Chaque soir nous discutons et cherchions à sortir de notre situation. Nous savons que la déportation impliquait une mort certaine. Nous savons les preuves. Nous savons que les trains menaient à Treblinka. Cela avait été établi de façon formelle. Les cheminots polonais nous avaient donné des renseignements précis. On nous procura, pour quelques sommes considérables, des photographies des installations de Treblinka, des soi-disant bains ou les hommes, les femmes et les enfants devaient la mort. Personne n'est sorti vivant de ces "bains".

Nous avons chargé des Polonais d'interroger les paysans de la région de Treblinka. Ces paysans connaissaient quelques Ukrainiens qui venaient boire dans les cabarets du village et payaient en dollars, en or, en diamants leur vodka. Nous avons confié à ces Polonais, des listes portant des centaines de noms, pour qu'ils nous rapportent au plus vite une signature. Nous avons mis des millions à leur disposition. Apportez-nous un signe de vie des milliers qui ont été déportés de Treblinka. Rien ne fut, tous avaient été tués. Un juif revint de Treblinka. Il s'occupait d'envoyer les cadavres des "bains". Voici ce qu'il déclara: 100 hommes par convoi sont destinés à différents lieux (nettoyer les wagons transporter les cadavres des "bains"). Les listes. Qu'importe, n'est-ce pas, puisque le lendemain il y en avait d'autres.

Au cours de nos discussions, nous envisageons souvent de nous installer dans la partie aryenne de la ville. Nous ne pensions pas en fait à cette résistance qui nous occupait tellement quelques mois plus tôt. Chacun d'entre nous ne voyait que son propre sort. Les autorités

assuraient chaque jour que cela allait finir et nous espérions que les dernières femmes, que les derniers enfants seraient épargnés. En août et en septembre 1942 on n'aurait pas pu trouver un seul pistolet, une seule balle dans le ghetto. Les groupes d'ouvriers juifs que la garde allemande conduisait chaque jour au travail, dans la partie aryenne de la ville, aux Steyerwerken, à la gare de l'Est, ne songeaient qu'à introduire des aliments dans le ghetto. Les gendarmes fusillaient chaque jour, aux portes du ghetto, des ouvriers qui n'avaient caché que 100 gr de beurre. La faim est plus forte que toutes les craintes. Pendant la nuit on lançait des aliments par dessus le mur. Les contrebandiers achetaient les gendarmes pour introduire quelques camions de farine. Tous les chemins secrets qui conduisaient au ghetto ne servaient encore qu'au ravitaillement. Quelques mois plus tard on introduira plus que des armes et des munitions.

Mes amis chrétiens ne cessèrent de me harceler. Ils me téléphonaient sans cesse de quitter le ghetto. Mon ami Léon me pria de cacher les femmes, dans la ville aryenne, chez mes amis.

Le 26 août je prévins Dora, la femme de mon camarade d'études, que j'arriverais le 27 avec 2 femmes. Dora était russe, citoyenne soviétique et son mari avait été arrêté au début de la guerre germano-russe et déporté dans un camp allemand. Elle logeait avec 2 Russes, Ossif et Alexandre, anciens officiers de l'armée du Tsar. Ils étaient venus en Pologne après la révolution et s'y étaient naturalisés Polonais. Nous étions tous très liés. Avant les Actions, Dora venait souvent, en cachette, nous visiter dans le ghetto. Ossif avait épousé une juive, qui devait vivre dans le ghetto mais leur fille, Polanta, âgée de 13 ans, avait pu rester avec son père. C'étaient de très braves gens. Ils m'invitaient chaque jour à venir chez eux, quoique, par d'immenses affiches, apposés partout dans la ville aryenne, Bethke, un Allemand qui était préfet de police, ait menacé de mort tous ceux qui aidaient les juifs. A ces amis je pouvais confier les femmes. Je me réjouissais beaucoup de revoir mes amis. Le lendemain matin il nous fut impossible de passer. De nouveaux gendarmes, encore inconnus, montaient la garde de 5 à 7 h., au cours de l'après-midi, ils furent remplacés par de vieilles connaissances. Moyennant une paire de gants et une serviette en cuir, un membre du service d'ordre, qui les connaissait, obtint la permission de laisser passer la voiture.

C'était un petit camion qui circulait avec un faux numéro et une fausse autorisation évidemment. Le chauffeur de la firme est au volant. Régulièrement l'un des gendarmes arrête la voiture à la porte du ghetto. Il demande les papiers, les examine sur toutes leurs faces. Il est fou de nous retenir si longtemps. Les SS ne sont qu'à quelques mètres et s'il attire leur attention, nous sommes perdus. Il veut peut être nous attirer dans un piège. Cela n'arrive pourtant que très rarement qu'un gendarme arrête quelqu'un, après avoir été acheté. Que faut-il faire s'il demande des papiers aux femmes ou s'il nous en demande ? Nous n'avons rien sur nous. Nous avons laissé nos vrais papiers et nous ne possédons pas encore de faux papiers d'aryens. Frêt à tout, je sors quelques billets de 100 zlotys et les tiens en main. S'il demande quelque chose, je lui tends l'argent. Les femmes sont pâles comme des mortes. Il demande les papiers. Je lui présente les billets de banque. Il les prend, hésite un instant et fait un mouvement de la tête à peine perceptible. Cela suffit au chauffeur, un vieux contrebandier. Il embraye et la voiture file dans une rue latérale. Nous faisons quelques mètres. Le chauffeur veut passer en 2ème vitesse... cela ne va pas. Il tire, il pousse sur le levier: rien

ITS

Internationaler Suchdienst

Bibliothek 6201/101 Ghetto Warschau 14

... pendant chaque jour que cela allait finir et nous espérons que
 les dernières femmes, que les derniers enfants seraient épargnés.
 ... soit et en septembre 1942 on n'avait pas pu trouver un seul juif
 ... une seule dalle dans la ghetto. Les groupes d'ouvriers juifs
 ... la garde allemande conduisait chaque jour au travail, dans la
 ... aryanne de la ville, aux Steyerwerken, à la gare de l'Est, ne
 ... à introduire des aliments dans la ghetto. Les gendarmes
 ... traillaient chaque jour, aux portes du ghetto, des ouvriers qui
 ... avaient caché que 100 gr de beurre. La farine est plus forte que
 ... les crantines. Pendant la nuit on lançait des aliments par des
 ... le mur. Les contrebandiers sollicitaient les gendarmes pour intro-
 ... quelques camions de farine. Tous les chemins secrets qui con-
 ... au ghetto ne servaient encore qu'à ravitailler. Quel-
 ... mois plus tard en introduisant plus que des armes et des munitions.

Mais mes amis chrétiens ne cessèrent de me harceler. Ils me télépho-
 ... sans cesse de quitter la ghetto. Mon ami Léon me pria de ca-
 ... les femmes, dans la ville aryanne, chez mes amis.

Le 26 août je prévins Doris, la femme de mon camarade d'études,
 ... l'arriverais le 27 avec 2 femmes. Doris était russe, citoyenne
 ... et son mari avait été arrêté au début de la guerre d'armes
 ... et déporté dans un camp allemand. Elle logeait avec 2 Russes,
 ... et Alexandre, anciens officiers de l'armée du Tsar. Ils étaient
 ... en Pologne après la révolution et s'y étaient naturalisés Polo-
 ... Nous étions tous très liés. Avant les actions, Doris venait sou-
 ... on cachette, nous visiter dans la ghetto. Quelqu'un avait épousé
 ... juive, qui devait vivre dans la ghetto mais leur fille, enfants,
 ... de 12 ans, avait pu rester avec son père. C'était de très
 ... avec nous. Ils m'invitaient chaque jour à venir chez eux, quelque
 ... d'invitations officielles, appesées partout dans la ville aryanne,
 ... un Allemand qui était prêt de police, ait menacé de mort
 ... ceux qui aidaient les juifs. A ces amis je pouvais confier les
 ... Je me réjouissais beaucoup de revoir mes amis. Le lendemain
 ... il nous fut impossible de passer. De nouveaux gendarmes, encore
 ... montaient la garde de 5 à 7 h., au cours de l'après-midi,
 ... furent remplacées par de vieilles connaissances. Moyennant une
 ... de gants et une serviette en cuir, un membre du service d'ordre
 ... les connaissait, obtint la permission de laisser passer la voi-

... était un petit camion qui circulait avec un faux numéro et une
 ... autorisation évidemment. Le chauffeur de la limo est un vo-
 ... Régulièrement l'un des gendarmes arrête la voiture à la porte
 ... ghetto. Il demande les papiers, les examine sur toutes leurs faces
 ... est son de nous retourner si longtemps. Les 28 ne sont qu'un
 ... et s'il attire leur attention, nous sommes perdus. Il veut
 ... être nous attirer dans un piège. Cela n'arrive pourtant pas très
 ... d'un gendarme arrêté quelqu'un, après avoir été arrêté.
 ... faut-il faire s'il demande des papiers aux femmes ou s'il nous
 ... demande ? Nous n'avons rien sur nous. Nous avons laissé nos vrais
 ... et nous ne possédons pas encore de faux papiers d'aryens.
 ... et tout, je sors quelques billets de 100 zlotys et les tiens en
 ... s'il demande quelques choses, je lui tends l'argent. Les femmes
 ... elles comme des sortes. Il demande les papiers. Je lui présente
 ... billets de banque. Il les prend, hésite un instant et fait un
 ... de la tête à peine perceptible. Cela signifie un chauffeur
 ... quelques contrebandiers. Il emprunte la voiture fille dans une rue
 ... Nous faisons quelques mètres. Le chauffeur veut passer en
 ... cela ne va pas. Il tire, il pousse sur le levier: rien

ITS
 Internationales Buchdienst
 Bibliothek & Dokumentationszentrum

à faire. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage. Il jure. La voiture ne bouge pas! Nous voilà dans de beaux draps! Et cela, à 50 m. des murs du ghetto. Les femmes sont encore tout émues de l'incident avec la garde et nous voici immobilisés, sans papiers. Il faut quitter la voiture. Des passants nous remarquent. Tout cela est terriblement dangereux. Il faut se décider. Ou bien rentrer au ghetto, ou bien continuer à pied. Nous décidons de continuer, isolément. Ainsi si l'un de nous est arrêté, il ne compromettra pas les autres.

Et nous allons ainsi jusqu'à l'allée Jerozolimskie, à la gare principale. Nous n'osons pas prendre le tram. Mes amis habitent rue Hoza. À la gare je prends un fiacre. Les femmes nous suivent dans un autre. Nous demandons d'être conduits à un autre numéro que celui que nous voulons. Dans la rue Hoza nous attendons que les cochers soient partis, car ils ne faut pas qu'ils sachent où nous entrons. Il faut être très prudent dans la ville gryenne, et nous le savions, car la Gestapo a partout ses agents, vrais ou faux. Beaucoup de gens gagnent ainsi facilement leur vie. Cela rapporte beaucoup d'arrêter des suspects et de leur demander des papiers. Bien souvent les agents disent immédiatement à leurs victimes qu'elles sont juives et qu'elles doivent les suivre au commissariat. Si ce sont de faux agents, on s'en tire en payant. Sinon il ne servait à rien de vouloir payer. Il fallait surtout se méfier des cochers. Il vous conduisait, en effet, à l'adresse indiquée mais au lieu de demander leurs 10 ou 20 zlotys, ils en exigeaient des milliers, sinon c'était la dénonciation et tout ce que cela impliquait. Il n'y avait rien à faire. Si on tombait entre les mains d'un tel bandit, et cela arrivait souvent, il fallait s'exécuter.

Nous étions heureux d'être arriver à bon port. Comme je montais l'escalier qui menait chez mes amis, une femme m'arrête pour me dire: "Je vous ai immédiatement reconnu, Monsieur Félix. J'ai vu des photographies sur lesquelles vous vous trouvez avec Mme Dora et Mr. Ossip. Je vous attends depuis ce matin. Je suis la bonne. Un malheur nous est arrivé. On a arrêté Mme Dora ce matin. La Gestapo a pris l'état-civil de toutes les personnes présentes. La femme de Mr. Ossip a aussi quitté le ghetto. Il n'y a plus personne dans l'appartement. La Gestapo a déclaré qu'elle reviendra pour enlever tout ce qui appartient à Mme Dora. Mr. Ossip et Mr. Alexandre vous prient de venir dans le petit café, au coin de la rue Marszalkowska. Ils vous y attendent."

Je n'osais plus regarder les femmes. Je les avais fait sortir du ghetto pour les mettre à l'abri. Elles ont dû courrir de si grands dangers en cours de route et je ne sais même pas où elle pourront passer la nuit. Nous allons au café.

Je n'y vois ni Ossip, ni Alexandre. Je m'adresse à la caissière. Elle me demande mon nom. "On vous attend depuis ce matin", dit-elle. Elle nous mène dans une petite chambre, où nos amis nous attendent. Nous nous embrassons. Ossip pleure. Les chiens d'Allemands ont emmené aujourd'hui notre chère Dora. Nous avons tout fait pour essayer de savoir, où elle est. Nous nous sommes adressés à un avocat allemand de Varsovie, que nous connaissons personnellement. Il a été à la Gestapo où on lui a conseillé de ne pas s'occuper d'une citoyenne soviétique, juive par dessus le marché. Cet avocat nous a fait savoir qu'il croyait que la situation de Dora était très mauvaise. Et de plus nous nous demandions ce que tu devenais. Nous n'avons pas dormi de toute

faire. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage. Il jure.
 voiture ne bouge pas! Nous voilà dans de beaux draps! Et cela, à
 m. des murs du ghetto. Les femmes sont encore tout ébouriffées de l'in-
 dent avec la garde et nous voici immobilisées, sans parler. Il faut
 attendre la voiture. Des passants nous regardent. Tout cela est ter-
 riblement dangereux. Il faut se décider. Ou bien rentrer au ghetto,
 bien continuer à pied. Nous décidons de continuer, isolément. Ainsi
 l'un de nous est arrêté, il ne compromettra pas les autres.

Et nous allons ainsi jusqu'à l'allée Jerolimovskia, à la gare
 principale. Nous n'osons pas prendre le tram. Mes amis habitent rue
 m. A la gare je prends un fiacre. Les femmes nous suivent dans un
 fiacre. Nous demandons d'être conduits à un autre numéro que celui
 de nous voulons. Dans la rue Hosa nous attendons que les cochers
 partent, car ils ne faut pas qu'ils sachent où nous entrons.
 Il faut être très prudent dans la ville prussienne, et nous le savons,
 la Gestapo a partout ses agents, vrais ou faux. Beaucoup de gens
 vivent ainsi facilement leur vie. Cela rapporte beaucoup d'argent
 aux suspects et de leur demander des papiers. Bien souvent les agents
 font immédiatement à leurs victimes qu'elles sont juives et qu'elles
 vivent les suivre au commissariat. Si ce sont de faux agents, on
 en tire en payant. Sinon il ne servirait à rien de vouloir payer. Il
 fallait surtout se méfier des cochers. Il vous conduisait, en effet,
 l'adresse indiquée mais au lieu de demander leurs 10 ou 20 złotys,
 on exigeait des milliers, sinon c'était la dénonciation et tout
 que cela impliquait. Il n'y avait rien à faire. Si on tombait en-
 tre les mains d'un tel bandit, et cela arrivait souvent, il fallait
 exécuter.

Nous étions heureux d'être arrivés à bon port. Comme je montais
 escalier qui menait chez mes amis, une femme m'arrête pour me dire:
 vous ai immédiatement reconnu Monsieur Félix. J'ai vu des photo-
 graphes sur lesquelles vous trouvez avec Mme Dora et Mr. Oszip.
 vous attendez depuis ce matin. Je suis la bonne. Un soir nous
 et arrivés. On a arrêté Mme Dora ce matin. La Gestapo a pris l'état-
 civil de toutes les personnes présentes. La femme de Mr. Oszip a sus-
 crit le ghetto. Il n'y a plus personne dans l'appartement. La
 Gestapo a déclaré qu'elle reviendra pour enlever tout ce qui appar-
 tient à Mme Dora, Mr. Oszip et Mr. Alexandre. Vous priez de venir
 dans le petit café, au coin de la rue Marszalkowska. Les vols y atten-
 dent."

Je n'osais plus regarder les femmes. Je les avais fait sortir
 du ghetto pour les mettre à l'abri. Elles ont dû courir de si grandes
 dangers en cours de route et je ne sais même pas où elle pourraient
 passer la nuit. Nous allons au café.

Je n'y vois ni Oszip, ni Alexandre. Je m'adresse à la caissière.
 elle me demande mon nom. "On vous attend depuis ce matin", dit-elle.
 nous même dans une petite chambre, où nos amis nous attendent.
 nous nous embrassons. Oszip pleure. Les chiens d'Allemands ont emme-
 aujourd'hui notre chère Dora. Nous avons tout fait pour essayer de
 voir, où elle est. Nous nous sommes adressés à un avocat allemand
 Varsovie, que nous connaissons personnellement. Il a été à la Ges-
 po on lui a conseillé de ne pas s'occuper d'une citoyenne sovié-
 tique, juive par dessus le marché. Cet avocat nous a fait savoir qu'il
 pouvait que la situation de Dora était très mauvaise. Et de plus nous
 les demandons ce que tu devrais. Nous n'avons pas dormi de toute

la nuit. A 6 heures du matin nous étions déjà sur le balcon. De là-haut nous voyons chaque jour les ouvriers juifs que l'on conduit au travail dans les bâtiments de l'ambassade soviétique, rue Poznanska. Nous pensions que tu viendrais avec eux. A 6 h.30 on a sonné. Dora s'est précipitée sur la porte. Nous entendions parler l'allemand. Zenia, ma femme, put s'échapper par la porte de la cuisine.. Dora fut aussitôt arrêtée. Ils ont fouillé tout l'appartement et nous ont demandé nos papiers. Ils ont emporté toutes les lettres et tous les papiers de Dora et ont mis les scellés sur sa porte. Dora voulait emporter quelques affaires. Ils lui dirent qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle reviendrait bientôt. Dora était très impressionnée. Elle savait bien qu'on l'arrêterait un jour. Nous lui avons demandé de se cacher, mais elle avait toujours refusé. Elle était la seule citoyenne, qui était encore libre à Varsovie. Elle craignait que la gestapo rende son mari responsable de ce qu'elle faisait. Elle ne voulait pas se cacher, car elle craignait qu'on ne le punirait dans le camp où il était interné. Quand ils l'amenèrent, elle nous cria en russe: "Je ne reviendrais jamais. Aidez Felix et ses amis" (7 mois plus tard, je devais apprendre dans la prison Pawiak, que la citoyenne soviétique Dora A. avait été fusillée dans la cour de la prison le 27.8.42, le lendemain de son arrestation).

Que nous restait-il à faire? Nous voulions rentrer au Ghetto, mais ce n'était pas possible le jour même. Je téléphonai à quelques amis et reçus partout la même réponse: "Nous voulons bien te recevoir, mais que faire de deux personnes qui sont avec toi?" J'avais l'adresse de la bonne, qui avait servi chez mes parents pendant 20 ans. Elle voulut bien nous accueillir. Elle habitait une mansarde avec son mari et deux enfants. Son mari trainait un riksha et ne travaillait que la nuit, ainsi sa place était libre. Il fallut enlever le seul lit qu'ils possédaient, car sinon nous n'aurions pas eu assez de place sur le sol. Nous sommes restés là-bas pendant une semaine. Il fallut partir ensuite. Le concierge nous avait remarqués. De plus, notre hôtesse réclamait tant d'argent que nous ne pouvions plus la payer. Ossip et Alexandre nous recueillirent pendant 8 jours. Ce séjour dans la ville aryenne était tellement énervant, que nous nous sommes décidés de rentrer dans le Ghetto. L'action n'était toujours pas terminée et nous savions ce que nous attendait dans le Ghetto. Et pourtant nous préférons affronter ces dangers, /continuer à nous cacher ici. dans un entourage hostile. /qu'à/

Chaque fois que l'on sonnait, chaque fois que l'on frappait à la porte nous surensions de frayeur. L'atmosphère devenait irrespirable. dans l'appartement. Nous étions chez de vrais amis, qui ne nous gardaient que par amitié et non pas pour de l'argent comme c'était le cas d'habitude. Ils risquaient gros puisque nous n'avions pas de papiers. Au moindre contrôle ils étaient perdus, comme nous. Jamais ils ne nous ont montré la moindre mauvaise humeur à cause de ces dangers, au contraire ils essayaient toujours de nous consoler de nos malheurs.

Et pourtant nous ne voulions pas abuser longtemps de leur hospitalité. Nous avions des ennuis à cause de nos papiers. Par l'intermédiaire d'un ami, j'avais demandé des papiers aux organisations clandestines polonaises. Les Polonais ne devaient pas savoir, évidemment, que nous étions juifs. Comme les Juifs, les anciens officiers polonais

la nuit. A 6 heures du matin nous étions déjà sur le balcon. De là-haut nous voyons chaque jour les ouvriers juifs que l'on conduit au travail dans les bâtiments de l'embarcadere soviétique, rue Poznanska. Nous pensons que tu viendrais avec eux. A 8 h.30 on a sonné. Lors s'est précipité sur la porte. Nous entendions parler l'allemand. Zenta, ma femme, a échappé par la porte de la cuisine... Lors fut aussitôt arrêtée. Ils ont fouillé tout l'appartement et nous ont demandé nos papiers. Ils ont emporté... Lors est sous les papiers de Lors et ont mis les scellés sur sa porte. Lors voulait emporter quelques affaires. Ils lui dirent qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle reviendrait bientôt. Lors était très impressionnée. Elle savait bien qu'on l'arrêterait un jour. Nous lui avions demandé de se cacher mais elle avait toujours refusé. Elle était la seule citoyenne, qui avait encore libre à Varsovie. Elle craignait que la gestapo rende son mari responsable de ce qu'elle faisait. Elle ne voulait pas se cacher, car elle craignait qu'on se le permette dans le camp où il était interné. Quand ils l'amenèrent, elle nous cria en russe: "Je ne reviendrais jamais. Adieu Felix et ses amis" (7 mois plus tard, je devais apprendre dans la prison Powiat, que la citoyenne soviétique Lors A. avait été fusillée dans la cour de la prison le 27.8.42, le lendemain de son arrestation).

Que nous restait-il à faire? Nous voulions rentrer au Ghetto, mais ce n'était pas possible le jour même. Je téléphonai à quelques amis et reçus partout la même réponse: "Nous voulons bien te recevoir, mais que faire de deux personnes qui sont avec toi?" J'avais l'adresse de la bonne, qui avait servi chez mes parents pendant 20 ans. Elle voulait bien nous accueillir. Elle habitait une mansarde avec son mari et deux enfants. Son mari travaillait au rikacha et ne travaillait que la nuit, ainsi sa place était libre. Il fallait enlever le seul lit qu'ils possédaient, car sinon nous n'aurions pas eu assez de place sur le sol. Nous sommes restés là-bas pendant une semaine. Il fallait partir aussitôt. Le concierge nous avait remarqués. De plus, notre hôtesse réclamait tant d'argent que nous ne pouvions plus la payer. C'est ce qui nous a rassemblés pendant 8 jours. Ce séjour dans la ville d'été nous rassemblait tellement, que nous nous sommes décidés de rentrer dans le Ghetto. L'action n'était toujours pas terminée et nous savions ce que nous attendait dans le Ghetto. Et pourtant nous préférons continuer ces dangers, continuer à nous cacher ici, dans un entourage hostile.

Chaque fois que l'on sonnait, chaque fois que l'on frappait à la porte nous surrations de frayeur. L'atmosphère devenait irrespirable. Dans l'appartement. Nous étions chez de vrais amis, qui ne nous gênaient que par amitié et non par peur de l'argent comme c'était le cas d'habitude. Ils risquaient gros puisque nous n'avions pas de papiers. Au moindre contrôle ils étaient perdus, comme nous. Jamais ils ne nous ont montré la moindre mauvaise humeur à cause de ces dangers, au contraire ils essaient toujours de nous consoler de nos malheurs.

Et pourtant nous ne voulions pas passer longtemps de leur hospitalité. Nous avions des annuaires à cause de nos papiers. Par l'intervention d'un ami, j'avais demandé des papiers aux organisations clandestines polonaises. Les Polonais ne devaient pas savoir, évidemment, que nous étions juifs. Comme les Juifs, les anciens officiers polonais...

cherchaient de faux papiers pour échapper à l'enregistrement, ordonné par les Allemands. Les organisations clandestines leur procuraient, ainsi qu'à leur famille, gratuitement, de faux papiers. Ces papiers étaient mieux faits que ceux que les Juifs pouvaient acheter et, de plus, ils étaient enregistrés partout. Nous devions obtenir de tels papiers. L'agent de liaison, un officier, qui devait nous les procurer fut arrêté à la rue. Malgré tous nos efforts nous n'avons jamais pu retrouver trace de lui. Sa femme nous dit qu'il portait beaucoup de documents sur lui, y compris nos photos. L'organisation arrêta la fabrication de faux papiers et nous étions obligés d'entrer en contact avec des faussaires professionnels.

J'ai dû me rendre pour cela à différents rendez-vous. Ces breves sorties étaient terribles. Je me sentais une bête traquée. Le danger menaçait de partout. Il fallait avoir des nerfs à toute épreuve pour vivre ainsi, entouré d'ennemis. Dans chaque rue on pouvait lire sur une grande affiche rouge que tout Polonais qui aidait un Juif serait puni de mort. Je me tenais devant l'une de ces affiches et la lisait comme un meurtrier, dont la tête avait été mise à prix. Ici était écrit et qu'il était du devoir de tout citoyen de me livrer à la police, moi le criminel international. J'avais attiré le malheur sur l'humanité et je devais subir un juste châtement.

Non, il faut partir... partir le plus vite possible et rentrer au Ghetto. Il vaut mieux disparaître là-bas que mendier ici, parmi les menteurs et les hypocrites, un peu de compréhension et de pitié. Oui, nous sommes des sous-hommes sans civilisation, ni culture... tandis que ceux ceux qui asphyxient et qui brûlent nos femmes et nos enfants appartiennent à la Race des Seigneurs. Et ce peuple-là peut, à juste titre se réclamer de la culture, de l'honneur et de la tradition, de la dignité et de l'humanité; ce peuple qui a commis de tels crimes.

Nous ne pouvions atteindre nos enfants. Je rendis souvent visite au prêtre qui les hébergeait. Il me déconseilla de les voir. Ils sont inscrits comme orphelins. Personne ne sait que ce sont de petits juifs. Ils vivaient avec de petits chrétiens, dont les parents avaient été déportés en Allemagne. Il me passait toujours des lettres des petits. Ils allaient bien, mais désiraient revoir leurs parents et nous priaient de les reprendre. Ils savaient ce qui se passait dans le Ghetto. Tout enfant juif savait ce que signifiaient camp de travail, Treblinka, côté aryen, faux papiers.

Le prêtre voulait aussi nous aider, les femmes et moi. Je ne puis, malheureusement, pas encore nommer cette noble personnalité. "Quelle bénédiction, quelle consolation puis je vous porter?" disait-il. "Moi qui suis chrétien, je n'ose plus vous regarder dans les yeux. J'ai honte de ces crimes que commettent des chrétiens. Dieu ne veut pas cela. Sa colère frappera un jour tous ceux qui font couler tant de sang innocent."

Nous ne voulons pas que Léon reste seul dans le Ghetto. Nous nous étions juré au début de l'action de nous entr'aider, de mourir ensemble ou de vivre ensemble. Je recevais chaque jour de ses nouvelles. Dans le Ghetto la catastrophe prenait toujours une plus grande ampleur. L'action durait toujours. Chaque jour les Allemands réclamaient leurs 10.000 victimes. Le Ghetto, en fait, n'existait plus et seuls quelques blocs

étaient encore habités. Chaque entreprise disposait de quelques maisons pour son personnel. Une clôture de planches devait les protéger des SS. "Les sauvages", c'est-à-dire ceux qui habitaient en dehors des blocs, avaient presque disparu et quelques uns seulement se cachaient encore. Les SS s'attaquèrent dès lors aux logements et aux ateliers des entreprises allemandes. Ils pouvaient encore y trouver de quoi remplir le contingent exigé. Pour donner une apparence de légalité à ces actions dans les usines, les autorités firent annoncer qu'elles réduisaient le nombre d'ouvriers de 50 %.

Je veux rappeler ici qu'au début de l'"action" le nombre d'ouvriers avait été augmenté jusqu'à 1000 % pour endormir les soupçons. Jusqu'à présent 300.000 personnes avaient été tuées. Les Allemands avaient liquidé ainsi 70 % des Juifs et n'avaient plus rien à craindre des 30 % qui restaient. Malgré ces nouvelles effrayantes, nous avons décidé de rentrer. Je fis savoir à Léon, par téléphone, que j'avais mal aux dents, que je n'en pouvais plus et qu'il fallait faire tirer cette dent immédiatement, car sinon des complications graves pourraient se produire. Je lui demandai quand le médecin pourrait me recevoir. Il me répondit que le médecin n'était pas encore là et me pria de lui téléphoner dans 1 heure. Une heure plus tard le médecin était prêt à me recevoir. C'était là le style que nous imposait la prudence, car la censure surveillait les communications téléphoniques à Varsovie.

Nous avons rapidement pris congé de nos amis, qui nous jugeaient fous de rentrer au Ghetto. Le petit camion nous attendait au rendez-vous. Le chauffeur avait peur de traverser la ville avec nous. Il descendit. Je m'installai au volant. Les femmes se mirent à côté de moi. Sans papiers, sans permis de conduire, sans autorisation de circuler, sans la moindre pièce de légitimation nous avons ainsi traversé la ville. Il m'arriva souvent de constater que les entreprises les plus folles et les moins logiques réussissaient, tandis que tout ce que l'on préparait raisonnablement ratait au premier incident. Ainsi, ce jour, je passai par la porte du Ghetto, près du cimetière juif, à une telle allure, que les deux gendarmes, s'ils n'avaient pas été achetés, n'auraient même pas eu le temps d'épauler leurs fusils.

- o - o - o -

RETOUR DANS LE GHETTO.

=====

Ce que nous étions heureux d'être rentrés au Ghetto! Nous avions au moins la paix, pendant les heures qui séparaient des "actions". Nous ne retrouvâmes pas les anciens amis. Nous étions entourés de visages nouveaux. Il y avait longtemps que les autres ne vivaient plus.

L'"action" continuait toujours. Chaque jour on emmenait des milliers de gens. J'ai assisté deux fois encore aux "actions" dans notre entreprise. Par miracle, je ne fus jamais frappé du fouet et condamné ainsi à m'agenouiller et à mourir. L'instant où on nous ramenait à la fabrique était terrible. Nous voyions, agenouillés, nos camarades et nous savions que, dans quelques heures, leurs corps brûleraient dans les fours de Treblinka. Un jour le Ghetto eut la paix. Brand, Untersturmführer et son équipe, avaient fait une excursion à Otwock, où il y avait

étaient encore habitées. Chaque entreprise disposait de quelques ma-
 sons pour son personnel. Une clôture de planches devait les protéger
 les SS. "Les sauvages", c'est-à-dire ceux qui habitent en dehors
 des blocs, avaient presque disparu et quelques uns seulement se ca-
 chaient encore. Les SS s'attachèrent dès lors aux logements et aux sta-
 tions des entreprises allemandes. Ils pouvaient encore y trouver de
 quoi remplir le contingent exigé. Pour donner une apparence de légalité
 ces actions dans les mines, les autorités firent annoncer qu'elles
 réduisaient le nombre d'ouvriers de 50 %.

Je veux rappeler ici qu'au début de l'"action" le nombre d'ouv-
 riers avait été augmenté jusqu'à 1000 % pour enrayer les soupçons.
 Il y avait présent 300.000 personnes en tout. Les Allemands
 avaient liquidé ainsi 70 % des Juifs et n'avaient plus rien à crain-
 dre des SS qui restaient. Malgré ces nouvelles effrayantes, nous
 nous décidâmes de rentrer. Je fis savoir à Leon, par téléphone, que j'é-
 rais mal aux dents, que je n'avais plus et qu'il fallait faire
 très vite cette dent immédiatement, car sinon des complications graves
 pourraient se produire. Je lui demandai quand le médecin pourrait me
 recevoir. Il me répondit que le médecin n'était pas encore là et me
 pria de lui téléphoner dans l'heure. Une heure plus tard le médecin
 était prêt à me recevoir. C'était là le style que nous imposait la pro-
 cédure, car la censure surveillait les communications téléphoniques
 à Varsovie.

Nous avons rapidement pris congé de nos amis, qui nous jugeaient
 fous de rentrer au Ghetto. Le petit camion nous attendait au rendez-
 vous. Le chauffeur avait peur de traverser la ville avec nous. Il
 nous dit. Je m'installai au volant. Les femmes se mirent à côté de moi.
 Sans papiers, sans permis de conduire, sans autorisation de séjourner,
 sans la moindre pièce de légitimation nous avons ainsi traversé la
 ville. Il n'était pas possible de constater que les entreprises les plus
 riches et les moins loquaces disparaissaient, tandis que tout ce que l'on
 pouvait raisonnablement saisir au premier instant. Ainsi, ce jour-
 là, nous partîmes par la porte du Ghetto, près du cimetière juif, à une telle
 heure, que les deux gardes, s'ils n'avaient pas été sautés, n'au-
 raient même pas eu le temps d'ouvrir leurs fusils.

- o - o - o -
 RETOUR DANS LE GHETTO.
 =====

Ce que nous étions heureux d'être rendus au Ghetto! Nous avions
 au moins la paix, pendant les heures qui précèdent des "actions".
 Nous ne retrouvâmes pas les anciens amis. Nous étions entourés de vi-
 ges nouveaux. Il y avait longtemps que les autres ne vivaient plus.

L'"action" continuait toujours. Chaque jour on emmenait des mil-
 liers de gens. L'ai assisté deux fois encore aux "actions" dans notre
 entreprise. Par miracle, je ne fus jamais frappé de foudre et condan-
 nés à mort. L'instant où on nous ramenait à la
 prison était terrible. Nous voyions, agenouillés, nos camarades et
 nous avions que, dans quelques heures, leurs corps brûleraient dans les
 fours de Treblinka. Un jour le Ghetto eut la paix. Brand, Unterstaum-
 ann et son équipe, avaient fait une excursion à Olszek, où il y avait

un Ghetto de 10.000 personnes. Là les Allemands ne se donneront même plus la peine de transporter les gens à Treblinka. Ils réuniront tous les Juifs sur la place du marché et les abattirent à coup de feu. Les malades au sanatorium de Brius et ceux qui étaient dans des sanatoria privés furent fusillés dans leur lit. (Otwock est une station pour pulmonaires. Les tuberculeux du Ghetto de Varsovie avaient pu être transférés à Otwock avant le 21.VII.1942, évidemment).

En 24 heures le Ghetto d'Otwock fut liquidé. Le lendemain l'"action" reprit à Varsovie.

LES "SELECTIONS"

Le 20 septembre probablement (j'ai oublié la date exacte), le service d'ordre juif envoya le communiqué suivant aux chefs d'entreprises juifs: tout le personnel des entreprises, y compris les femmes et les enfants, devait s'aligner avant 10 heures, dans la rue Mila, tout près du "lieu de transfert". Chaque entreprise devait se placer devant certaines maisons, selon l'importance de son personnel. Il faut emporter des vivres pour deux jours. Tous ceux qui trouveraient autre part seraient immédiatement fusillés. Les maisons devaient rester ouvertes et pourraient être fouillées. Tous ceux qui s'y cacheraient seront fusillés.

Les membres du Conseil Juif (Judenrat) et du service d'ordre doivent se réunir rue Sochaczewska, comme tous les autres.

Cette ordonnance provoqua une terrible panique. C'était la fin. Il y avait encore 80.000 personnes dans le Ghetto. Deux hypothèses semblaient plausibles: ou bien on nous attirait tous à l'extérieur pour pouvoir nous massacrer d'autant plus facilement - et presque tous partageaient cette opinion; ou bien ceux qui étaient nécessaires à l'exécution de ces plans, pourraient au maximum échapper, mais rares étaient ceux qui osaient l'espérer et, d'ailleurs, dans ce cas, la grande majorité était quand même perdue.

A quel point nous avions perdu la tête, à quel point nous étions certains de ne pas revenir est prouvé par le fait que nous ne songions même pas à cacher les enfants et les vieillards. Chacun pensait: que deviendraient ces enfants abandonnés, même si les Allemands ne les trouvaient pas? Qui s'occuperaient d'eux si nous ne revenions pas. Et ce n'est qu'en arrivant, en rangs serrés aux points indiqués et, en apprenant ce que nous réservaient les Allemands, que nous avons compris la grosse faute que nous avions commise. Les parents allaient mourir avec leurs enfants. Dès la fin de la "sélection" dans une entreprise, nous avons compris: 50% des 80.000 personnes qui avaient été entassées dans la Rue Mila, devaient mourir et tout d'abord ceux qui étaient accompagnés d'enfants. (On appelait couramment dans le Ghetto - "La chaudière" - le massacre de la rue Mila.)

Nous nous sommes rapidement alignés dans des rangs de quatre hommes.

Les membres du Conseil Juif (Adonim) et du service d'ordre de la rue Szechowaska, comme tous les autres. Cette ordonnance prevedait une terrible panique. C'etait la fin. II avait encore 80.000 personnes dans le Ghetto. Deux hypotheses semblaient plausibles: ou bien on nous attirait tous a l'exterieur pour nous massacrer d'autant plus facilement et presque tous par- laient cette opinion; ou bien ceux qui etaient necessaires a l'execution de ces plans, pouraient au maximum s'echapper, mais rares etaient ceux qui oseraient l'esperer et, d'ailleurs, dans ce cas, la grande majorite etait quand meme perdue.

A quel point nous avions perdu la tete, a quel point nous etions certains de ne pas revenir est prouve par le fait que nous ne songions pas a cacher les enfants et les vieillards. Chacun pensait que nous n'attendrions pas que les enfants abandonnes, meme si les Allemands ne le font pas? Qui s'occuperait d'eux si nous ne revenions pas. Et ce fut qu'en arrivant, en rangs serrés aux points indiqués et, en apparence, que nous réserveraient les Allemands, que nous avons compris la raison toute que nous avions commise. Les parents allaient mourir avec leurs enfants. Dès la fin de la "selection" dans une antreprise, nous avions compris: 50% des 80.000 personnes qui avaient été enrôlées dans le Ghetto - "La chaudière" - devait mourir et tout d'abord ceux qui étaient responsables des enfants. (On appelait communément dans le Ghetto - "La chaudière" - la Ruelle de la rue Mils.)

LES "SELECTIONS"

Le 20 septembre probablement (j'ai oublié la date exacte), le service d'ordre Juif envoya le communiqué suivant aux chefs d'entreprises Juifs: tout le personnel des entreprises, y compris les femmes et les enfants, devait s'aligner avant 10 heures, dans la rue Mils, au près du "liten de transfer". Chaque entreprise devait se placer devant certaines maisons, selon l'importance de son personnel. Il faut porter des vivres pour deux jours. Tous ceux qui s'entretenaient entre eux seraient immédiatement fusillés. Les maisons devaient rester ouvertes et pourraient être fouillées. Tous ceux qui s'y occuperaient sont fusillés.

Les membres du Conseil Juif (Adonim) et du service d'ordre de la rue Szechowaska, comme tous les autres.

Cette ordonnance prevedait une terrible panique. C'etait la fin. II avait encore 80.000 personnes dans le Ghetto. Deux hypotheses semblaient plausibles: ou bien on nous attirait tous a l'exterieur pour nous massacrer d'autant plus facilement et presque tous parlaient cette opinion; ou bien ceux qui etaient necessaires a l'execution de ces plans, pouraient au maximum s'echapper, mais rares etaient ceux qui oseraient l'esperer et, d'ailleurs, dans ce cas, la grande majorite etait quand meme perdue.

A quel point nous avions perdu la tete, a quel point nous etions certains de ne pas revenir est prouve par le fait que nous ne songions pas a cacher les enfants et les vieillards. Chacun pensait que nous n'attendrions pas que les enfants abandonnes, meme si les Allemands ne le font pas? Qui s'occuperait d'eux si nous ne revenions pas. Et ce fut qu'en arrivant, en rangs serrés aux points indiqués et, en apparence, que nous réserveraient les Allemands, que nous avons compris la raison toute que nous avions commise. Les parents allaient mourir avec leurs enfants. Dès la fin de la "selection" dans une antreprise, nous avions compris: 50% des 80.000 personnes qui avaient été enrôlées dans le Ghetto - "La chaudière" - devait mourir et tout d'abord ceux qui étaient responsables des enfants. (On appelait communément dans le Ghetto - "La chaudière" - la Ruelle de la rue Mils.)

Ce massacre fut ce que nous avons vécu de plus terrible. Nous étions cernés pas des SS, des Ukrainiens et des Lettons. Il était impossible de fuir. Les parents, accompagnés d'enfants, étaient directement éliminés de la sélection et emmenés au centre de rassemblement. Ils erraient sur la place d'où ils ne pouvaient s'échapper.

Lorsque le personnel de la dernière entreprise sortit de la "chaudière", tous ceux qui y restaient encore furent abattus.

Pratiquement voici comment se fit la sélection. Le personnel de chaque entreprise devait se mettre en rangs par quatre. Les SS donnaient les chiffres du nouveau contingent admis. Ce chiffre restait secret jusqu'au moment de la sélection. L'équipe des SS se dirigeait vers un groupe et ne comptait qu'au nombre fixé. Les autres étaient aussitôt cernés et emmenés par les SS. Ceux que les SS avaient compté étaient emmenés par les Allemands, chefs d'entreprise et gardiens d'usine. A la limite de la "chaudière" nouveau contrôle. On nous comptait encore une fois et puis on rentrait à la fabrique.

Le premier jour on contrôla ainsi les grandes entreprises Schule, Toebens et "Heeresunterkunft" (logements militaires). La situation de notre personnel était d'autant plus difficile, que notre directeur était absent. Il ne pouvait pas rentrer au Ghetto, car on avait annulé tous les laissez-passer. La commission des transferts donna une autorisation spéciale aux directeurs allemands. Notre directeur s'était présenté trop tard au 103 de la rue Zelazna. Toute l'équipe était occupée dans la "chaudière". Si les SS nous contrôlent, nous sommes tous perdus. Ils refuseront de parler à des Juifs. Ils nous embarqueraient immédiatement.

Jusqu'au soir on avait presque fini le contrôle de toutes les entreprises. Il ne restait que quelques-unes, de peu d'importance, pour le lendemain. 25.000 personnes avaient été ramenées dans les fabriques. Nous estimions que 5.000 personnes, environ, pourraient encore être sauvées demain. Les autres périraient à Treblinka. A bout de forces nous avons passé la nuit, sous une pluie battante, sur les ruines de la rue Mila. On cherchait des cachettes. Quelques-uns tentèrent de s'échapper.

Les sentinelles étaient trop rapprochées. Les limites étaient éclaircies par des projecteurs. Les SS tirèrent toute la nuit. La fuite était impossible. Des parents, accompagnés d'enfants, ne pouvaient certainement pas être sauvés. Des mères tuèrent leurs enfants, avant de se suicider. (Personne ne pourrait le croire. Plusieurs mères que je connaissais empoisonnèrent leurs enfants, pour leur éviter la mort cruelle dans les chambres à gaz).

Les SS abattirent des milliers de gens au cours de la nuit et le lendemain ils reprirent la sélection. Les contingents étaient peu nombreux. On ne ramenait que des groupes de 300 à 400 personnes. Nous attendions anxieusement notre directeur. Il arriva, enfin, à 11 heures. Nous nous sommes rapidement alignés. Nous étions 1.200 - 300 rangs de quatre hommes.

sortirent de la "chaudière". Avec la liquidation de la "chaudière" se termina officiellement l'"action" à Varsovie.

Co massacre fut ce que nous avons vu de plus terrible. Nous étions
dans pas des SS, des Ukrainiens et des Lettons. Il était impossible
pour les parents, accompagnés d'enfants, d'être directement éli-
-és de la sélection et amenés au centre de rassemblement. Ils errai-
-ent sur la place d'où ils ne pouvaient s'échapper.

Lorsque le personnel de la dernière entreprise sortit de la "cham-
-bré", tous ceux qui y restaient encore furent éliminés.

Pratiquement voici comment se fit la sélection. Le personnel de
-l'entreprise devait se mettre en rangs par quatre. Les SS donnaient
-des chiffres du nouveau contingent admis. Ce chiffre restait secret
-jusqu'au moment de la sélection. L'équipe des SS se dirigeait vers un
-côté et ne comptait qu'un nombre fixe. Les autres étaient aussitôt
-amenés et amenés par les SS. Ceux que les SS avaient comptés étaient
-amenés par les Allemands, chefs d'entreprises et gardiens d'usine. A la
-suite de la "chambre" nous contrôlions. On nous comptait encore une
-fois et puis on rentrait à la fabrique.

Le premier jour on contrôla ainsi les grandes entreprises Schule,
-Kobens et "Hortensierkmitz" (logements militaires). La situation de
-ce personnel était d'autant plus difficile, que notre directeur
-était absent. Il ne pouvait pas rentrer en Ghetto, car on avait annulé
-tous les laissez-passer. La commission des transferts donna une auto-
-risation spéciale aux directeurs allemands. Notre directeur s'était
-présenté trop tard au 108 de la rue Zelana. Toute l'équipe était occu-
-pée dans la "chambre". Si les SS nous contrôlaient, nous sommes tous
-arrivés. Ils refusèrent de parler à des Juifs. Ils nous empareraient
-immédiatement.

Après le soir on avait presque fini le contrôle de toutes les en-
-treprises. Il ne restait que quelques-unes, de peu d'importance, pour
-le lendemain. 25.000 personnes avaient été ramenées dans les fabriques.
-Une estimation que 5.000 personnes, environ, pourraient encore être
-sauvées demain. Les autres périraient à Treblinka. A bout de forces
-nous avons passé la nuit, sous une pluie battante, sur les ruines de la
-Mila. On cherchait des cachettes. Quelques-uns tentèrent de s'é-
-chapper.

Les sentinelles étaient trop rapprochées. Les limites étaient
-claires par des projecteurs. Les SS tiraient toute la nuit. La
-situation était impossible. Des parents, accompagnés d'enfants, ne pouvaient
-certains pas être sauvés. Des mères tuaient leurs enfants, avant de
-s'écarter. (Personne ne pouvait le croire. Plusieurs mères que je
-connaisse empoisonnèrent leurs enfants, pour leur éviter la mort
-elle dans les chambres à gaz).

Les SS appartenaient des milliers de gens au cours de la nuit et la
-demain ils reprisent la sélection. Les contingents étaient peu nom-
-breux. On ne ramenait que des groupes de 300 à 400 personnes. Nous
-attendions anxieusement notre directeur. Il arriva, enfin, à 11 heures.
-Il nous expliqua rapidement les détails. Nous étions 1.200 - 300 rangs
-de quatre hommes.

Les SS changeaient chaque fois leur méthode de numération. Ils commençaient une fois en tête de la colonne, une autre fois par les derniers rangs, pour garder ensuite, ceux du milieu. On ne savait jamais quelle place donnait plus de chances. Chez nous, ils comptèrent d'abord tous les rangs et séparaient alors les 120 dernières rangées. Je me trouvais là. Ils nous firent faire demi-tour et nous emmenèrent. Nous étions certains qu'ils allaient nous pousser dans les wagons. Ce n'est que lorsque notre directeur nous rattrappa, que nous comprîmes que nos 700 camarades de tête étaient perdus. Nous fûmes les derniers à sortir de la "chaudière". Au cours de l'après-midi on entendait une furieuse fusillade dans la "chaudière". La liquidation avait commencé.



*Pour occuper
moins de place*

*les cadavres
étaient
entassés
l'un sur l'autre
et liés*

Elle a duré deux jours et a coûté la vie à 40.000 personnes.

Rue Sochaczewska il y avait une plus "petite" chaudière". C'est là qu'on massacra le Conseil Juif (Judenrat) et le service d'ordre juif. Le chef du département pour les questions juives, Untersturmführer Brand, remit au chef du service d'ordre juif 400 "numéros". Deux mille membres du service d'ordre s'étaient présentés. 400 devaient rester en vie. Les autres moururent comme leurs frères, tués précédemment. Le Judenrat subit le même sort. Je ne sais combien de "numéros" les Allemands avaient l'"amabilité" de laisser en vie. En tout cas leur nombre était plus que pour le service d'ordre.

Nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi les Allemands ne nous ont pas tous tués à ce moment-là. Ce n'était pas bien grave pour eux. Pourquoi ont-ils respecté ces 40.000 personnes qui devaient quand même être massacrées un peu plus tard? Cette "erreur" devait coûter beaucoup de sang aux SS. L'équipe Reinhard l'ignorait encore en voyant ces 40.000 Juifs persécutés, martyrisés, sans défense qu'ils firent sortir de la "chaudière". Avec la liquidation de la "chaudière" se termina officiellement l'"action" à Varsovie.

Les SS changeaient chaque fois leur méthode de numérotation. Ils commençaient une fois en tête de la colonne, une autre fois par les derniers rangs, pour garder ensuite, ceux du milieu. On ne savait jamais quelle place donnait plus de chances. Chez nous, ils comptèrent d'abord tous les rangs et séparèrent alors les 120 dernières rangées. Le me trouvais là. Ils nous firent faire demi-tour et nous emmenèrent. Nous étions certains qu'ils allaient nous passer dans les wagons. Ce fut que lorsque notre directeur nous rattrapa, que nous comprîmes que nos 700 camarades de tête étaient perdus. Nous fîmes les derniers rangs de la "chaudière". Au cours de l'après-midi on entendait une terrible fusillade dans la "chaudière". La liquidation avait commencé.

Pour occuper
moins de place
les cadavres
étaient
entassés
l'un sur l'autre
et liés



Il y a deux jours et a eu la vie à 40.000 personnes.
 Rue Szebniewska il y avait une plus "petite" "chaudière". C'est là qu'on massacra le Conseil Juif (Judenrat) et le service d'ordre juif. Le chef du département pour les questions juives, Untersturmführer Brandt, remit au chef du service d'ordre juif 400 "numéros". Deux mille membres du service d'ordre étaient présents. 400 devaient rester en vie. Les autres moururent comme leurs frères, liés précédemment. Le Judenrat subit le même sort. Je ne sais combien de "numéros" les Allemands avaient l'"ambulance" de laisser en vie. En tout cas leur nombre était plus que pour le service d'ordre.

Nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi les Allemands ne nous ont pas tous tués à ce moment-là. Ce n'était pas bien grave pour eux. Pourquoi ont-ils respectés ces 40.000 personnes qui devaient quand même être massacrées un peu plus tard? Cette "erreur" devait coûter beaucoup de sang aux SS. L'équipe Reinhard l'ignorait encore en voyant ces 40.000 Juifs persévérants, martyrisés, sans défense qu'ils firent sortir de la "chaudière". Avec la liquidation de la "chaudière" se termina officiellement l'"action" à Varsovie.

n'était pas membre de la commission pour les questions juives. Il appartenait à la police étrangère de la sûreté (SD) de Varsovie, qui le "arrêtait" souvent. Il était coiffeur de profession =====

TYPES D'HOMMES DE LA GESTAPO.

L'équipe d'ancêtrement de Reinhard, venue de Lublin, quitta Varsovie. La gestapo de Varsovie se chargea de nouveau du Ghetto. Le chef du département pour les questions juives était Brand, Untersurmführer et terreur du Ghetto. Son adjoint s'appelait Mende, Oberscharführer.

Ils occupaient le bâtiment où l'équipe Reinhard avait installé la commission de transfert. La maison, située au 103 de la rue Zelazna, s'appela désormais "Poste de commandement".

C'est de là qu'ils ont terrorisé pendant 6 mois, de la façon la plus grossière et la plus méprisante, 40.000 Juifs. Leur cynisme, leurs mensonges étaient plus brutaux que leurs sanglants excès.

Quelques jours après la liquidation de la "chaudière" le poste de commandement s'offrit une magnifique grossièreté. Monsieur l'Obersurmführer Brand ne pouvait pas admettre que les Juifs consacrent leur fête la plus sainte, le jour du Yom-Kippour, à prier pour leurs morts. Il fit savoir aux directeurs d'entreprise qu'il disposait de données précises selon lesquelles le nombre de gens logés dans les blocs de leur firme, dépassait le contingent fixé par les SS. Il leur ordonna de livrer au centre de transfert les ouvriers en surnombre. Brand tenait les chefs d'entreprise personnellement responsables de l'exécution de ces ordres et les menaçait, en cas de désobéissance, de liquider leur entreprise et de déporter tout leur personnel. Il ordonna clairement à la garde juive d'exécuter ces ordres. Monsieur Brand pouvait être fier de cette sadique invention. Assassiner ne lui suffisait pas. Les acolytes et lui désiraient voir les Juifs s'entretuer.

Cela se passait à Yom Kippour et cela ne devrait pas rester un fait isolé. Il arrivait souvent qu'un SS obligeait un Juif à lier un des siens et à le pendre ou à le décapiter d'un coup de hache.

Ces faits, qui semblent autant d'atrocités inventées, étaient des événements normaux pour les Juifs du Ghetto. On ne s'étonnait de rien dans le Ghetto. On s'attendait à tout de la part des SS. Voici quelle était l'occupation préférée de Monsieur l'Untersturmführer Orf, surnommé "le tireur", que tous les enfants connaissaient: il était de service à la porte de sortie du Ghetto, au croisement des rues Leszno et Zelazna. En formations militaires, plusieurs milliers d'ouvriers juifs, qu'allaient travailler dans la partie aryenne de la ville, sous la garde de soldats allemands, passaient chaque jour sous cette porte. Orf appelait un ouvrier, hurlait que, enfin, il l'avait trouvé et l'abattait d'un coup de feu. Il regardait ensuite le cadavre et s'écriait: "Damnation! Ce n'était pas lui! Je ne lui voulais rien!" Il faisait un geste évusif de la main et l'incident était clos. Quelques minutes plus tard un nouveau groupe approchait. Il appelait de nouveau une victime et la scène recommençait, dans tout son cynisme. Ce n'était de nouveau pas celui qu'il cherchait. Ainsi il abattait une douzaine d'hommes, pendant les 4 heures que durait sa garde. On n'a jamais su, évidemment, quel était celui qu'il cherchait. Il ne le savait pas lui-même. De plus Orf,

TYPES D'HOMMES DE LA GESTAPO

L'équipe d'antantissement de Reinhard, venue de Lublin, dut
travailler. La Gestapo de Varsovie se chargea de nouveau du ghetto. Le
chef du département pour les questions juives était Brand, Unter-
leutnant et terror du Ghetto. Son adjoint s'appelait Mendel, Oberstar-

Ils occupèrent le bâtiment où l'équipe Reinhard avait installé la
commission de transfert. La maison, située au 103 de la rue Zelazna,
s'appela désormais "Poste de commandement".

C'est de là qu'ils ont terrorisé pendant 6 mois, de la façon la
plus grossière et la plus méprisante, 40.000 Juifs. Leur cynisme, leurs
mensonges étaient plus brutaux que leurs sanglants excès.

Quelques jours après la liquidation de la "chambre" le poste de
commandement s'offrit une magnifique grossièreté. Monsieur l'Oberstar-
leutnant Brand ne pouvait pas admettre que les Juifs consacrent leur
vie la plus sainte, le jour du Yom-Kippour, à prier pour leurs morts.
Il fit savoir aux directeurs d'entreprises qu'il disposait de données
précises selon lesquelles le nombre de gens logés dans les blocs de
leur firme, dépassait le contingent fixé par les SS. Il leur ordonna
de livrer au centre de transfert les ouvriers en surnombre. Brand te-
nait les chefs d'entreprises personnellement responsables de l'exécution
de ces ordres et les menaçait, en cas de désobéissance, de ligotter
leur entreprise et de déporter tout leur personnel. Il ordonna claire-
ment à la garde juive d'exécuter ces ordres. Monsieur Brand pouvait
être fier de cette sadique invention. Assurément ne lui suffisait pas
les acquiesces et lui déclaraient voir les Juifs s'entre-

Cela se passait à Yom Kippour et cela ne devait pas rester un
fait isolé. Il arrivait souvent qu'un SS ordonnât un Juif à lier un
dos ains et à le pendre ou à le décapiter d'un coup de hache.

Ces faits, qui semblaient autant d'atroces inventions, étaient des
événements normaux pour les Juifs du Ghetto. On ne s'étonnait de rien
dans le Ghetto. On s'attendait à tout de la part des SS. Voici quelle
était l'occupation prétexte de Monsieur l'Unterstarleutnant Ort, sur-
nommé "le tigre", que tous les enfants connaissaient: il était de ser-
vice à la porte de sortie du Ghetto, au croisement des rues Zelazna et
Zelazna. En formations militaires, plusieurs milliers d'ouvriers juifs
qu'ils allaient travailler dans la partie arriérée de la ville, sous la
garde de soldats allemands, passaient chaque jour sous cette porte. Ort
s'appelait un ouvrier, parlait que, enfin, il l'avait trouvé et l'arrêtait
d'un coup de feu. Il regardait ensuite le cadavre et s'écriait: "Damm-
dam! Ce n'était pas lui! Je ne lui voulais rien!" Il faisait un geste
versif de la main et l'achève. Quelques minutes plus tard
un nouveau groupe approchait. Il appelait de nouveaux une victime et
la scène recommençait, dans tout son cynisme. Ce n'était de nouveau pas
celui qu'il cherchait. Ainsi il s'écoula une douzaine d'hommes, pendant
les 4 heures que durait sa garde. On ne jamais au, évidemment, quel
était celui qu'il cherchait. Il ne le savait pas lui-même. De plus Ort

n'était pas membre de la commission pour les question juives. Il appartenait à la police étrangère de la sûreté (SD) de Varsovie, qui le "prêtait" souvent pour travailler dans le Ghetto. Il était coiffeur de profession et était originaire de Thuringe.

D'autres personnalités connues étaient l'Oberscharführer Klostermayer et l'Oberscharführer Becher, deux amis inséparables qui appartenaient tous les deux au poste de commandement de 103 de la Rue Zelazna. Le premier avait vraiment l'allure d'un bandit. Becher semblait un sportif blond, german à 100 % avec ses yeux bleus. On pouvait le prendre pour un étudiant bien élevé, de bonne famille bourgeoise. Il fit une fois une sélection dans notre usine. Avec élégance, le sourire aux lèvres, il abattit les victimes. Il surprit la femme de mon ami, au moment où elle cachait sa fillette. Il la mena de la cave dans la cour pour la fusiller. Il regarda la jeune et belle femme, l'enfant qui pleurait. Pour une seconde il redevint humain et remit son revolver en poche.

Voici l'une des habitudes de ces deux amis. On se disait, dans le Ghetto, qu'ils ne pouvaient déjeuner sans s'être bien amusés auparavant. Pendant les heures de travail, les rues du Ghetto étaient désertes. C'était la mort pour ceux qu'on y trouvait. Il y avait pourtant des laissez passer. Chaque entreprise disposait de quelquesuns. On les mettait à la disposition des ouvriers dont le travail exigeait qu'ils sortent. Les deux amis se promenaient en rikschas dans le Ghetto et arrêtaient tous les passants. Ils examinaient le laissez passer et le rendaient au porteur. Ils lançaient ensuite au juif, en guise de récompense, une pièce d'or et lui ordonnaient de la ramasser. Quand l'ouvrier se penchait pour exécuter leur ordre, ils lui tiraient une balle dans la tête, "vois-tu, disaient-ils au juif qui conduisait leur rikscha, ainsi cela ne fait pas du tout mal!" Une façon tout-à-fait anodine de s'amuser!

Le chef du poste de commandement l'Untersturmführer Brand, était un petit bonhomme, mal développé qui semblait un sévère instituteur. Il avait aussi quelques manies caractéristiques. Il ne voulait pas épargner aux Juifs, avec lesquels il entrait au contact, le plaisir de mourir de sa propre main. Son sentiment humanitaire était tel qu'il invitait d'abord ses victimes à une excursion en auto. C'est ainsi qu'il traita son coiffeur Ernst, personnage connu au poste de commandement, où Brand l'appelait souvent. Son tailleur, qui lui avait fait quelques costumes et son fourreur, qui avait cousu des manteaux de fourrure pour la femme de Brand, devaient être remerciés de la même façon. Il les emmenait en auto au cimetière juif et les abattait lui-même.

De plus Brand avait son point faible. Les juives blondes le rendaient fou au cours des sélections. Ils les tiraient des rangs par les cheveux et les faisait immédiatement exécuter. Elles étaient trop germaniques pour lui.

L'un de l'équipe Reinhard était l'Unterscharführer Hantke. Ses sélections battaient tous les records. Avec son long fouet et son pistolet automatique il assouvissait sa soif de meurtres. Il tuait chaque jour de centaines de gens. Il exigeait de ses subordonnés, Ukrainiens et Juneks, une brutalité particulière. Les survivants de ses sélections étaient rarissimes. Hantke était aussi le chef du camp des transferts.

Il n'est pas membre de la commission pour les questions juives. Il appar-
tient à la police étrangère de la gendarmerie (SD) de Varsovie, qui le
"réfugié" souvent pour travailler dans le ghetto. Il était collègue
de profession et était originaire de Turin.

D'autres personnalités connues étaient l'Obersturmführer Klausner
et l'Obersturmführer Becker, deux amis inséparables qui appar-
tiennent tous les deux au poste de commandement de 103 de la Rue Sleska.
Le premier avait vraiment l'air d'un bandit. Becker semblait un
jeune homme blond, german à 100% avec ses yeux bleus. On pouvait le pren-
dre pour un étudiant bien élevé, de bonne famille polonaise. Il fit
un jour une objection dans notre maison. Avec dignité, le sourire aux
lèvres, il rebutait les visiteurs. Il surprit la femme de mon ami, au
moment où elle venait à l'atelier. Il la mena de la cave dans la cour
pour la frapper. Il regarda la jeune et belle femme, l'enfant qui
souriait. Pour une seconde il redevenait humain et remit son revolver en
poche.

Voilà l'une des habitudes de ces deux amis. On se disait, dans le
ghetto, qu'ils ne pouvaient s'occuper sans être bien armés. Apparemment
pendant les heures de travail, les rues du ghetto étaient désertes.
C'était la mort pour ceux qui y travaillaient. Il y avait pourtant des
salles passées. Chaque entreprise disposait de quelques-uns. On les met-
tait à la disposition des ouvriers dont le travail exigeait qu'ils sor-
tent. Les deux amis se promenaient en rickshas dans le ghetto et tra-
vaillaient tous les passants. Ils examinaient les salades passées et les ren-
voyaient au porteur. Ils lançaient ensuite au juif, en guise de récompen-
se, une pièce d'or et lui ordonnaient de la ramasser. Quand l'ouvrier
se penchait pour examiner leur ordre, ils lui tiraient une balle dans
la tête. "Voilà, voilà-tu, disaient-ils au juif qui conduisait leur ricksha,
c'est ainsi que cela ne fait pas du tout mal!" Une façon toute-faite anglaise de
"travailler!"

Le chef du poste de commandement l'Untersturmführer Brand, était
un petit bonhomme, mal développé qui semblait un sévère instituteur.
Il avait aussi quelques manières caractéristiques. Il ne voulait pas
parler aux juifs, avec lesquels il entrait en contact, le plaisir
de mourir de sa propre main. Son sentiment le plus précieux était celui
d'avoir à l'égard ses victimes sans exception en état. C'est ainsi qu'il
avait son collègue Ernst, personnage connu au poste de commandement,
qui Brand s'appelaient souvent. Son tailleur, qui lui avait fait quelques
costumes de son tourneur, qui avait confectionné des manteaux de fourrure
pour la femme de Brand, devaient être remerciés de la même façon. Il
les amenait en auto au cinquième juif et les apporta lui-même.

De plus Brand avait son point faible. Les juives blondes le ren-
voyaient pour au cours des objections. Ils les tiraient des rangs par les
cheveux et les frappaient immédiatement excécuter. Elles étaient trop cor-
poreuses pour lui.

L'un de l'équipe Reinhard était l'Untersturmführer Hantke. Ses
objections étaient toutes les semaines. Avec son long fusil et son pisto-
let automatique il assouvissait sa soif de meurtres. Il traitait chaque
jour de centaines de gens. Il exigeait de ses subordonnés, Ukrainiens
et Juifs, une brutalité particulière. Les survivants de ses objections
étaient tristement Hantke était aussi le chef du camp des transferts.

Dans la circonscription de Lublin les camps d'extermination de Lublin et de Majdanek dépendaient de lui.

Von Sommern, SS-gruppenführer, était à la tête de la gestapo de Varsovie en juillet, août et septembre 1942. On raconte qu'il passait avec sa famille, dans le "clébre" camp de Treblinka. Pour amuser sa femme et ses enfants, il leur avait permis de voir, par les petites lucarnes de la chambre à gaz, comment on asphyxiait les Juifs.

Après l'"action" de Yom Kippour, au cours de laquelle on obligea les Juifs à livrer, eux mêmes, 4.000 personnes, le "transfert" fut officiellement arrêté.

- o - o - o -

PAUSE DANS LES "ACTIONS".

=====

Les deux mois suivants furent "calmes". Le bureau de la confiscation des biens augmenta le nombre de ses ouvriers à 3.000. Dans les magasins s'entassaient d'immenses quantités de biens, tout ce qui avait appartenu aux 500.000 Juifs de Varsovie.

On transporta en Allemagne des machines, de grosses quantités de cuir, de textiles, de laines, de métal, de papier, de différentes matières premières. Tous les SS employés à la confiscation des biens étaient devenus millionnaires. Le Reichsführer Heinrich Himmler a dû intervenir personnellement pour limiter les excès. Il vint avec une suite imposante, en novembre 1942, dans le Ghetto. Des mesures de protection extraordinaire avaient été prises. Les SS patrouillaient partout. Tous les laissez passer avaient été supprimés. Himmler passa deux heures au Nr. 20 de la rue Niska, où se trouvait le bureau de la confiscation des biens. Il fit remarquer à ses hommes que les biens des Juifs appartenaient au peuple allemand et que personne ne pouvait en user à des fins privées. Cela ne servait pas à grand-chose. Ce n'était même plus un secret que des camions, destinés au transport en Allemagne, servaient à livrer, dans la ville aryenne, les marchandises vendues.

Voici comment étaient logés les 50.000 juifs qu'avaient échappé au "transfert": on avait rendu à la population aryenne l'ancien petit Ghetto. Les murs entourant ce dernier furent détruits et un nouveau bloc de maisons, rue Prosta, fut entouré d'un mur. Ce bloc appartenait à la firme Walter Toebens. Ici logeaient de 6.000 à 7.000 personnes. Dans le Grand Ghetto les anciens murs subsistaient. A l'intérieur on édifia de nouveaux murs et de nouveaux blocs: au milieu de la rue Leszno, de la rue Zelazna jusqu'au croisement de la rue Leszno et de la rue Karmelicka. Le mur suivait ensuite la rue Karmelicka jusqu'à son croisement avec la rue Nowolipie, de là jusqu'au croisement des rue Nowolipie et Smocza, le long de cette dernière rue jusqu'au Nowolipie où se trouvait le portail qui conduisait à la firme Schule. Dans cet îlot se trouvent les ateliers de Walter Tobens et de Schule. 12.000 personnes étaient occupés dans ces deux fabriques.

Le troisième nouveau mur entourait le bloc des logements militaires et comprenait la rue Swietojska et 3 maisons de la rue Bonifraterska.

ans la transcription de Lublin les camps d'extermination de Lublin
de Majdanek dépendant de lui.

Von Sommer, SS-Gruppenführer, était à la tête de la Gestapo de
Varsovie en juillet, août et septembre 1942. On raconte qu'il passait
avec sa famille, dans le "cité" camp de Trojanki. Pour amuser sa
femme et ses enfants, il leur avait permis de voir, par les petites
fenêtres de la chambre à gaz, comment on gazait les Juifs.

Après l'"action" de Yom Kippour, au cours de laquelle on obligea
les Juifs à livrer, eux mêmes, 4.000 personnes, le "transport" fut
officiellement arrêté.

- o - o - o -

PAUSE DANS LES "ACTIONS".

Les deux mois suivants furent "calmes". La concentration des biens
augmenta le nombre de ses ouvriers à 3.000. Dans les magasins s'entras-
sèrent d'immenses quantités de biens, tout ce qui avait appartenu aux
500.000 Juifs de Varsovie.

On transporta en Allemagne des machines, de grosses quantités de
textiles, de vêtements, de laine, de métal, de papier, de différentes ma-
tières premières. Tous les SS employés à la concentration des biens de-
vinrent devenus millionnaires. Le Reichsführer Heinrich Himmler a dû in-
tervenir personnellement pour limiter les exès. Il vint avec une suite
importante, en novembre 1942, dans le ghetto. Des milliers de protection-
naires extraordinaires avaient été prises. Les SS patrouillaient partout. Tous
les Juifs passés avaient été surpris. Himmler passa deux heures
au Nr. 80 de la rue Niska, où se trouvait le bureau de la concentration
des biens. Il fit remarquer à ses hommes que les biens des Juifs appar-
tenaient au peuple allemand et que personne ne pouvait en user à des
fins privées. Cela ne servait pas à grand chose. Ce n'était même plus
un secret que des canons, destinés au transport en Allemagne, seraient
livrés, dans la ville aryenne, les marchandises vendues.

Voici comment étaient logés les 50.000 Juifs du quartier dépeché
"transport": on avait rendu à la population aryenne l'ancien petit
ghetto. Les murs entourant ce dernier furent démolis et un nouveau
cercle de maisons, rue Praca, fut entouré d'un mur. Ce bloc appartenait
à la firme Walter Tobens. Ici logèrent de 6.000 à 7.000 personnes.
Dans le Grand Ghetto les anciens murs subsistaient. A l'intérieur on
bâtit de nouveaux murs et de nouveaux blocs au milieu de la rue
Sanna, de la rue Salska jusqu'au croisement de la rue Leszno et de
la rue Karłowicka. Le mur suivit ensuite la rue Karłowicka jusqu'à
son croisement avec la rue Nowolipie, de là jusqu'au croisement des
rues Nowolipie et Sanna. Le long de cette dernière rue jusqu'au Nowo-
lipie on se trouvait le portail qui conduisait à la firme Schule. Dans
ce bloc se trouvaient les ateliers de Walter Tobens et de Schule. 12.000
personnes étaient occupés dans ces deux fabriques.

Le troisième nouveau mur entourait le bloc des logements militai-
res et comprenait la rue Swietojanska et 3 maisons de la rue Bonimarska.

6000 personnes travaillaient ici. Les usines de Röhrich (1.000 ouvriers), de Oschmann (1.000 ouvriers) et Hoffmann (également 1.000 ouvriers) étaient de même entourées des murs.

Entre les îlots et les limites du nouveau Ghetto il y avait de nombreuses maisons habitées. Le Ghetto commençait au nouveau mur, de la rue Smocza à la Rue Bonifraterska traversait la rue Gosia. C'était la limite sud. La limite nord était constituée par l'ancien mur de la rue Szczerliwa. Dans ce quadrilatère la rue Zamenhofska était la rue principale. 20.000 personnes y habitaient. Les entreprises Brauer, Oxaco, Transaria, Wisniowski et Seriejski y étaient installées.

En outre le Ghetto hébergeait le personnel des usines Oschmann, Hermann Döring, les ouvriers juifs de Stoyor, de la gare de l'est et de plus petites "ateliers", qui se trouvaient dans la ville aryenne. Le conseil des Juifs occupait un bloc de la rue Zamenhofska avec le service d'ordre juif. Il y avait aussi de "sauvages" qui ne dépendaient d'aucune fabrique et où logeaient des gens qui ne travaillaient nulle part.

Entre le Ghetto et les îlots il n'y avait pas de communications. Le Ghetto était gardé aux 2 portes et aux murs nord et sud par la gendarmerie. Celle-ci surveillait aussi les portes de Schule, Toebons et des logements militaires. De plus, la gendarmerie occupait les portes des anciens murs. Une double ceinture de murs nous séparait toujours de l'extérieur. Ainsi un ouvrier de Schule ne pouvait pas visiter un camarade des logements militaires. J'habitais le Ghetto. J'avais beaucoup d'amis chez Toebons et Schule. Je ne pouvais pas les voir. Il y avait, il est vrai, des laissez passer, établis par le poste de commandement et qui permettaient de se rendre à l'ancien quartier juif (c'est ce qu'était écrit sur le laissez-passer), mais leur usage était dangereux, car les deux amis Klostermayer et Becher hantaient les rues du Ghetto.

J'insiste sur ces faits pour montrer les difficultés auxquelles nous nous sommes heurtés pour organiser la résistance. Ces difficultés empêchèrent une résistance coordonnée dans les îlots et dans le Ghetto. Ce n'est que lors des combats d'avril 1943 que les combattants des îlots et du Ghetto se réunirent. En général, les blocs se défendaient séparément.

Pendant la pause d'octobre et novembre 1942, les avis étaient partagés sur le sort de 50.000 survivants. Tout semblait indiquer que rien ne les menaçait. L'érection des nouveaux murs, la création de nouvelles entreprises, l'emploi de matières premières de la "confiscation des biens", les nouvelles commandes à long terme, faites par le commandement de l'armement, étaient autant de faits qui justifiaient un certain optimisme. La confiscation de tous les biens du Ghetto devrait bien durer un an. Et alors la guerre serait terminée!

C'est ce que nous pensions tous. Le conseil des Juifs répandait toujours de bonnes nouvelles. La transformation de la commission des transferts du 103 de la rue Zelazna, au poste de commandement, fut fêtée par le Conseil Juif et le service d'ordre. Le terrible mot de transfert avait disparu. Et dès que le Conseil Juif eut reçu l'ordre d'établir des registres de la population, d'ouvrir des écoles pour les enfants et de reprendre une activité normale, comme avant le 21 juillet 1942, nous étions convaincus que les Allemands nous laisseraient vivre. Mais,

nous espérions surtout que le "monde" nous sauverait, dès qu'il aurait appris la vérité. Nous parlions souvent de ce que les démocraties pourraient faire pour nous. Elles pouvaient nous sauver facilement, par ce que des milliers d'Allemands habitaient l'hémisphère occidental. En les menaçant de représailles, les gouvernements des Etats-Unis et de la Grande Bretagne pouvaient mettre fin à l'extermination des Juifs d'Europe. Oui; nous étions très naïfs. Nous avons cru réellement qu'on nous aiderait. Je suis heureux que l'espoir en un monde meilleur a néanmoins adouci les derniers moments des millions qui ont été assassinés.

L'atmosphère était plus calme et nous nous sommes décidés à ramener les enfants du Ghetto. Nous désirions tellement les revoir! Et nous savions combien nous leur manquions, combien il leur était pénible de vivre dans leur nouveau milieu.

A 5 heures du matin j'ai franchi le mur pour me rendre chez le prêtre et le pria d'amener les enfants. Il me pria de lui laisser les petits. Il ne comprenait pas, le brave vieillard, que je voulais les ramener dans cet enfer. "Ne croyez pas les Allemands, répétait-il, quand ils auront tiré de vous ce qu'ils veulent ils vous enverront rejoindre les 400.000 autres". Hélas je ne l'ai pas écouté! J'insistai pour emmener les enfants. Les parents l'exigeaient. Le prêtre alla lui-même à l'orphelinat et ramena les petits. Il s'en sépara les larmes aux yeux. "Si vous avez besoin de moi, venez immédiatement ici" dit-il en guise d'adieu. "Je vous hébergerai toujours vous et les enfants". Il avait un grand cœur, ce docteur en théologie. Je ne puis, malheureusement, pas encore le nommer. Aucune menace ne pouvait détourner de son devoir chrétien ce vieillard. Il n'y avait, hélas, que peu de gens comme lui.

Je dis aux enfants de suivre. Ils étaient moins exposés que les adultes aux dénonciations. Je leur recommandai de regagner immédiatement l'orphelinat, si l'on m'arrêtait. En arrivant au mur, nous avons retrouvé Léon et le contrebandier qui nous attendaient. Ils nous firent signe. La tête du contrebandier dépassait le mur. Il nous lança une échelle, sauta du mur, prit un enfant sous le bras, me chargea de l'autre et grimpa rapidement les échelons. Nous fîmes ensuite descendre les enfants dans les bras des parents et en quelques secondes tout était fini.

Je ne veux pas faire croire, dans ce rapport, que je me suis livré à des exploits extraordinaires. Ce n'est pas vrai. Dans des conditions normales, il faut beaucoup de courage et d'idéalisme pour risquer sa vie pour un autre. Dans les conditions où nous nous trouvions alors, de tels actes n'étaient plus que des banalités. Personne, parmi les jeunes du Ghetto, n'aurait hésité à s'exposer pour aider un autre. Que pouvait-il lui arriver; Au maximum une balle dans la tête. La vie humaine ne valait pas beaucoup dans le Ghetto. Bien souvent j'ai arraché mon brassard juif pour franchir le mur et errer pendant des jours dans le quartier aryen. J'y cherchai un domicile pour les femmes, je voulais y cacher des enfants ou y acheter des armes et des munitions. Comme un animal traqué, je sautai du tramway dans un fiacre, et puis dans une riksha, pour reprendre ensuite le tramway. Il me semblait toujours qu'on me suivait. Je n'ai pas, par hasard, le type juif. Jamais un Polonais ou un Allemand ne m'aurait soupçonné d'être juif. Je craignais de rencontrer des connaissances. Combien de Juifs n'ont pas

vous espérez surtout que le "monde" nous sauvera, dès qu'il aura
 appris la vérité. Nous parlons souvent de ce que les démocrates pou-
 raient faire pour nous. Elles pourraient nous sauver facilement,
 car ce que les milliers d'Allemands habitent l'hémisphère occidental
 a les menaces de représailles, les gouvernements des États-Unis et
 de la Grande Bretagne pourraient mettre fin à l'extermination des Juifs
 d'Europe. Oui, nous sommes très naïfs. Nous avons cru tellement qu'on
 nous aiderait. Je suis heureux que l'espoir en un monde meilleur a
 maintenant abouti les derniers moments des millions qui ont été assassinés.

L'atmosphère était plus calme et nous nous sommes décidés à ramener
 les enfants au Ghetto. Nous désirons tellement les revoir! Et nous sa-
 vons combien nous leur manquons, combien il leur était pénible de
 vivre dans leur nouveau milieu.

À 5 heures du matin j'ai franchi le mur pour me rendre chez le
 prêtre et le prêt d'amener les enfants. Il me pria de lui laisser les
 enfants. Il ne comprenait pas, le brave vieillard, que je voulais les
 ramener dans son foyer. "Ne croyez pas les Allemands, répondez-lui, quand
 ils auront tiré de vous ce qu'ils veulent ils vous enverront rejoindre
 les 400.000 autres". Hélas je ne l'ai pas écouté! L'instinct pour emme-
 ner les enfants. Les parents l'exigeaient. Le prêtre s'en fut même à
 l'orphelinat et ramena les petites. Il s'en sépara les larmes aux yeux.
 "Si vous avez besoin de moi, venez immédiatement!" dit-il en guise
 d'adieu. "Je vous hébergerai toujours vous et les enfants". Il avait
 un grand cœur, ce docteur en théologie. Je ne puis, malheureusement
 pas encore le nommer. Aucune menace ne pouvait détourner de son devoir
 un vieillard se vieillir. Il n'y avait, hélas, que peu de gens comme lui.

Je dis aux enfants de suivre. Ils étaient moins exposés que les
 adultes aux dénonciations. Je leur recommandai de regarder immédiatement
 l'orphelinat, et l'on m'arrêta. On arrivait au mur, nous avons
 traversé le mur et le correspondant qui nous attendait. Ils nous firent
 signe. La tête du correspondant dépassait le mur. Il nous lança une
 bouillie, nous du mur, prit un enfant sous le bras, me chercha de l'autre
 côté et grimpa rapidement les échelles. Nous fîmes ensuite descendre les
 enfants dans les bras des parents et en quelques secondes tout était
 fini.

Je ne veux pas faire croire, dans ce rapport, que je me suis livré
 à des exploits extraordinaires. Ce n'est pas vrai. Dans des conditions
 normales, il faut beaucoup de courage et d'habileté pour risquer sa
 vie pour un autre. Dans les conditions où nous nous trouvions alors,
 des banalités. Personne, parmi
 les Juifs du Ghetto, n'aurait osé s'exposer pour aider un autre.
 Je pourrais lui en dire plus. Au maximum une pelle dans la tête. La vie
 ne pouvait pas beaucoup dans le Ghetto. Rien souvent j'ai été
 condamné ne valait pas beaucoup pour franchir le mur et aller pendant des jours
 dans le quartier arabe. J'y cherchai un domicile pour les femmes. Je
 voulais y coucher des enfants ou y acheter des armes et des munitions.
 Comme un animal traqué, je sentais de travers dans un fiacre, et puis
 dans une ruelle, pour reprendre ensuite le tramway. Il me semblait
 toujours qu'on me suivait. Je n'ai pas, par hasard, le type juif. Je
 suis un Polonais ou un Allemand ne m'aurait soupçonné d'être juif. Je
 n'aurais pu rencontrer des connaissances. Combien de Juifs n'ont pas

été assez prudents et ont payé de leur vie leur légèreté et leur confiance en des connaissances polonaises. Etre arrêté dans le quartier aryen, signifiait pour un Juif, la mort.

- o - o - o -
L'ATTITUDE DES POLONAIS.

=====
Ceux qui désirent savoir comment les Polonais se sont comportés à l'égard des Juifs cachés devront entendre de tristes choses, quoique je regrette beaucoup de devoir le dire. Les Juifs avaient tous des papiers aryens et s'annonçaient régulièrement à la police. Les propriétaires polonais n'étaient jamais considérés comme responsables du fait qu'en réalité leurs locataires étaient juifs. Cela ne les empêchait pas de demander des sommes exorbitantes pour une chambre et pour l'entretien. Toutes les histoires d'atrocités à l'égard de Polonais, en représailles de l'aide portée aux Juifs, ne sont que des inventions. C'était un excellent moyen de faire monter les prix.

Ainsi je dus payer à notre vieille bonne une somme qui devait suffir à l'entretenir elle et ses enfants. Et pourtant elle avait servi pendant 20 ans chez mes parents et, de joie, elle me baisa les mains, lorsqu'elle me vit pour la première fois pendant la guerre. Après quelques jours on l'avait "éclairée". Elle réclama aussitôt, pour 3 personnes, 900 zlotys par jour pour une mansarde qu'elle payait 45 zlotys par mois. Les dépenses réelles pouvaient s'élever à 120 zlotys par jour, pour 3 personnes, cachées dans le quartier aryen.

Nous ne pouvions évidemment pas payer cela et étions obligés de quitter la mansarde. C'était là le sort de tous les Juifs du quartier aryen. Les Allemands le savaient. Le chef du poste de commandement, l'Untersturmführer Brand, disait que les Juifs n'avaient qu'à rejoindre les Polonais: ils le garderaient jusqu'à ce qu'ils leur aient pris leur argent et les dénonceront ensuite. Les Juifs reviendront bien vite au Ghetto. Brand avait raison. Beaucoup rentraient dès que le calme était revenu au Ghetto. Brand fit un coup de maître en proclamant une amnistie, pour tous ceux qui s'étaient cachés de l'autre côté. Il fit savoir que jusqu'à une date déterminée ils pourraient rentrer impunément au Ghetto. Et la meilleure confirmation des souffrances que l'on devait endurer de l'autre côté du Ghetto, c'est que beaucoup de Juifs revinrent alors. Moi-même je me sentais heureux chaque fois que je rentrais. Il vaut mieux crever ici qu'être persécuté de l'autre côté et devoir, en outre, mendier la pitié. Je me souviens d'un fait caractéristique. En septembre 1942, lorsque l'"action" d'extermination atteignait un maximum d'intensité, les Russes bombardèrent à plusieurs reprises Varsovie. Je me trouvais à ce moment chez mes amis de la rue Hoza, dans l'un des plus beaux quartiers de Varsovie. Nous habitions au 5e étage. Nos femmes n'avaient plus aucune résistance nerveuse. Elles voulaient absolument gagner un abri pendant l'alerte. Je leur fis remarquer combien c'était dangereux, car on verrait bien que nous étions étrangers. Cela ne servit à rien. Nous sommes descendus. La cave était pleine et tout le monde maudissait les Russes. Une vieille dame affirma que les Juifs étaient coupables de tout, qu'ils avaient voulu la guerre. Ils ont appelé les Russes à

été assez prudente et ont payé de leur vie leur liberté et leur con-
science en des connaissances polonaises. Être arrêté dans le quartier
ryen, signifiait pour un Juif, la mort.

L'ATTITUDE DES POLONAIS

Ceux qui désirent savoir comment les Polonais se sont comportés
à l'égard des Juifs cachés devront entendre de tristes choses, quoique
à regrette beaucoup de devoir le dire. Les Juifs avaient tous des
papiers ryens et s'annonçaient régulièrement à la police. Les pro-
prietés polonaises n'étaient jamais considérées comme responsables du
fait qu'en réalité leurs locataires étaient Juifs. Cela ne les empê-
chait pas de demander des sommes exorbitantes pour une chambre et pour
l'électricité. Toutes les histoires d'extorsions à l'égard de Polonais,
en représailles de l'aide portée aux Juifs, ne sont que des inventions.
C'était un excellent moyen de faire monter les prix.

Ainsi je dus payer à notre vieille bonne une somme qui devait
suffire à l'entretien elle et ses enfants. Et pourtant elle avait ser-
vi pendant 20 ans chez mes parents et, de joie, elle me baisa les
mains, lorsqu'elle me vit pour la première fois pendant la guerre.
Après quelques jours on l'avait "éclaircie". Elle réclama aussitôt, par
3 personnes, 900 zlotys par jour pour une mansarde qu'elle payait
45 zlotys par mois. Les dépenses réelles pouvaient s'élever à 120
zlotys par jour, pour 3 personnes, cachées dans le quartier ryen.

Nous ne pouvions évidemment pas payer cela et étions obligés de
quitter la mansarde. C'était là le sort de tous les Juifs du quartier
ryen. Les Allemands le savaient. Le chef du poste de commandement,
l'Unterscharführer Brand, disait que les Juifs n'avaient qu'à rejoindre
des les Polonais: ils le garderaient jusqu'à ce qu'ils leur aient pris
leur argent et les dénonceront ensuite. Les Juifs reviennent bien
vite au Ghetto. Brand avait raison. Beaucoup rentraient dès que le
calme était revenu au Ghetto. Brand fit un coup de maître en procla-
mant une amnistie, pour tous ceux qui s'étaient cachés de l'autre
côté. Il fit savoir que jusqu'à une date déterminée ils pourraient ren-
trer impunément au Ghetto. Et la meilleure confirmation des souffran-
ces que l'on devait endurer de l'autre côté du Ghetto, c'est que
beaucoup de Juifs revinrent alors. Moi-même je me sentais heureux
chaque fois que je rentrais. Il vaut mieux crever ici qu'être persé-
cuté de l'autre côté et devoir, en outre, mendier la pitié. Je me sou-
viens d'un fait caractéristique. En septembre 1942, lorsque l'"action"
d'extermination atteignait un maximum d'intensité, les Russes pomé-
raient à plusieurs reprises Varsovie. Je me trouvais à ce moment chez
mes amis de la rue Hosa, dans l'un des plus beaux quartiers de Varso-
vie. Nous habitions au 3e étage. Nos femmes n'avaient plus aucune
résistance nerveuse. Elles voulaient absolument gagner un épi pen-
dant l'alerte. Je leur fis remarquer combien c'était dangereux, car
on verrait bien que nous étions étrangers. Cela ne servit à rien.
Nous sommes descendus. La cave était pleine et tout le monde mendiait
les Russes. Une vieille dame allemande que les Juifs étaient coupables
de tout, qu'ils avaient volé la guerre. Ils ont appelé les Russes à

l'aide et ceux-ci ne jettent leurs bombes que sur le quartier aryen. Ces bolchéviki ne lancent rien sur le Ghetto. Non, nous ne nous sommes pas trompés! Voici ce que disaient des Polonais du Ghetto, dont on emmenait chaque jour 10.000 personnes à la mort!

Pourquoi dès lors ne pas lancer toute la vérité à la figure? Ont-ils donc tous trompés par le national-socialisme? Ces Polonais, dans un abri, attaquent encore les Juifs. Ils ont perdu leur patrie, leur liberté. Les Allemands leur ont tout volé. Les Allemands les maltraitent, les torturent. Des soldats polonais combattent courageusement sur tous les champs de bataille d'Europe pour détruire l'Allemagne. Et malgré cela, des Polonais reprennent volontiers les mensonges dont on accable les juifs et ne craignent pas de souiller leur religion, leur charité, leur honneur en propageant les grossières théories de Goebels. Ce n'est pas pour rire que Hitler a choisi la terre polonaise pour en faire la cimetière des juifs d'Europe!

Je n'oserais jamais lancer de telles accusations, en ne tenant comptes que de mes expériences personnelles. C'est, hélas, un fait que rien ne peut démentir, que des milliers de Juifs sont morts, pour avoir été dénoncé par des Polonais. Les Polonais n'auraient même pas dû nous aider. S'ils étaient restés indifférents à ce qui se passait, des milliers de Juifs auraient pu se sauver en se cachant parmi les millions d'habitants de Varsovie.

Après la guerre, certains Polonais voudront charger de ces crimes des êtres tarés, qui seraient devenus mouchards pour des raisons matérielles. Je n'accuse pas ceux-là. De tristes personnages de ce genre existent toujours et partout.

Mais en Pologne les mouchards se retrouvaient dans toutes les classes sociales. Tout le monde dénonçait: du concierge au propriétaire, du cocher à l'avocat et au professeur d'Université. Des médecins ont refusé, parfois, d'opérer des malades dont la circoncision révélait les origines juives. Le fils de l'Allemand qui dirigeait notre usine et qui était employé, à Varsovie, par la gestapo recevait chaque jour des Polonais qui venaient dénoncer des Juifs. "Vous auriez été bien étonné, disait-il, qui se chargeait de ce travail".

Les ecclésiastiques constituaient une exception. Ils nous ont beaucoup aidé. Ils ont sauvé de nombreux enfants.

Octobre et novembre se passèrent sans grands événements. En des temps normaux, avant la guerre, les meurtres, commis par l'Oberscharführer Klostermayer seul, auraient suffi pour remplir les colonnes des journaux du monde entier. Son procès aurait attiré les journalistes de tous les pays. Les comptes-rendus auraient donné la chair de poule aux lecteurs les plus blasés. Des sommités médicales auraient dû examiner son cerveau et auraient rassuré l'humanité effrayée, en lui disant quedes monstres de ce genre sont extrêmement rares.

Ce Klostermayer n'a pas pu se faire une renommée mondiale. Il a eu de la malchance, l'époque et les objets n'étaient pas bien choisis. L'humanité abrutie d'aujourd'hui ne s'en fait pas, si à Varsovie un SS a l'habitude, pendant promenade journalière de tuer une douzaine

simplement à l'envoyer

L'aidé et ceux-ci ne jettent leurs bombes que sur le quartier aryan. Ces polonaises ne lancent rien sur le ghetto. Non, nous ne nous sommes pas trompés! Voici ce que disaient des Polonaises du ghetto, dont on énumérait chaque jour 10.000 personnes à la mort!

Pourquoi dès lors ne pas lancer toute la vérité à la figure? Ont-ils donc été trompés par le national-socialisme? Ces Polonaises, dans un esprit attachant encore les Juifs, ils ont perdu leur patrie, leur liberté. Les Allemands leur ont tout volé. Les Allemands les maltraitent, les torturent. Des soldats polonais combattent courageusement sur tous les champs de bataille d'Europe pour détruire l'Allemagne. Et malgré cela, des Polonaises représentent volontiers les menottes dont on accable les Juifs et ne craignent pas de souiller leur religion, leur charité, leur honneur en propagant les grossières théories de Goebbels. Ce n'est pas pour rien que Hitler a choisi la terre polonaise pour en faire la cimetière des Juifs d'Europe!

Je n'oserai jamais lancer de telles accusations, en ne tenant compte que de mes expériences personnelles. C'est, hélas, un fait que rien ne peut démentir, que des milliers de Juifs sont morts, pour avoir été dénoncés par des Polonaises. Les Polonaises n'auraient même pas dû nous aider. S'ils étaient restés indifférents à ce qui se passait, des milliers de Juifs auraient pu se sauver en se cachant parmi les millions d'habitants de Varsovie.

Après la guerre, certains Polonais voudront charger de ces crimes des êtres faibles, qui seraient devenus mouchards pour des raisons matérielles. Je n'accuse pas ceux-là. De tristes personnages de ce genre existent toujours et partout.

Mais en Pologne les mouchards se retrouvaient dans toutes les classes sociales. Tout le monde dénonçait: du concubine au propriétaire, du cocher à l'avocat et au professeur d'Université. Des médecins ont refusé, parfois, d'opérer des malades dont la situation révélait les origines juives. Le fils de l'Allemand qui dirigeait notre usine et qui était employé, à Varsovie, par la Gestapo recevait chaque jour des Polonaises qui venaient dénoncer des Juifs. "Vous auriez été bien étonné, disait-il, qui se chargeait de ce travail".

Les statistiques constataient une exception. Ils nous ont beaucoup aidés. Ils ont sauvé de nombreux enfants.

Octobre et novembre se passèrent sans grands événements. En des temps normaux, avant la guerre, les meurtres, commis par l'Opferbrüder Klausener seul, auraient suffi pour remplir les colonnes des journaux du monde entier. Son procès aurait attiré les journalistes de tous les pays. Les comptes-rendus auraient donné la chair de poule aux lecteurs les plus blasés des comités médicaux auraient examiné son cerveau et auraient assuré l'humanité effrayée, en lui disant qu'un monstre de ce genre sont extrêmement rares.

Co Klausener n'a pas pu se faire une renommée mondiale. Il a eu de la malchance, l'époque et les objets n'étaient pas bien choisis. L'humanité aurait dû s'occuper de lui, et à Varsovie un journalier de tuer une douzaine de sa lignée, pendant qu'on se disputait de tuer une douzaine

de juifs. L'ambition de Klostermayer, de devenir célèbre, a tout de même été partiellement satisfaite: il est devenu une célébrité du Ghetto.

- o - o - o -

UNE NOUVELLE "ACTION".

=====

Une surprise allait mettre fin à ce calme, dans les derniers jours de novembre. Un jour ordinaire tandis que les murs n'étaient pas gardés et que, aucune mesure d'exception n'avait été prise, 50 SS ukrainiens, conduits par quelques officiers SS, pénétrèrent sur les terrains de la firme Schulc.

L'obersturmführer Michelson était venu en personne de Lublin, pour diriger, en tant que chef de l'équipe Reinhardt, cette "action". Il déclara au directeur allemand de Schulc qu'il lui fallait 300 tailleurs pour une fabrique de Lublin. Il ordonna au personnel de s'aligner, choisit lui-même ses 300 victimes et les envoya aussitôt au "centre de



On ramasse

les

cadavres

après

l' "ACTION"

rassemblement". Je vis leur colonne traverser le Ghetto. Les hommes étaient en habit de travail. On leur avait interdit de rentrer chez eux et d'emporter quelques habits. Des femmes et des enfants les accompagnaient. Michelson leur avait permis, s'ils le désiraient, d'emmener leur famille. Le cynisme de Michelson allait très loin et il fit même emmener, pour chaque tailleur, une machine à coudre, prise chez Schulc.

Après avoir embarqué ce groupe il changea de tactique. Il ordonna simplement à l'Untersturmführer Brand, chef du poste de commandement, de lui envoyer un convoi de 1.200 hommes. Brand le fit aussi simplement

de Juifs. L'ambition de Klosternayer, de devenir célèbre, a tout de même été partiellement assatisfite: il est devenu une célébrité du ghetto.

UNE NOUVELLE "ACTION".
=====

Une surprise allait mettre fin à ce calme, dans les derniers jours de novembre. Un jour ordinaire tandis que les murs n'étaient pas gardés et que, aucune mesure d'exception n'avait été prise, 50 SS ukrainiens, conduits par quelques officiers SS, pénétrèrent sur les terrasses de la firme Schulz.

L'obersturmführer Michaelson était venu en personne de Lublin, pour diriger, en tant que chef de l'équipe Reinhardt, cette "action". Il désigna au directeur allemand de Schulz qu'il lui faisait 300 tailleurs pour une fabrique de Lublin. Il ordonna au personnel de s'aligner, choisit lui-même ses 300 victimes et les envoya aussitôt au "centre de



On ramasse
les
cadavres
après
l'"ACTION"

rassemblement". Je vis leur colonne traverser le Ghetto. Les hommes étaient en habit de travail. On leur avait interdit de rentrer chez eux et d'apporter quelques habits. Des femmes et des enfants les accompagnèrent. Michaelson leur avait permis, s'ils le désiraient, d'emmener leur famille. Le système de Michaelson allait très loin et il fit même ramener, pour chaque tailleur, une machine à coudre, prise chez Schulz.

Après avoir embarqué ce groupe il changea de tactique. Il ordonna simplement à l'obersturmführer Brand, chef du poste de commandement, de lui envoyer un convoi de 1.300 hommes. Brand le fit aussi simplement

que possible. Il répartit ce nombre entre les différentes entreprises et ordonna, par téléphone, aux directeurs de faire parvenir le contingent fixé au centre de rassemblement.

Nous avons installé dans notre usine un téléphone secret qui nous permettait de capter les communications destinées au bureau. Cela devait nous être d'un grand secours pendant ces terribles journées. Je ne puis pas affirmer que notre bloc était déjà organisé en novembre. Les jeunes, pourtant, avaient décidé de ne pas se soumettre aux ordres de la direction et de tenir le personnel au courant de tout ce qu'ils pourraient apprendre.

Ce matin nous étions installés au téléphone et nous écoutions toutes les communications. C'est ainsi que nous avons appris l'ordre que Brand donna à notre directeur.

Il avait le temps jusqu'à 3 h. A ce moment il devait livrer, contre reçu, au centre de rassemblement, 100 personnes, c'est-à-dire 20 % du personnel. Nous nous sommes précipités dans la fabrique pour communiquer au conseil des ouvriers ce que nous avons entendu. Il était évident que les ouvriers devaient quitter l'usine. Il fallait faire cela sans que le directeur puisse soupçonner quoi que ce soit. Il fallait l'attirer à l'extérieur. Nous supposions, à juste titre, que le directeur allait avorter les chefs juifs et leur demander comment ils pourraient exécuter la sélection, exigée par le poste de commandement.

300 personnes travaillaient seulement ce jour à la fabrique. Les autres étaient chez eux, car il n'y avait que peu de travail. Nous avons conseillé à ceux qui étaient dans les maisons de se cacher le plus vite possible. Le directeur, qui trouvait sa mission très pénible, convoqua, en effet, les chefs juifs. Ceux-ci avaient reçu l'ordre du conseil des ouvriers de prier le directeur de solliciter une réduction du contingent. En effet, raisonnaient-ils, notre entreprise n'occupe, en réalité, que 300 personnes et non 500 et 20 % ne représentent donc que 60 personnes. Le directeur, qui ne tenait pas à livrer 100 victimes au poste de commandement, se laissa rapidement convaincre et se rendit rapidement au 100 de la rue Zelazna. Dès son départ le conseil des ouvriers révéla tout et ordonna aux ouvriers de quitter l'usine. Chose remarquable tous ne voulurent pas quitter l'usine. 40 hommes restèrent dans les ateliers qu'ils ne savaient où se cacher, qu'ils se sentaient en sécurité dans la fabrique. En fait, ils s'étaient résignés à tout et tout les laissait indifférents. Au bout d'une demi-heure le directeur revint, apportant la "joyeuse" nouvelle que Brand se contentait de 60 personnes. Il ordonna au personnel de s'aligner. Et pour la première fois je le vis en colère, lorsqu'il constata que les ouvriers étaient partis. Il maudit les chefs juifs. Il voulait immédiatement avertir le poste de commandement et lui annoncer qu'on faisait du sabotage ici. Il voulait appeler les SS pour rétablir l'ordre. Il était malgré tout, par moment, Allemand et nous menaçait des SS et Treblinka. Ces hurlements convainquirent les 40 ouvriers, restés à la fabrique, de rejoindre leurs camarades. Et le directeur, furieux, dut assister à leur départ.

Nous savions que notre attitude pouvait nous attirer de grands malheurs. Il fallait calmer le directeur le plus vite possible. Une délégation vint le trouver, au bureau, et lui fit savoir que nous ne

les possibilités. Il répartit le nombre entre les différentes entreprises
ordonnés, par téléphone, aux directeurs de faire parvenir le contin-
tant fixé au centre de rassemblement.

Nous avons installé dans notre usine un téléphone secret qui nous
permettait de capter les communications destinées au bureau. Cela devait
nous être d'un grand secours pendant ces terribles journées. Je ne puis
pas affirmer que notre bloc était déjà organisé en novembre. Les jeunes,
toutefois, avaient décidé de ne pas se soumettre aux ordres de la direc-
tion et de tenir le personnel au courant de tout ce qu'ils pourraient
apprendre.

La matin nous étions installés au téléphone et nous écoutions tou-
tes les communications. C'est ainsi que nous avons appris l'ordre que
Brand donna à notre directeur.

Il avait le temps jusqu'à 3 h. A ce moment il devait livrer, contre
un centre de rassemblement, 100 personnes, c'est-à-dire 20 à 30
personnel. Nous nous sommes précipités dans la tribune pour communiquer
au conseil des ouvriers ce que nous avions entendu. Il était évident
que les ouvriers devaient quitter l'usine. Il fallait faire cela sans
que le directeur puisse soupçonner quoi que ce soit. Il fallait l'arrê-
ter à l'extérieur. Nous supposons, à juste titre, que le directeur al-
lait avorter les chefs Juifs et leur demander comment ils pourraient
exécution la sélection, exigée par le poste de commandement.

300 personnes travaillaient seulement ce jour à la fabrique. Les
autres étaient chez eux, car il n'y avait que peu de travail. Nous avons
conseillé à ceux qui étaient dans les maisons de se échapper le plus vite
possible. Le directeur, qui trouvait sa mission très pénible, convoca
en effet, les chefs Juifs. Ceux-ci avaient reçu l'ordre du conseil des
ouvriers de prier le directeur de solliciter une réduction du contingent.
En effet, raisonnablement, notre entreprise n'occupe, en réalité, que
300 personnes et non 500 et 20 % ne représentaient donc que 60 personnes.
Le directeur, qui ne tenait pas à livrer 100 victimes au poste de com-
mandement, se laissa rapidement convaincre et se rendit rapidement au
100 de la rue Sleska. Dès son départ le conseil des ouvriers révéla
tout et ordonna aux ouvriers de quitter l'usine. Chose remarquable tous
les jours ne quittèrent pas l'usine. 40 hommes restèrent dans les ateliers
et les autres se cachèrent dans les sous-soliers en sécurité dans la
fabrique. En fait, ils étaient restés à tout et tout les laissés
indifférents. Au port d'une demi-heure le directeur revint, apportant
la "joyeuse" nouvelle que Brand se contentait de 60 personnes. Il
ordonna au personnel de s'aligner. Et pour la première fois je les
vis en colère, lorsqu'il constata que les ouvriers étaient partis.
Il manda les chefs Juifs. Il voulait immédiatement avorter le poste de
commandement et lui annoncer qu'on faisait du sabotage ici. Il voulait
appeler les 22 pour rétablir l'ordre. Il était malade tout, par moment,
Allmand et nous menaçaient des 22 et Treblinka. Ces hurlements convain-
quirent les 40 ouvriers, restés à la fabrique, de rejoindre leurs cama-
rades. Et le directeur, furieux, fut assailli à leur départ.

Nous savons que notre attitude pouvait nous attirer de grands
malheurs. Il fallait empêcher le directeur le plus vite possible. Une
délégation vint le trouver, au bureau, et lui fit savoir que nous ne

voulions pas être les bourreaux les uns des autres. Qu'il nous donne le temps jusqu'au lendemain matin. Les ouvriers se réuniraient le soir et décideraient eux-mêmes de leur sort. Il était quelques minutes avant 3 heures. Les colonnes quittaient les différentes entreprises. Les SS avaient dû intervenir partout et leurs interventions avaient été très sanglantes, nous dit-on le soir même. Il y avait de morts partout. A 3 heures le directeur se rendit au poste de commandement. Il revint quelques minutes plus tard, la face congestionnée. Il communiqua au directeur juif ce que Brand lui avait dit. Ce n'avait pas été une conversation, Brand avait hurlé. Il tenait le directeur pour responsable de ce qui se passait. S'il ne lui présentait pas le reçu pour 60 personnes avant le lendemain matin, il l'arrêterait et enverrait les SS contre le bloc. Et le directeur affirmait que les chefs juifs devaient éviter ce malheur. Ils devaient convaincre le personnel de reprendre le travail et de permettre la sélection de 60 personnes.

En fait notre directeur s'était fort bien conduit. Il aurait pu accuser les chefs juifs, mais ne les avait pas dénoncés.

Le soir se tint la réunion. On décida de ne pas ordonner au personnel de reprendre le travail. Bien au contraire, si le projet fantastique qui fut arrêté à cette réunion ne devait pas réussir on recommandait aux ouvriers, qui réussiraient à se cacher, de passer, plus tard, dans le bloc d'une autre entreprise.

Dans notre bloc nous attendions une action des SS. Voici quel était notre plan: comme ceux qu'avaient été conduits au centre de rassemblement n'étaient pas encore partis et que le convoi ne quitterait le Ghetto que le lendemain, il était impossible au poste de commandement de savoir si 60 des nôtres avaient été emmenés. Aucun contrôle n'était à craindre au centre de rassemblement, où régnait toujours un désordre complet. Il fallait donc faire l'impossible pour obtenir le reçu.

Nous avons envoyé deux camarades au commandant juif du centre de rassemblement. Ils étaient chargés de lui demander s'il pouvait fournir le reçu nécessaire. Ils pouvaient disposer de beaucoup d'argent. Au bout d'une heure, ils revinrent avec ce commandant juif. Il nous donna 2 reçus, pour 30 hommes chacun. Ils étaient signés par un quelconque scharführer. Nous fîmes signer au commandant les reçus et lui donnâmes les 60.000 zlotys, comme convenu... 1000 zlotys pour une vie humaine... on pouvait acheter à l'époque 3 kg de beurre pour ce prix!

A 8 heures du matin. Tout était alors en ordre - le directeur revint, flanqué de ses 2 fils, en uniforme de SS, pour nous en imposer, évidemment. Le conseil des ouvriers remit les quittances et affirma avoir désigné et livré les 60 personnes. J'étais présent à cette scène. Le directeur comprit, évidemment, que cela ne s'était pas passé normalement. Il n'a jamais su la vérité. Il porta les reçus au poste de commandement, les remit au secrétariat et ainsi tout était arrangé.

A midi le train partit. Nous avons tout tenté pour savoir où se dirigeait le train. Les cheminots polonais furent soudoyés pour donner des renseignements précis. Nous n'avons jamais rien pu savoir. Le train n'est jamais parvenu à Lublin. A Troblinka, d'autre part, on n'a jamais

le travail et de permettre la sélection de 60 personnes. Ils devaient convaincre le personnel de reprendre contre le bloc. Et le directeur affirmait que les chefs Juifs devaient sonner avant le lendemain matin, il l'arrêterait et enverrait les SS de ce qui se passait. S'il ne lui présentait pas le reçu pour 60 personnes, Brand avait hurlé. Il tenait le directeur pour responsable. A 8 heures le directeur se rendit au poste de commandement. Il revint quelques minutes plus tard, la face congestionnée. Il commanda au directeur Juif ce que Brand lui avait dit. Ce n'avait pas été une conversation, nous dit-on le soir même. Il y avait de morts partout et les interventions avaient été très nombreuses. Les colonnes du SS étaient entrées. Les SS et décidèrent eux-mêmes de leur sort. Il était quelques minutes avant le temps Juif au lendemain matin. Les ouvriers se réunirent le soir voulions pas être les bourreaux les uns des autres. Qu'il nous donne

En fait notre directeur a'était fort bien conduit. Il aurait pu soulever les chefs Juifs, mais ne les avait pas dénoncés. Le soir se tint la réunion. On décida de ne pas ordonner au personnel de reprendre le travail. Rien au contraire, et le projet tactique qui fut arrêté à cette réunion ne devait pas résulter en l'envoi de mandats aux ouvriers, qui rentraient à se coucher, de passer, plus tard, dans le bloc d'une autre entreprise.

Dans notre bloc nous attendions une action des SS. Voici quel était notre plan: comme ceux qui avaient été conduits au centre de rassemblement n'étaient pas encore partis et que le convoi ne partirait que le lendemain, il était impossible au poste de commandement de savoir si 60 des nôtres avaient été emmenés. Aucun contrôle n'était à organiser au centre de rassemblement, on restait toujours en désordre complet. Il fallait donc faire l'impossible pour obtenir le reçu.

Nous avons envoyé deux camarades au commandement Juif du centre de rassemblement. Ils étaient chargés de lui demander s'il pouvait leur donner le reçu nécessaire. Ils pouvaient disposer de beaucoup d'argent. Au bout d'une heure, ils revinrent avec ce commandement Juif. Il nous donna 3 reçus, pour 30 hommes chacun. Ils étaient signés par un quelconque responsable. Nous fîmes signer au commandement les reçus et lui donnâmes les 60.000 zlotys, comme convenu... 1000 zlotys pour une vie humaine... on pouvait acheter à l'époque 3 kg de beurre pour ce prix!

A 8 heures du matin. Tout était alors en ordre - le directeur revint, flânant de ses 2 fils, en uniforme de SS, pour nous en imposer évidemment. Le conseil des ouvriers remit les quittances et affirma avoir été signés et livrés les 60 personnes. L'état présent à cette assemblée. Le directeur comprit, évidemment, que cela ne s'était pas passé normalement. Il n'a jamais su la vérité. Il porta les reçus au poste de commandement, les remit au secrétaire et ainsi tout était arrangé.

A midi le train partit. Nous avons tout tenté pour savoir où se dirigeait le train. Les chemistes polonais furent sondés pour donner des renseignements précis. Nous n'avons jamais rien pu savoir. Le train n'est jamais parvenu à Lublin. A Trobilinki, d'entre part, on n'a jamais

vu des wagons portant ces numéros. Les dernières nouvelles nous parvinrent d'une petite station, après Minsk-Mazowiecki, où le train fut contrôlé. A partir de là nous ne trouvions plus rien. Le chef de la gare la plus voisine affirma que le train n'est arrivé que 3 heures après avoir quitté Minsk Mazowiecki, alors que, normalement, le voyage ne dure que 20 minutes. Les wagons étaient alors vides...

On racontait, dans le Ghetto, que ce convoi avait permis d'expérimenter une nouvelle méthode de tuer. Il était constitué de wagons spéciaux; dans lesquels les gens mouraient par quelque poison chimique. Cette méthode n'a probablement pas été retenue. On n'a jamais revu les numéros de ces wagons. Les machines à coudre sont arrivées à Lublin. Un cheminot rapporta des photographies de ces machines, déchargées sur les quais de la gare.

Evidemment, partout, dans le Ghetto, on parlait de notre usine qui n'avait livré personne.

- 0 - 0 - 0 - 0 -

LES SS TENTENT DE NOUS RASSURER.

La mort de ces 1.200 personnes ouvrit les yeux aux plus grands optimistes. Les Allemands attireront, sous divers prétexte, les Juifs hors du Ghetto et les massacreront ainsi par petits groupes. Il était évident qu'on nous emploierait encore comme ouvriers, mais que nous finirions quand même, tôt ou tard, par prendre le chemin de chambre à gaz de Treblinka. Le poste de commandement comprit rapidement la faute qu'il avait commise, par ce dernier massacre. De plus, ils ont dû apprendre que quelque chose se tramait dans le Ghetto. Les SS tentèrent de détourner nos soupçons. Un général des SS convoqua le conseil juif dans l'allée Schucha. Il avait été envoyé de Berlin pour régler les questions juives. Il déclara que Berlin reconnaissait le Ghetto dans sa forme actuelle. On n'avait pas l'intention de transférer ceux qui restaient. Et comme on lui demandait ce que signifiait le départ des 1.200 personnes, ce général affirma que l'obersturmführer Michelson avait fait cela de sa propre initiative. Il donna sa parole que de tels faits ne se produiront plus.

Le lendemain Brand rendit visite au président du conseil juif, l'ingénieur Lichtenbaum. Il demanda au conseil juif d'ouvrir des écoles pour les enfants. Voici, littéralement ce qu'il dit: "les enfants sont l'avenir du peuple juif. Vous ne pouvez pas les garder, cachés dans des caves!"

Le cynisme de cet homme ne connaissait pas de limites. Il avait assassiné des milliers d'enfants, il avait fait rechercher les petits dans tous les coins où ils pourraient se cacher. Il ne craignait qu'une seule chose: en oublier quelques uns. Et aujourd'hui il ordonna au conseil juif de réunir ces enfants dans des homes, d'où il pourra, d'autant plus facilement, les exterminer.

- 0 - 0 - 0 - 0 -

J'ai lu, depuis, que les Allemands ont vaincu la révolte des Juifs à Varsovie. Le Ghetto a été rasé et un grand nombre de Juifs ont été tués. Je considère ce qui s'est passé dans le Ghetto de Lublin comme un préliminaire des autres ghettos, à savoir des ghettos sataniques et cela

un des wagons portant ces numéros. Les dernières nouvelles nous parvin-
rent d'une petite station, après Minsk-Mazowiecki, où le train fut
contrôlé. A partir de là nous ne trouvâmes plus rien. Le chef de la
gare la plus voisine affirme que le train n'est arrivé que 3 heures
après avoir quitté Minsk Mazowiecki, alors que, normalement, le voyage
ne dure que 20 minutes. Les wagons étaient alors vides...

On racontait, dans le Ghetto, que ce convoi avait permis d'ex-
pédier une nouvelle méthode de tuer. Il était constitué de wagons
spéciaux, dans lesquels les gens mouraient par quelque poison
chimique. Cette méthode n'a probablement pas été retenue. On n'a jamais
vu les numéros de ces wagons. Les machines à coudre sont arrivées à
Berlin. Un cheminot rapporte des photographies de ces machines, débar-
quées sur les quais de la gare.

Evidemment, partout, dans le Ghetto, on parlait de notre maine
qui n'avait livré personne.

- o - o - o - o - o - o -

LES 22 TENTENT DE NOUS RASSURER.

La mort de ces 1.200 personnes ouvrit les yeux aux plus grands
optimistes. Les Allemands attirèrent, sous divers prétextes, les Juifs
hors du Ghetto et les massacrèrent ainsi par petits groupes. Il était
évident qu'on nous employerait encore comme ouvriers, mais que nous
finirions quand même, tôt ou tard, par prendre le chemin de chambre à
gaz de Treblinka. Le poste de commandement comprit rapidement la faute
qu'il avait commise, par ce dernier massacre. De plus, ils ont dû ap-
prendre que quelque chose se tramait dans le Ghetto. Les SS tentèrent
de détourner nos soupçons. Un général des SS convoqua le conseil juif
dans l'allée Schöner. Il avait été envoyé de Berlin pour régler les
questions juives. Il déclara que Berlin reconnaissait le Ghetto dans
sa forme actuelle. On n'avait pas l'intention de transférer ceux qui
restaient. Et comme on lui demandait ce que signifiait le départ des
1.200 personnes, ce général affirma que l'opération Müller-Michaelson
avait fait cela de sa propre initiative. Il donna sa parole que de tels
faits ne se produiraient plus.

Le lendemain Brand rendit visite au président du conseil juif,
l'ingénieur Lichtbaum. Il demanda au conseil juif d'ouvrir des écoles
pour les enfants. Voici, littéralement ce qu'il dit: "Les enfants sont
l'avenir du peuple juif. Vous ne pouvez pas les garder, cachés dans des
caves!"

Le système de cet homme ne connaissait pas de limites. Il avait
massacré des milliers d'enfants, il avait fait rechercher les petits
dans tous les coins où ils pourraient se cacher. Il ne craignait qu'une
seule chose: on oublierait quelques uns. Et aujourd'hui il ordonna au con-
seil juif de réunir ces enfants dans des homes, d'où il partirait, d'au-
tant plus facilement, les exterminer.

- o - o - o - o - o - o -

d'autant plus que les chefs politiques savent comment cela s'est passé en réalité.

Toutes les querelles de partis disparaissent quand on se trouve en présence de la mort. **ORGANISATION DE LA RESISTANCE.** =====

Les derniers milliers de survivants en avaient trop vu, pour accorder quelque crédit aux promesses allemandes. Pendant des mois ils nous avaient trompés, pendant des mois ils avaient menti. Nous savons que nous nous sommes condamnés. Nous ne voulons pas nous laisser tuer comme des troupeaux de moutons. Nous ne voulons plus assister impuissants, au massacre de nos femmes et de nos enfants, par les Allemands. Nous voulons défendre la vie de ceux qui nous sont chers. Nous savions fort bien que la résistance armée signifiait la mort pour tous. Nous étions certains que nous n'avions aucune puissance, en comparaison avec ce dont les Allemands disposaient. Nous voulions tomber comme des soldats et non pas être abattus comme des bestiaux. Chaque bloc, chaque maison s'organisa. Au lieu de reconstruire des cachettes, on édifia partout de solides fortins. Une pensée dominait le Ghetto: la résistance jusqu'au dernier homme.

C'est en décembre qu'un Juif tua le premier SS, rue Mila. Depuis lors les Allemands n'osaient plus venir seuls, dans le Ghetto. Le SS gruppenführer Strop, le nouveau chef de la gestapo de Varsovie, usa de terribles représailles après la mort de cet SS. La rue Mila fut cernée par plusieurs centaines de SS on fusilla tous ceux qui s'y trouvaient. Les SS ne trouvèrent que peu de gens. Ils lancèrent alors des grenades dans les caves. A cette époque, décembre 1942, les fortins n'étaient pas encore achevés. On se cachait dans des endroits bien camouflés; mais peu solides. Les grenades firent dès lors de terribles ravages. Ces représailles durèrent 2 heures. Dès que les SS sont partis nous nous sommes élancés vers la rue Mila. Ce que nous y avons vu était affrayant. Les cours regorgeaient de centaines de cadavres. Les blessés ralaient dans les caves. C'était terrible.

Dans la rue Mila et Niska habitaient des ouvriers qui ne travaillaient pas dans le Ghetto. Ces hommes avaient perdu leur femme et leurs enfants au cours des "actions" de juillet à septembre 1942. Ils étaient occupés, pour la plupart, à la gare de l'est et dans la fabrique d'armes de Steyer, du côté aryon. Les "sauvages" habitaient aussi dans ces rues. Ils ne travaillaient nulle part. Ils choisissaient une maison vide et s'y bâtissaient de solides cachettes. Ils n'avaient que très peu de chances d'échapper aux "actions". Ils furent les premiers à prendre les armes.

En dehors de l'organisation des maisons et des blocs, un mouvement de résistance, auquel adhéraient les jeunes femmes et les jeunes gens du Ghetto et ceux qui travaillaient à l'extérieur, fut créé. Ce groupe nommé "Parti de la résistance juive" prit le pouvoir dans le Ghetto. Le conseil juif et le service d'ordre que les Allemands reconnaissaient, subsistèrent officiellement. Ils avaient, en fait, perdu toute autorité. Le parti de la résistance décida désormais de tout ce que nous faisons et éditra toutes les ordonnances. Ce parti comprenait tous les groupements politiques, des communistes aux sionistes extrémistes.

J'ai lu, depuis que je suis à l'étranger, un récit de la révolte des Juifs à Varsovie. Le récit a été publié par un groupement politique juif. Je considère qu'il est injuste, vis-à-vis des milliers de morts des autres groupements, d'éditer des rapports tendancieux et cela

ORGANISATION DE LA RESISTANCE

Les derniers milliers de survivants en avaient trop vu, pour se-
 order quelque crédit aux promesses allemandes. Pendant des mois ils
 nous avaient trompés, pendant des mois ils avaient menti. Nous savons
 que nous nous sommes condamnés. Nous ne voulons pas nous laisser tuer
 comme des troupeaux de moutons. Nous ne voulons plus assister impuis-
 sante, au massacre de nos femmes et de nos enfants, par les Allemands.
 Nous voulons défendre la vie de ceux qui nous sont chers. Nous savons
 fort bien que la résistance armée signifiait la mort pour tous. Nous
 étions certains que nous n'avions aucune puissance, en comparaison
 avec ce dont les Allemands disposaient. Nous voulions taper comme des
 soldats et non pas être abattus comme des bestiaux. Chaque bloc, chaque
 maison s'organisa. Au lieu de reconstruire des cahottes, on édifia partout
 de solides forteresses. Une pensée dominait le Ghetto: la résistance
 jusqu'au dernier homme.

C'est en décembre qu'un Juif tua le premier SS, rue Mila: Début
 lors les Allemands n'osaient plus venir seuls, dans le Ghetto. Le SS
 Gruppenführer Strop, le nouveau chef de la Gestapo de Varsovie, usa de
 terribles représailles après la mort de cet SS. La rue Mila fut serrée
 par plusieurs centaines de SS en fusillade tous ceux qui s'y trouvaient.
 Les SS ne trouvaient que peu de gens. Ils lancèrent alors des grenades
 dans les caves. A cette époque, décembre 1943, les forteresses n'étaient
 pas encore achevées. On se cachait dans des endroits bien camouflés,
 mais peu sûrs. Les grenades firent des lors de terribles ravages.
 Ces représailles durèrent 2 heures. Dès que les SS sont partis nous
 nous sommes dirigés vers la rue Mila. Ce que nous y avons vu était
 effrayant. Les corps ressemblaient de centaines de cadavres. Les blo-
 cades restaient dans les caves. C'était terrible.

Dans la rue Mila et Wlaka habitaient des ouvriers qui ne travail-
 laient pas dans le Ghetto. Ces hommes avaient perdu leur femme et leurs
 enfants au cours des "actions" de juillet à septembre 1943. Ils étaient
 occupés, pour la plupart, à la gare de l'est et dans la fabrique d'ar-
 mes de Stover, du côté ouest. Les "sauvages" habitaient aussi dans ces
 rues. Ils ne travaillaient nulle part. Ils choisissaient une maison
 vide et s'y installaient de solides cahottes. Ils n'avaient que très
 peu de chances d'échapper aux "actions". Ils furent les premiers à
 prendre les armes.

En dehors de l'organisation des maisons et des blocs, un mouve-
 ment de résistance, auquel adhéraient les jeunes femmes et les
 jeunes gens du Ghetto et ceux qui travaillaient à l'extérieur, fut créé.
 Ce groupe nommé "Parti de la résistance juive" prit le pouvoir dans le
 Ghetto. Le conseil juif et le service d'ordre des Allemands répon-
 daient, subitement officiellement. Ils avaient, en fait, perdu
 toute autorité. Le parti de la résistance décida désormais de tout ce
 que nous faisons et édit toutes les ordonnances. Ce parti comprenait
 tous les groupements politiques, des communistes aux socialistes extré-
 mistes.

J'ai lu, depuis que je suis à l'étranger, un récit de la révolte
 des Juifs à Varsovie. Le récit a été publié par un groupement politique
 juif. Je considère qu'il est injuste, vis-à-vis des milliers de morts
 des autres groupements, d'éditer des rapports tendancieux et cela

d'autant plus que les chefs politiques savent comment cela s'est passé en réalité.

Toutes les querelles de partis disparaissent quand on se trouve en présence de la mort, quand on attaque, avec des revolvers et des grenades, des tanks, des canons, des lance-flammes. Dans le Ghetto on était juif. On y était attaqué en tant que juif. Et cela n'avait aucune importance d'être originaire de l'est ou de l'occident, d'être pieux ou athée, communiste ou sioniste. Ce qui était important c'était de savoir se servir des grenades. Nous étions au front. Le courage, l'audace; la camaraderie avaient bien plus de sens que les convictions politiques.

Et pour commencer la résistance élimina tous ceux qu'avaient collaboré avec les Allemands, de quelque façon que ce soit, lors des transferts. Les chefs du service d'ordre, tous ceux qui dans le conseil juif ou dans tout autre organisme avaient exécuté les ordres de la gestapo furent fusillés.

Je veux insister sur le fait que ces jugements ne furent pas prononcés à la légère. Chaque cas était examiné. Le verdict était affiché dans toutes les rues. Le chef du service d'ordre, un juif baptisé, qui avant la guerre, avait commandé et dirigé la police polonaise de Gdynia se suicida, pour éviter d'être fusillé.

Au cours des combats, deux tactiques de défense furent appliquées: d'une part, des groupes qui se défendaient, avec les femmes et les enfants, dans les fortins, lorsqu'on les attaquait et, d'autre part, des groupes d'assaut qui défendaient les portes du Ghetto et, de rue en rue, les maisons.

Dans les fortins les groupes étaient organisés de la façon suivante: quelques hommes d'une maison ou de quelques maisons voisines formaient un groupe de défense. Je prends, comme exemple, le groupe dont je faisais partie. Nous étions 80 hommes et 20 femmes. Nous n'acceptions pas de familles avec leurs enfants, car nous dépendions du parti. Notre tâche était de défendre l'entrée de notre bloc, lors d'une révolte générale.

Nous avons élu un comité qui répartit le travail de construction du fortin. Notre fortin devait coûter 1/2 million de zlotys. Chacun devait payer une certaine somme pour le ravitaillement. Malgré ces grosses sommes ce n'était pas un fortin de riches: quelques uns des nôtres, particulièrement riches, couvrirent tous les frais.

- o - o - o -

LE RAVITAILLEMENT.

=====

3 hommes étaient chargés d'approvisionner notre fortin. Ce n'était guère facile de réunir de quoi entretenir 100 hommes, pendant 1 an. Quelques contrebandiers professionnels se chargèrent nous fournir ce qu'il fallait. Il fut plus difficile d'obtenir une dynamo, une pompe d'eau, un poste de TSF, un fourneau électrique, car il était très difficile d'introduire cela dans le Ghetto.

Il faut plus que les chefs politiques savent comment cela a été passé en réalité.

Toutes les guerilles de part et d'autre disparaissent quand on se trouve en présence de la mort, quand on attaque, avec des revolvers et des grenades, des tanks, des canons, des lance-flammes. Dans le Ghetto on était juif. On y était attendu on tant que juif. Et cela n'avait aucune importance d'être originaire de l'est ou de l'occident, d'être pieux ou athée, communiste ou aliciste. Ce qui était important c'était de savoir se servir des grenades. Nous étions au front. Le courage, l'audace, la camaraderie avaient bien plus de sens que les convictions politiques.

Et pour commencer la résistance élimina tous ceux qui avaient sollicité avec les Allemands, de quelque façon que ce soit, lors des transferts. Les chefs du service d'ordre, tous ceux qui dans le conseil juif ou dans tout autre organisme avaient exécuté les ordres de la Gestapo furent tués.

Je veux insister sur le fait que ces jugements ne furent pas prononcés à la légère. Chaque cas était examiné. Le verdict était réfléchi dans toutes les rues. Le chef du service d'ordre, un juif baptisé, qui avant la guerre, avait commandé et dirigé la police polonaise de Gdynia se suicida, pour éviter d'être tué.

Au cours des combats, deux tactiques de défense furent appliquées: d'une part, des groupes qui se défendaient, avec les femmes et les enfants, dans les fortins, lorsqu'on les attendait et, d'autre part, des groupes d'assaut qui défendaient les portes du Ghetto et, de rue en rue, les maisons.

Dans les fortins les groupes étaient organisés de la façon suivante: quelques hommes d'une maison ou de quelques maisons voisines formaient un groupe de défense. Je prends, comme exemple, le groupe dont je faisais partie. Nous étions 80 hommes et 20 femmes. Nous n'acceptions pas de familles avec leurs enfants, car nous dépendions du parti. Notre tâche était de défendre l'entrée de notre bloc, lors d'une révolte générale.

Nous avons élu un comité qui répartit le travail de construction du fortin. Notre fortin devait coûter 1/2 million de zlotys. Chacun devait payer une certaine somme pour le revêtement. Mais ces grosses sommes ce n'était pas un fardeau de riches: quelques uns des riches, particulièrement riches, couvraient tous les frais.

LE REVÊTEMENT.

3 hommes étaient chargés d'approvisionner notre fortin. Ce n'était qu'une tâche de tenir de nuit environ 100 hommes, pendant 1 an. Quelques contrebandiers professionnels se chargèrent nous fournir ce qui nous fallait. Il fut plus difficile d'obtenir une dynamite, une pompe à air, un poste de T.S.F., un fourneau électrique, car il était très difficile d'introduire cela dans le Ghetto.

Nous avons accepté 2 médecins et un dentiste. Ils firent la liste des médicaments et des instruments nécessaires. Ceux qui avaient été chargés de ces emplettes durent chercher longtemps dans la ville aryenne.

Le principal était de se procurer des armes. Acheter un revolver ou une grenade dans le Ghetto était impossible. On ne négociait pas ces articles dans le Ghetto. Il fallait les chercher, en risquant sa vie, certains en cherchaient pour eux-mêmes, d'autres pour leur fortin ou pour le parti. En achetant des armes, nous fîmes de tristes expériences dans la ville aryenne. Comme la demande était énorme, les intermédiaires polonais ne cessèrent de faire monter les prix. Les premiers revolvers coûtèrent 1.000 zlotys pièce. Deux jours plus tard on exigeait 3.000 zlotys pour les mêmes armes! Ils avaient compris la situation, de l'autre côté et en faisaient une bonne affaire. Comment introduire tout cela dans le Ghetto?

Le moyen le plus simple, et le moins coûteux, était de faire passer le tout par dessus le mur. On ne pouvait l'employer que pour de petits paquets. C'était, de plus, fort dangereux, non seulement pour ceux qui les faisaient, mais aussi pour les habitants des maisons, proches du mur. L'arrestation de quelqu'un qui faisait passer quelque chose par dessus le mur, entraînait toujours de sévères représailles. Sans faire le moindre contrôle, la gendarmerie obligeait les habitants des maisons voisines de sortir et les fusillait aussitôt. A la contrebande par dessus le mur se livraient de pauvres contrebandiers et des amateurs. Les besoins de la population étaient couverts par l'activité des professionnels, ils étaient organisés. Ils disposaient de camions, pour lesquels ils n'avaient pourtant pas d'autorisation de circuler. Ces organisations disposaient de filiales dans la ville aryenne. Elles faisaient leurs commandes, par téléphone, en leur code que seuls les contrebandiers pouvaient comprendre. Les autos étaient garées du côté aryen. Les chauffeurs participaient aux affaires et obtenaient de grosses sommes pour chaque voyage.

Les portes du Ghetto étaient gardées par les "joueurs". Ainsi surnommait-on les membres du service d'ordre qui gardaient les rues du Ghetto. Ils exerçaient un véritable monopole, car ils étaient les seuls à pouvoir corrompre la gendarmerie. Les portes du Ghetto étaient toujours surveillées par 2 gendarmes, 2 membres du service d'ordre juif et un policier polonais. Il en fut ainsi jusqu'au 21 juillet 1942. Au cours des "actions" les SS renforçaient la garde.

Les "joueurs" avaient leur propre organisation avec un secrétariat et des employés rémunérés. Ces derniers n'avaient que cette occupation. Ils connaissaient tous les gendarmes de Varsovie et savaient si l'on pouvait les acheter. Ils fournissaient à tout le bataillon de gendarmes de l'argent, des montres, des appareils photographiques, des serviettes, des étoffes, des sous-vêtements de femmes. Les Allemands recherchaient beaucoup ces articles et les envoyaient en Allemagne. Les "joueurs" savaient où ces gendarmes passaient leurs permissions. Ils leur offraient des cadeaux pour leurs enfants. Lorsqu'un nouveau bataillon venait, il fallait arrêter un moment la contrebande jusqu'à ce qu'on eut gagné les premiers gendarmes.

Corrompre un gendarme était - "l'empoisonner". "Monter la garde" voulait dire que toute la garde avait été achetée. "La voiture brûle" signifiait que l'auto se trouvait au portail et ne pouvait pas entrer.

Nous avons accepté 2 médecins et un dentiste. Ils tiennent la liste des médicaments et des instruments nécessaires. Ceux qui avaient été chargés de ces emplois durant les longs jours dans la ville aryenne.

Le principal était de se procurer des armes. Acheter un revolver en une grande dans le ghetto était impossible. On ne négociait pas ces articles dans le ghetto. Il fallait les chercher, en risquant sa vie, certains en cherchaient pour eux-mêmes, d'autres pour leur sortin ou pour le parti. En achetant des armes, nous fîmes de tristes expériences dans la ville aryenne. Comme la demande était énorme, les intermédiaires polonais ne cessèrent de faire monter les prix. Les premiers revolvers coûtèrent 1.000 zlotys pièce. Deux jours plus tard on exigeait 2.000 zlotys pour les mêmes armes! Ils avaient compris la situation, de l'autre côté et en faisaient une bonne affaire. Comment introduire tout cela dans le ghetto?

Le moyen le plus simple, et le moins coûteux, était de faire passer le tout par dessus le mur. On ne pouvait s'employer que pour de petites papeteries. C'était, de plus, fort dangereux, non seulement pour ceux qui les faisaient, mais aussi pour les habitants des maisons, proches du mur. L'arrestation de quelqu'un qui faisait passer quelque chose par dessus le mur, entraînait toujours de sévères représailles. Sans faire le moindre contrôle, la gendarmerie obligeait les habitants des maisons voisines de sortir et les faisait passer à la contrebande par dessus le mur se livrant de graves contrebandiers et des ma- leurs. Les besoins de la population étaient couverts par l'activité des professionnels. Ils étaient organisés. Ils disposaient de camions, pour lesquels ils n'avaient pourtant pas d'autorisation de circulation. Ces organisations disposaient de filiales dans la ville aryenne. Elles faisaient leurs commandes par téléphone, on leur code par les seuls les contrebandiers pouvaient comprendre. Les autos étaient gardées du côté aryen. Les chauffeurs participaient aux affaires et obtenaient de gros sommes pour chaque voyage.

Les portes du ghetto étaient gardées par les "joueurs". Ainsi sur- nommés-on les membres du service d'ordre qui gardaient les rues du ghetto. Ils exerçaient un véritable monopole, car ils étaient les seuls à pouvoir corrompre la gendarmerie. Les portes du ghetto étaient tou- jours surveillées par 2 gendarmes, 2 membres du service d'ordre qui et un policier polonais. Il en fut ainsi jusqu'au 31 juillet 1942. Au cours des "actions" les SS renforçaient la garde.

Les "joueurs" avaient leur propre organisation avec un secrétariat et des employés rémunérés. Ces derniers n'avaient que cette occupation. Ils connaissaient tous les gendarmes de Varsovie et savaient si l'on pouvait les acheter. Ils fournissaient à tout le bataillon de gendarmes de l'argent, des montres, des appareils photographiques, des serviettes, des étoffes, des sous-vêtements de femmes. Les Allemands recherchaient beaucoup ces articles et les envoyaient en Allemagne. Les "joueurs" avaient un service de renseignements. Ils leur offri- raient de ces gendarmes passaient leurs permissions. Ils leur offri- rent des cadeaux pour leurs enfants. Lorsqu'un nouveau bataillon venait il fallait arrêter un moment la contrebande jusqu'à ce qu'on eût gagné les premiers gendarmes.

Corrompre un gendarme était - "l'empoisonner". "Monter la garde" voulait dire que toute la garde avait été achetée. "La voiture brûle" signifiait que l'auto se trouvait au portail et ne pouvait pas entrer.

"La voiture a brulé" signifiait que les SS l'avaient confisquée.

Il était très rare qu'un gendarme, après avoir été payé, dénonçât les corrupteurs. Le gendarme Frankenstein, célèbre dans le Ghetto, était une exception. Il portait en réalité un autre nom. Tous les enfants le connaissaient sous ce nom, qu'il devait sa ressemblance avec le Frankenstein du cinéma. On peut s'imaginer combien il était hideux. Il "jouait" (expression usuelle pour se laisser acheter) comme tous les gendarmes. Mais, quand il revint de Berlin, où il avait été en permission, il abattit le Juif qui était de service à son portail. Cela s'était passé longtemps avant les "transferts", à un moment où un tel fait était encore extraordinaire. Le lendemain Frankenstein fusilla un autre membre du service d'ordre. Je ne connais pas le nombre exact des Juifs qu'il tua ainsi. Il y en eut, probablement, une trentaine. Les gendarmes annonçaient eux-mêmes quand Frankenstein serait de garde. Personne n'osait approcher de la porte qu'il gardait. On n'a jamais su ce qui s'était passé. On disait que les membres du service d'ordre lui avaient refusé quelques milliers de marks, qu'il avait exigés lors de son départ en permission.

Aucune auto, aucun véhicule ne pouvait pénétrer illégalement dans le Ghetto sans l'aide des "joueurs". Le prix variait selon le poids et la nature des marchandises. Ce moyen de contrebande ne pouvait servir qu'en l'absence des SS. Les SS ne gardaient le Ghetto que pendant les "actions". Pourtant, même pendant la période des "transferts", le portail près du cimetière juif n'était gardé que par des gendarmes. Par cette sortie, la garde avait le consigne de ne rien laisser passer, ni voitures, ni gens, même s'ils étaient munis de laissez-passer en règle. Ce portail ne servait qu'aux corbillards. Le cimetière juif se trouvait en territoire aryen depuis que l'on avait, en décembre 1941, réduit l'espace réservé au Ghetto. Et c'est pourtant par ce portail que passa la contrebande durant les "transferts".

Si la garde était à cette porte, on usait, de façon un peu macabre, du corbillard. Jusqu'au 21 juillet 1942 seuls les parents, munis de laissez-passer, pouvaient participer aux enterrements. Après le 21 juillet 1942 il n'y eut évidemment plus d'enterrement. Les milliers de cadavres de l'époque des transferts furent portés par les voitures de Pinkiert au cimetière et lancés dans des fosses communes. Pinkiert possédait une grande entreprise de pompes funèbres. C'est d'après lui nomma "Pinkiertowki" les corbillards et "Pinkierciarze" les fossoyeurs qui rassemblaient pendant les transferts, les cadavres entassés dans les rues et au centre de rassemblement. C'étaient les hommes les plus occupés du Ghetto. Comme on n'avait pas assez de chevaux, les hommes tiraient eux-mêmes les corbillards. Au retour du cimetière, ils rapportaient des armes, dans le double fond des caisses. Les gendarmes ne fouillaient jamais ces caisses, souillées de sang: ils les faisaient ouvrir. Tout le monde pouvait devenir Pinkierciarz. On fabriquait une caisse noire, on y mettait un cadavre et on la traînait sur une voiture au cimetière. Il suffisait de mettre un bonnet noir comme en portaient les fossoyeurs professionnels.

En décembre 1942 et en janvier 1943 les SS n'osèrent plus pénétrer dans le Ghetto. Cela était devenu dangereux. A cause de cela, il n'y eut plus à ce moment assez de cadavres pour la contrebande. Il fallait

La voiture a "roulé" et était dans les SS l'avaient confiés.

Il était très rare qu'un gendarme, après avoir été payé, dénonçât ses collègues. Le gendarme Frankenstein, célèbre dans le Ghetto, était une exception. Il portait en réalité un autre nom. Tous les ans, le Frankenstein du cinéma. On peut s'imaginer combien il était hétéroclite. Il "jouait" (expression usuelle pour se laisser séduire) comme tous les gendarmes. Mais, quand il venait de Berlin, on lui avait été en permission, il était passé longtemps avec les "transferts", à un moment où un tel fait était encore extraordinaire. Le gendarme Frankenstein lui-même n'était pas un membre du service d'ordre. Je ne connais pas le nombre exact des "transferts", mais il y en avait, probablement, une trentaine. Les gendarmes annonçaient eux-mêmes quand Frankenstein sortait de garde. Personne n'osait approcher de la porte qu'il gardait. On n'a jamais vu un "transfert" passer. On disait que les membres du service d'ordre lui avaient refusé quelques milliers de marks, qu'il avait exigés lors de son départ en permission.

Il n'y avait pas de permis de circulation. Le prix variait selon le poids et la nature des marchandises. Ce moyen de contrebande ne pouvait servir qu'en l'absence des SS. Les SS ne gardaient le Ghetto que pendant les "actions". Pourtant, même pendant la période des "transferts", le porteur de marchandises qui était gardé ne pouvait rien laisser passer. Cette sortie, la garde avait le courage de ne rien laisser passer, ni voitures, ni gens, même s'ils étaient munis de laissez-passer en règle. On portait le service d'ordre cordillards. Le cimetière juif se trouvait sur territoire arabe depuis que l'on avait, en décembre 1941, réduit l'espace réservé au Ghetto. Et c'est pourquoi par ce portail que passait la contrebande durant les "transferts".

Si la garde était à cette porte, on avait, de façon un peu masquée, un cordillard. Jusqu'en 31 juillet 1942, seuls les parents, munis de laissez-passer, pouvaient participer aux enterrements. Après le 31 juillet 1942 il n'y eut évidemment plus d'enterrement. Les milliers de cadavres de l'époque des transferts furent portés par les voitures de Pankier en cimetières et jettés dans des fosses communes. Pankier possédait une grande entreprise de pompes funèbres. C'est d'après lui que les "Pankierowki", les cordillards, les cadavres entassés dans les rassemblements pendant les transferts. Les hommes les plus dangereux et au centre de rassemblements. C'étaient les hommes les plus dangereux du Ghetto. Comme on n'avait pas assez de chevaux, les hommes étaient eux-mêmes les cordillards. Au retour du cimetière, ils rapportaient les armes, dans la double fond des caisses. Les gendarmes ne fouillaient jamais ces caisses, s'ils les faisaient ouvrir, tout le monde pouvait devenir Pankierowki. On fabriquait une caisse noire et on y mettait un cadavre et on la traitait sur une voiture au cimetière. Il suffisait de mettre un bonnet noir comme en portaient les fossoyeurs professionnels.

En décembre 1942 et en janvier 1943 les SS n'osaient plus pénétrer dans le Ghetto. Cela était devenu dangereux. A cause de cela, il n'y avait plus de moment assez de cadavres pour la contrebande, il fallait

Les ouvriers des rues Miła et Wiska trouvaient les sommes nécessaires et venir, plusieurs fois, avec le même cadavre. Au retour on le cachait, avec les armes, dans le double fond.

La contrebande se faisait aussi par les canaux des égouts. C'était particulièrement difficile. Il fallait un long entraînement. Il fallut corrompre les ouvriers des conduites d'eau de Varsovie. L'un de ces ouvriers vous montrait le chemin, au début. On faisait quelquefois le voyage, sans armes, sous sa conduite pour apprendre à connaître le plan des canalisations. La grosse difficulté était de retrouver la trappe laissée ouverte pour la sortie. Il n'y a pas moyen d'ouvrir ces trappes de l'intérieur. Il fallait bien connaître le labyrinthe des canaux, car pour la contrebande d'armes on était seul. Les ouvriers



Une fosse commune au cimetière juif de Varsovie

ne venaient plus alors. On les payait pour qu'ils indiquent dans quelle rue la trappe n'était pas fermée.

A toutes ces difficultés s'ajoutaient les dangers que l'on courait dans la ville aryenne. L'argent nous causait les plus grands soucis. Il n'y avait que peu de riches dans les blocs des grandes firmes. La masse était pauvre.

Il est venu, plusieurs fois, avec le même cadavre. Au retour on le
cachait, avec les armes, dans le double fond.

La contrebande se faisait aussi par les canaux des égouts. C'était
particulièrement difficile. Il fallait un long entraînement. Il fallait
contourner les ouvriers des conduites d'eau de Varsovie. L'un de ces
ouvriers vous montrait le chemin, au début. On faisait quelques fois le
voyage, sans armes, sans conduite pour apprendre à connaître le
plan des canalisations. La grosse difficulté était de retrouver la
trappe laissée ouverte pour la sortie. Il n'y a pas moyen d'ouvrir ces
trappes de l'intérieur. Il fallait bien connaître le labyrinthe des
canaux, car pour la contrebande d'armes on était seul. Les ouvriers



Une
gasse commune
au
cimetière juif
de
Varsovie

ne venaient plus alors. On les payait pour qu'ils indiquent dans quelle
trappe n'était pas fermée.

A toutes ces difficultés s'ajoutaient les dangers que l'on courait
dans la ville aryenne. L'argent nous causait les plus grands soucis.
Il n'y avait que peu de riches dans les blocs des grandes lignes. La
masse était pauvre.

Les ouvriers des rues Mila et Niska trouvèrent les sommes nécessaires en vendant tous leurs habits, tout leur linge qui se trouvait dans le Ghetto. Ces objets n'avaient plus de valeur puisqu'on n'en avait plus besoin. Les femmes et les hommes qui allaient travailler chaque matin dans la ville aryenne mettaient 2 robes ou 2 chemises, roulaient un drap de lit autour de leurs hanches ou liaient un édredon avec des ficelles, de façon à en faire un manteau. Ils vendaient tout cela aux aryens. Quand ils ne possédaient plus rien et n'avaient plus ni couverture, ni coussin, ni manteau, ils en achetaient au Ghetto et quand ils avaient réussi à se procurer des vivres pour l'argent gagné, ils allaient de maison en maison. Ils vendaient ainsi ce qu'ils avaient introduit et achetaient de nouveaux habits. Les gendarmes leur enlevaient souvent tout ce qu'ils portaient. Les membres juifs du service d'ordre achetaient le plus souvent la garde. On payait quelques zlotys par ouvrier. Pour ces groupes, les "joueurs" arrangeaient tout gratuitement. Que de difficultés, que de dangers à courir avant d'obtenir, enfin, une arme!

Le parti de la résistance devait faire face à de grosses difficultés financières. La révolte aurait complètement échoué si ces jeunes gens ne s'étaient procuré audacieusement l'argent nécessaire. Le conseil juif, auquel le parti demanda une aide financière, refusa. Ainsi le parti de la résistance dut se procurer, revolver au poing, l'argent nécessaire. Dans chaque bloc, des hommes de confiance disposaient de renseignements précis sur la fortune de tous les habitants. On avertissait par écrit les riches de mettre une certaine somme à la disposition de la résistance. Si on ne donnait pas suite à cet ordre le parti intervenait énergiquement et n'admettait pas la moindre hésitation, car la situation était trop sérieuse. Au cours de la nuit des hommes armés conduisaient le récalcitrant dans le fortin des chefs. Il y était incarcéré jusqu'à ce qu'il eût donné, à sa famille, l'ordre de payer la somme exigée. J'ai parlé avec quelqu'un qui avait été enlevé de cette façon. Il avoua qu'on lui avait bandé les yeux à la rue et qu'on ne lui avait enlevé le bandeau que dans une cave. On lui montra l'arsenal. Il se rendit compte qu'il avait réellement à faire à une organisation et envoya à sa femme un mot lui enjoignant de payer immédiatement la somme demandée. Un agent de liaison rapporta l'argent et, quant à lui, on les ramena aussitôt, les yeux bandés, à la maison. Il ignorait complètement où se trouvait le fortin. J'avoue que je ne connaissais pas non plus le siège de la direction du parti. Mon oncle, qui était chef et agent de liaison de notre groupe, était le seul à le savoir.

En décembre et en janvier, j'ai passé, à plusieurs reprises, quelques heures dans la ville aryenne. Je devais faire différentes emplettes pour notre fortin. C'est alors que j'appris que mon ami Ossip, sa femme et leur fillette, avaient été abattus, à coups de feu, dans la rue Hoza. Un Polonais avait révélé qu'il avait fait sortir sa femme du Ghetto.

- o - o - o -

Aussi, au moment où... trouvèrent 131 personnes... SS nous firent tous sortir... quatre. Le directeur et sa secrétaire rejoignirent Katscher au bureau.

Les ouvriers des rues de la ville trouvaient les sommes nécessaires en vendant tous leurs habits, tout leur linge qui se trouvait dans le ghetto. Ces objets n'avaient plus de valeur puisqu'on n'en avait plus besoin. Les femmes et les hommes qu'allaient travailler chaque matin dans la ville aryenne mettaient à robes ou à chemises, trouvaient un drap de lit autour de leurs hanches ou liaient un drap avec des ficelles, de façon à en faire un manteau. Ils vendaient tout cela aux aryens. Quand ils ne possédaient plus rien et n'avaient plus ni couverture, ni conseil, ni manteau, ils en achetaient au ghetto et quand ils avaient réussi à se procurer des vivres pour l'argent gagné, ils allaient de maison en maison. Ils vendaient ainsi ce qu'ils avaient introduit et achetaient de nouveaux habits. Les gardas les emmenaient souvent tout ce qu'ils portaient. Les membres juifs du service d'ordre achetaient le plus souvent la garde. On payait quelques objets par quartier. Pour ces groupes, les "joueurs" arrangeaient tout pratiquement. Que de difficultés, que de dangers à courir avant d'obtenir, enfin, une arme!

Le parti de la résistance devait faire face à de grosses difficultés financières. La révolte aurait complètement échoué si ces jeunes gens ne s'étaient procurés adéquatement l'argent nécessaire. Le conseil juif, auquel le parti demandait une aide financière, refusait. Ainsi le parti de la résistance dut se procurer, revoler au point, l'argent nécessaire. Dans chaque bloc, des hommes de confiance disposaient de renseignements précis sur la fortune de tous les habitants. On avait tissé par écrit les riches de mettre une certaine somme à la disposition de la résistance. Si on ne trouvait pas cette somme à cet ordre le parti intervenait énergiquement et n'admettait pas la moindre résistance, car la situation était trop sérieuse. Au cours de la nuit des hommes armés conduisaient le récolement dans le fortin des chefs. Il y avait incarcéré jusqu'à ce qu'il eût donné, à sa famille, l'ordre de payer la somme exigée. L'argent qu'on lui avait donné les yeux à la rue et qu'on cette façon. Il avait pu lui avoir bandé les yeux à la rue et qu'on ne lui avait enlevé le bandage que dans une cave. On lui montra l'argent. Il se remit compte qu'il avait réellement à faire à une organisation et envoyés à sa femme un mot lui enjoignant de payer immédiatement la somme demandée. Un agent de liaison rapporta l'argent et, quant à lui, on les ramena aussitôt, les yeux bandés, à la maison. Il ignorait complètement où se trouvait le fortin. J'avoue que je ne connaissais pas non plus le siège de la direction du parti. Mon oncle, qui était chef et agent de liaison de notre groupe, était le seul à le savoir.

En décembre et en janvier, j'ai passé à plusieurs reprises, quelques heures dans la ville aryenne. Je devais faire différentes missions pour notre fortin. C'est alors que j'appris que mon ami Gaspard, sa femme et leur fille, avaient été arrêtés à coups de fusil, dans la rue Hosa. Un Polonais avait révélé qu'il avait fait sortir sa femme du ghetto.

LES COMBATS DU 17 AU 22 JANVIER.

Tandis que les femmes se présentaient à la révolte, les Allemands nous réservaient la surprise d'un nouveau massacre.

Le 18 janvier 1943, à 7 heures du matin, les SS cernèrent le Ghetto et pénétrèrent dans l'enceinte par les 2 portes. A la porte des rues Szczesliwa et Zamenhofa quelques milliers d'ouvriers étaient réunis. Ils attendaient, comme d'habitude, le contrôle de la gendarmerie. C'est ainsi que le personnel de la firme Döring, des entreprises Steyer et de la gare de l'est allaient au travail. Ils ne se doutaient de rien. Par 25° sous zéro, ils attendaient comme d'habitude, que la garde leur laissât gagner leurs chantiers de la ville aryenne.

Voici qu'arrivent les camions, chargés de SS. Les soldats sautent des camions. En quelques minutes les ouvriers étaient cernés. La surprise avait réussi. Les ouvriers brisèrent le cercle. Ils ne portaient malheureusement pas d'armes. Les SS ouvrirent le feu. Beaucoup d'ouvriers furent abattus. Quelques uns purent gagner les rues Niska et Mila. Par l'autre porte, au croisement des rues Zamenhofa et Gesia, un autre bataillon de SS était entré au même moment. On bloqua les maisons de la rue Zamenhofa portant les numéros 36, 34 et 32. Tous les habitants durent sortir et furent cernés. En même temps, à l'hôpital, installé provisoirement au coin des rues Gesia et Zamenhofa, tous les malades furent massacrés dans leur lit. Tout le personnel militaire et tous les médecins durent sortir. Ils durent rejoindre le groupe cerné à la rue Zamenhofa. Ils furent tous conduits au camp de rassemblement. Le Dr. Gantz, major dans l'armée polonaise, le chef des médecins juifs, périt alors de même que Guterman de l'American Joint Distribution Committee. A 9 heures les SS cernèrent notre fabrique, où je me trouvais. Un groupe de 40 SS, conduits par l'Untersturmführer Kutscherra, pénétra dans la fabrique. Notre bloc d'habitations (8 maisons) avait été cerné en même temps par les gendarmes.

Lorsque nous avons vu à 7 heures du matin les autos des SS, nous en avons averti notre directeur et sa secrétaire. Ils allèrent au poste de commandement et revinrent avec la nouvelle qu'il ne s'agissait que d'une épuration. Elle n'était dirigée que contre les "sauvages" et les contrebandiers. Le personnel des usines d'armement devait être épargné. Nous avons aussitôt convoqué une assemblée. Le conseil des ouvriers ne pouvait pas soumettre une décision définitive aux ouvriers. Il y avait deux possibilités: gagner les fortins, mais c'était à notre désavantage, si les nouvelles rapportées par le directeur étaient exactes. Un boycottage du travail entraînerait la suppression immédiate de l'entreprise et nous tomberions, en tant que bloc de "sauvages", sous le coup de l'"action". L'autre solution était de réunir tout le monde dans la fabrique. Mais le poste de commandement avait trop souvent menti. Le conseil des ouvriers ne pouvait prendre la responsabilité d'une telle décision. Et finalement on décida que chacun agirait à sa guise. Il n'y avait pas d'autre solution.

Aussi, au moment où les SS pénétrèrent dans la fabrique, ils y trouvèrent 131 personnes. Tous les autres avaient gagné les fortins. Les SS nous firent tous sortir et nous ordonnèrent de nous aligner par quatre. Le directeur et sa secrétaire reçurent Kutscherra au bureau.

LES COMBATS DU 17 AU 22 JANVIER

Tandis que les femmes se précipitaient à la révolte, les Allemands nous réservaient la surprise d'un nouveau massacre.

Le 18 janvier 1945, à 7 heures du matin, les SS germèrent le ghetto et pénétrèrent dans l'enceinte par les 3 portes. A la porte des rues Szwajcarski et Zambrski quelques milliers d'ouvriers étaient réunis. Ils attendaient, comme d'habitude, le contrôle de la gendarmerie. C'est ainsi que le personnel de la firme Döring, des entreprises Steyer et de la gare de l'est allaient au travail. Ils ne se doutaient de rien. Par 25° sous zéro, ils attendaient comme d'habitude, que la garde leur laissât gagner leurs chantiers de la ville aryenne.

Voici qu'arrivent les camions, chargés de SS. Les soldats sautent des camions. En quelques minutes les ouvriers étaient cornés. La surprise avait réussi. Les ouvriers prirent le cercle. Ils ne portaient aucunement pas d'armes. Les SS ouvrirent le feu. Beaucoup d'ouvriers furent blessés. Quelques uns prirent gain de la rue Niska et Milska. Par l'autre porte, au croisement des rues Zambrski et Gales, un autre détachement de SS était entré au même moment. On piqua les maisons de la rue Zambrski portant les numéros 26, 24 et 22. Tous les habitants furent sortis et furent cornés. En même temps, à l'hôpital, installé provisoirement au coin des rues Gales et Zambrski, tous les malades furent massacrés sans leur lit. Tout le personnel militaire et tous les médecins furent sortis. Ils furent rejoints par la troupe corne à la rue Zambrski. Ils furent tous conduits au camp de rassemblement. Le Dr. Gantz, major dans l'armée polonaise, le chef des médecins Julia, et le Dr. Gantz, major dans l'armée polonaise, le chef des médecins Julia, furent alors de même que Gutzman de l'American Joint Distribution Committee. A 9 heures les SS cornèrent notre fabrique, où je me trouvais. Un groupe de 40 SS, conduits par l'Untersturmführer Kutacharski, pénétra dans la fabrique. Notre bloc d'habitations (8 maisons) avait été corné en même temps par les gendarmes.

Lorsque nous eûmes vu à 7 heures du matin les autos des SS, nous en avions averti notre directeur et sa secrétaire. Ils allèrent au poste de commandement et revinrent avec la nouvelle qu'il ne s'agissait que d'une éruption. Elle n'était dirigée que contre les "sauvages" et les contrebandiers. Le personnel des usines d'armement devait être épargné. Nous avons aussitôt convoqué une assemblée. Le conseil des ouvriers ne pouvait pas soumettre une décision définitive aux ouvriers. Il y avait deux possibilités: Gagner les fortins, mais c'était à notre désavantage et les nouvelles rapportées par le directeur étaient exactes. Un boycottage du travail entraînerait la suppression immédiate de l'entreprise et nous tomberions, en tant que bloc de "sauvages", sous le coup de l'"action". L'autre solution était de rester tout le monde dans la fabrique. Mais le poste de commandement avait trop souvent menti. Le conseil des ouvriers ne pouvait prendre la responsabilité d'une telle décision. Et finalement on décida que chacun agirait à sa guise. Il n'y avait pas d'autre solution.

Ainsi, au moment où les SS pénétrèrent dans la fabrique, ils y trouvèrent 131 personnes. Tous les autres avaient gagné les fortins. Les SS nous firent tous sortir et nous ordonnèrent de nous aligner par quatre. Le directeur et sa secrétaire rejoignent Kutacharski au bureau.

Les SS attendaient ses ordres pour agir. Nous attendîmes 20 minutes. Kutscherra revint avec le directeur et sa secrétaire. Il n'osait pas se décider à priver cette usine d'armement de tous ses ouvriers. Il ordonna à ses hommes de nous surveiller. Il se rendit auprès du chef du poste de commandement qui dirigeait l'action depuis le centre de rassemblement. Il revint au bout de quelques minutes. Il cria qu'il lui fallait 250 hommes. La moitié du personnel devait être déporté. (500 hommes constituaient officiellement le contingent). Il ordonna aux gendarmes de fouiller nos maisons. Il fallait trouver les gens.

Notre directeur savait que nous avions des armes dans le bloc. Il avait recommandé au conseil des ouvriers d'éviter un massacre. Il craignait que ses ouvriers n'ouvrissent le feu contre les Allemands. Pendant 2 heures les gendarmes fouillèrent toutes les maisons, des caves aux greniers. Ils revinrent bredouilles. Les SS nous cernaient toujours et nous attendions notre arrêt de mort.

Ce furent des heures terribles. A quoi fallait-il penser d'abord? A notre propre sort? à celui des camarades dans les fortins? aux femmes et aux rares enfants qui étaient restés dans le bloc?

J'étais de service ce matin au portail. Je devais voir dans quelle direction les SS faisaient leur rafle. Les SS qui avaient pénétré chez nous n'étaient pas venus du Ghetto. C'était la garde du groupe qui avait été conduit de la rue Zamenhofa au centre de rassemblement. Ces SS vinrent, par conséquent, du centre de rassemblement, en face de notre fabrique. Je ne m'attendais pas à les voir venir de cette direction. J'étais certain qu'ils retourneraient au Ghetto et c'est pour cela que je n'avais pas pu rejoindre mes camarades, à l'endroit convenu. Je me trouvai ainsi parmi les 131.

Les gendarmes revinrent avec rien. Kutscherra passa ces 2 heures au bureau. Le directeur et sa secrétaire lui offrirent du vrai café et du cognac. Il fit monter un tailleur et commanda un costume. Il ordonna à un cordonnier de prendre ses mesures pour une paire de bottes. Le directeur le pria de relâcher les 131 hommes, ses meilleurs ouvriers, ses travailleurs les plus zélés. Sans eux il ne pourrait plus continuer le travail. Tous les autres avaient gagné les maisons des sauvages. "Eh bien, nous les retrouverons là-bas", décida Kutscherra. Il nous autorisa à régagner la fabrique. Comme en novembre, notre bloc avait été favorisé par le sort ce 18 janvier. Les SS cernèrent alors la rue Niska et y furent accueillis à coups de feu. On tirait de toutes les maisons sur les Allemands. Un véritable combat s'engagea. Je repris mon poste d'observation, à la porte. Je pouvais voir tout le champ de bataille de la rue Niska, à 30 m. de notre usine. La rue fut bloquée pendant 2 heures. Personne ne se rendit. Personne n'a été conduit au centre de rassemblement.

Pour la première fois depuis la création du Ghetto, je vis des ambulances allemandes. Elles emportaient les SS morts ou blessés. Des infirmiers SS couraient de ci, de là avec des brancards, comme au front. A midi les SS se retirèrent. Jusqu'à 14 heures nous eûmes la paix. Les cuisines de campagne se trouvaient dans la cour du Nr. 20 de la rue Niska, au siège de la "confiscation des biens". A 14 heures les SS pénétrèrent dans la rue Mila, qui fait suite à la rue Niska. Et tout

30 personnes que l'on avait rassemblés. Ces groupes ne comprenaient que des hommes et

Les SS attendaient ses ordres pour agir. Nous attendimes 20 minutes. Kutachera revint avec le directeur et sa secrétaire. Il n'osa pas se décider à priver cette usine d'immense de tous ses ouvriers. Il ordonna à ses hommes de nous surveiller. Il se rendit auprès du chef du poste de commandement qui dirigeait l'action depuis le centre de rassemblement. Il revint au bout de quelques minutes. Il cria qu'il lui fallait 250 hommes. La moitié du personnel devait être déportée. (500 hommes constituaient officiellement le contingent). Il ordonna aux gendarmes de fouiller nos maisons. Il fallait trouver les gens.

Notre directeur savait que nous avions des armes dans le bloc. Il avait recommandé au conseil des ouvriers d'éviter un massacre. Il craignait que ses ouvriers n'ouvrirent la feu contre les Allemands. Pendant 2 heures les gendarmes fouillèrent toutes les maisons, des caves aux greniers. Ils revinrent bredouilles. Les SS nous serment toujours et nous attendions notre arrêt de mort.

Ce furent des heures terribles. A quoi fallait-il penser d'abord? A notre propre sort? à celui des camarades dans les fortins? aux femmes et aux rares enfants qui étaient restés dans le bloc?

L'états de service ce matin au portait. Je devais voir dans quelle direction les SS faisaient leur route. Les SS qui avaient pénétré chez nous n'étaient pas venus du ghetto. C'était la garde du groupe qui avait été conduit de la rue Zamenhofa au centre de rassemblement. Ces SS vinrent par conséquent, du centre de rassemblement, en face de notre fabrique. Je ne m'attendais pas à les voir venir de cette direction. L'états certain qu'ils retourneraient au ghetto et c'est pour cela que je n'avais pas pu rejoindre mes camarades, à l'endroit convenu. Je ne trouvais ainsi parmi les SS.

Les gendarmes revinrent avec rien. Kutachera passa ces 2 heures au bureau. Le directeur et sa secrétaire lui offrirent du vrai café et du cognac. Il fit monter un tailleur et commanda un costume. Il ordonna à un gendarmier de prendre ses mesures pour une paire de bottes. Le directeur le pria de réfléchir les 131 hommes, ses meilleurs ouvriers, ses travailleurs les plus sages. Sans eux il ne pourrait plus continuer le travail. Tous les autres avaient gardé les maisons des savages. "Très bien, nous les retrouverons là-bas", dit-il Kutachera. Il nous autorisa à regarder la fabrique. Comme en novembre, notre bloc avait été favorisé par le sort ce 18 janvier. Les SS cornèrent alors la rue Wisla et y furent accueillies à coups de feu. On tira de toutes les maisons sur les Allemands. Un véritable combat s'engagea. Je repris mon poste d'observation, à la porte. Je pouvais voir tout le champ de bataille de la rue Wisla, à 30 m. de notre usine. La rue fut bloquée pendant 2 heures. Personne ne se rendit. Personne n'a été conduit au centre de rassemblement.

Pour la première fois depuis la création du ghetto, je vis des ambulances allemandes. Elles emportaient les SS morts ou blessés. Des infirmiers SS couraient de ci, de là avec des brancards, comme au front. A midi les SS se retirèrent. Jusqu'à 14 heures nous eûmes la paix. Les centaines de camarades se trouvaient dans la cour du Nr. 20 de la rue Wisla, au siège de la "confédération des biens". A 14 heures les SS pénétrèrent dans la rue Wisla, qui fait suite à la rue Wisla. Et tout

recommença, comme le matin. On n'obéissait plus au cri de "Tous les Juifs dehors". A ce cri qui chassait de leur maison des centaines de milliers de gens, frappés d'une terreur panique, il y a quelques mois à peine, on répondait, en janvier 1943, par des coups de feu. On ne se laissait plus pousser à la mort.

Les combats durèrent jusqu'à 18 heures dans la rue Mila. Les Allemands ne purent envoyer personne aux chambres à gaz de Treblinka. Ils lancèrent dans toutes les maisons, dans toutes les caves, à l'aveuglette, leurs grenades. Ils savaient que 4.000 personnes habitaient dans cette rue. Ils ne pénétrèrent pas dans les fortins. Ils ne les cherchèrent même pas. Tomber ici, tué par un Juif, cela ne plaisait guère aux SS. Ils se contentèrent d'arroser ce secteur de grenades. A 18 heures ils se retirèrent, grimèrent dans les camions qui les attendaient à la rue Zamenhofa et quittèrent le Ghetto.

Le 18 janvier 3.000 personnes, qui avaient été surprises rue Zamenhofa, furent conduites au centre de rassemblement. 1.000 personnes furent tuées aux postes lorsqu'elles essayèrent de s'échapper. Dans les caves des rues Niska et Mila on trouva 500 morts le soir.

Pendant toute la nuit les fossoyeurs tirèrent leurs corbillards. La direction du cimetière juif avait reçu l'ordre de nettoyer de tous les cadavres, les rues du Ghetto, avant le lever du soleil.

Le 19 janvier fut une journée calme pour le Ghetto. L'action était dirigée contre les flotschez Schule, chez Toebens et aux logements militaires. J'ai vu comment les SS emmenaient des groupes de gens de ces entreprises au centre de rassemblement. Ces ouvriers avaient été arrêtés dans les ateliers mêmes. Ils n'avaient pas de manteaux et portaient leurs habits de travail. Le personnel de ces usines se comporta comme chez nous. Une partie s'était retranchée dans les fortins et était prête à se défendre. Les autres travaillaient, se fiant à ce qu'avaient promis les Allemands. Dans les habitations les SS ne trouvèrent personne. Toute tentative de pénétrer dans une maison était repoussée à coups de feu.

Le 18 janvier les Allemands s'étaient brûlés, en s'attaquant aux fortins. Aussi, cherchèrent-ils leurs victimes, le 19 janvier, dans les ateliers. De nouveau ceux qui avaient confiance en les Allemands tombèrent victimes de leur duplicité. 2.000 personnes furent conduites ce jour au centre de rassemblement et tous avaient été arrachés aux ateliers. Il y eut des combats chez Schule, chez Toebens et aux logements militaires, le 19 janvier. Ce n'était que des combats défensifs. Les SS se retiraient bien vite et prenaient leurs victimes parmi les travailleurs.

Le 20 janvier les SS revinrent dans le Ghetto. Ils usaient d'une nouvelle ruse. Ils se firent précéder des membres du service d'ordre, qui devaient aussi recevoir les balles. On se battit pendant toute la journée dans les rues Mila, Niska et Zamenhofa, mais surtout dans une tannerie à la place Parysowski où 200 jeunes gens s'étaient retranchés. Ils moururent tous, en combattant. Les Allemands n'attrapèrent personne vivant. Je ne vis, le 20 janvier, que de très petits groupes de 20 ou 30 personnes que l'on conduisait, les bras levés, au centre de rassemblement. Ces groupes ne comprenaient que des vieillards, des femmes et

recommença, comme la matin. On n'obéissait plus au cri de "Tous les
allez dehors". A ce cri qui cessait de leur maison des centaines de
milliers de gens, frappés d'une terreur panique, il y a quelques mots
à peine, on répondait, en janvier 1943, par des coups de feu. On ne se
réussait plus pousser à la mort.

Les combats durèrent jusqu'à 18 heures dans la rue Mila. Les Alle-
mands ne purent envoyer personne aux champs à gaz de Treblinka. Ils
lançèrent dans toutes les maisons, dans toutes les caves, à l'avenue
de leurs grenades. Ils avaient que 4.000 personnes habitant dans
cette rue. Ils ne pénétrèrent pas dans les forêts. Ils ne les cherchèrent
même pas. Tomber ici, tué par un Juif, cela ne plaisait guère aux SS.
Ils se contentèrent d'arroser ce secteur de grenades. A 18 heures ils
se retirèrent, grimés dans les maisons qui les attendaient à la rue
Zamenhof et quittèrent le Ghetto.

Le 18 janvier 3.000 personnes, qui avaient été surprises rue Zamen-
hof, furent conduites au centre de rassemblement. 1.000 personnes fu-
rent tuées aux postes lorsqu'elles essayèrent de s'échapper. Dans les
caves des rues Mila et Niska on trouva 500 morts le soir.

Pendant toute la nuit les fossyeurs tirèrent leurs cordillards.
La direction du cimetière Juif avait reçu l'ordre de nettoyer de tous
les cadavres, les rues du Ghetto, avant le lever du soleil.

Le 19 janvier fut une journée calme pour le Ghetto. L'action était
dirigée contre les listaches Schulc, chez Tobens et aux logements mili-
taires. L'air vu comment les SS emmenaient des groupes de gens de ces
entreprises au centre de rassemblement. Ces ouvriers avaient été arrêtés
dans les ateliers mêmes. Ils n'avaient pas de manteaux et portaient
leurs habits de travail. Le personnel de ces usines se comporta comme
chez nous. Une partie s'était retranchée dans les forêts et était prête
à se défendre. Les autres travaillaient, se fiant à ce qu'avaient pro-
mis les Allemands. Dans les habitations les SS ne trouvaient personne.
Toute tentative de pénétrer dans une maison était repoussée à coups
de feu.

Le 18 janvier les Allemands s'étaient brûlés, en attendant aux
forêts. Aussi, cherchèrent-ils leurs victimes, le 19 janvier, dans les
ateliers. De nouveaux ceux qui avaient confiance en les Allemands tom-
bèrent victimes de leur duplicité. 2.000 personnes furent conduites
ce jour au centre de rassemblement et tous avaient été arrêtés aux
ateliers. Il y eut des combats chez Schulc, chez Tobens et aux logements
militaires. Ce n'était que des combats dérisoires. Les
SS se retirèrent bien vite et prenaient leurs victimes parmi les tra-
vailliers.

Le 20 janvier les SS revinrent dans le Ghetto. Ils avaient d'une
nouvelle rue. Ils se firent précéder des membres du service d'ordre,
qui devaient aussi recevoir les pelles. On se battit pendant toute la
journée dans les rues Mila, Niska et Zamenhof, mais surtout dans une
courtoise à la place Parysowski où 200 jeunes gens s'étaient retranchés.
Ils moururent tous, en combattant. Les Allemands n'attrapèrent personne
vivant. Je ne vis, le 20 janvier, que de très petits groupes de 20 ou
30 personnes que l'on conduisait. Les bras levés, au centre de rassemble-
ment. Ces groupes ne comprenaient que des vieillards, des femmes et

des enfants, dont les Allemands avaient découverts les cachettes. Au total 200 personnes furent ainsi emmenées au centre de rassemblement.

Au cours de l'après-midi on entendait crépiter les mitrailleuses. Le départ des 5.000 ^{personnes} surprises à la rue ou arrêtées dans les ateliers les 18, 19 et 20 janvier, avait commencé. Je me trouvais sur le toit du Nr.3 de la rue Szczesliwa. De là je vis tout le transfert. Par groupes de 100 à 120 personnes les gens étaient entassés dans un wagon à bestiaux. En montant dans le wagon ils devaient se déshabiller et ne pouvaient garder que leur chemise. Pieds nus et sans habits ils étaient pressés dans les wagons et il y avait 25° sous zéro à ce moment, à Varsovie. Beaucoup ne voulurent pas se déshabiller. Les femmes et les enfants obéirent après avoir reçu quelques coups de fouet et jetaient leurs habits. Ces scènes étaient horribles. Je descendis et racontai au directeur ce que j'avais vu. Il ne voulut pas croire. Nous sommes alors retournés ensemble, accompagnés de sa secrétaire, sur le toit. Mlle Käthe ne put supporter cette vision. Elle se mit à sangloter. "S'ils savaient à la maison ce qui se passe ici!" ne cessait elle de crier. Le directeur était hors de lui. Il avait assisté à tous les transferts, il avait vu couler des flots de sang juif et n'avait pourtant jamais voulu croire que tous les déportés allaient être tués. Ici il voyait de ses propres yeux. Il eut horreur de tant de cruauté. Il allait de long en large sur le toit, se cahait la figure dans les mains et criait: "Quelle honte d'être allemand, nous devons expier cela devant la justice divine et humaine!"

Les wagons avec les déportés, nus, restèrent pendant 3 jours sur une voie de garage de la gare de Danzig. Les Allemands épargnèrent le gaz de Treblinka. Ils ne firent partir que les cadavres de ces 5000 malheureux pour les brûler, dans le crématoire de Treblinka.

- o - o - o - o -

L'EXPEDITION PUNITIVE.

=====

Le 22 janvier les Allemands se livrèrent à une expédition punitive, comme ils disaient, 2.000 membres du Waffen SS et 800 gendarmes avaient été réunis. L'état-major se trouvait rue Zamenhofa. Les officiers de la gestapo s'y tenaient dans 5 voitures ouvertes. Le chef de la sûreté, le SS gruppenführer Strop, dirigeait lui-même ces représailles et il était accompagné de son adjoint le Dr. Kah, sturmbahnführer. Tout le personnel du poste de commandement, untersturmführer Brand et Oberscharführer Mende à sa tête, se tenait dans d'élégantes voitures dans la rue Zamenhofa. Les bataillons des Waffen SS et de la gendarmerie étaient tous motorisés. Les officiers avaient des cartes du Ghetto. Je pouvais voir comment ils étudiaient ces cartes dans leurs autos. La voiture du Sturmbahnführer Dr. Baumeyer portait une croix rouge. A côté de la voiture du médecin de la police il y avait deux ambulances, aux numéros des SS.

Les Allemands assiégèrent de 7 heures du matin à midi et de 14 h. à 17 heures la zone comprise entre les rues Nalewki, Muranowska, Gesia et Stawki. Ils arrosèrent ce quartier de grenades. Personne ne fut conduit au centre de rassemblement. Plus de mille personnes furent tuées.

des enfants, dont les Allemands avaient découvert les cachettes. Au total 300 personnes furent ainsi emmenées au centre de rassemblement.

Au cours de l'après-midi on entendait exploser les mitrailleuses. Le départ des 5.000 personnes fut fixé à la rue ou arrêtées dans les ateliers les 18, 19 et 20 janvier, avait commencé. Je me trouvais sur le toit du Nr. 3 de la rue Szosalska. De là je vis tout le transfert. Par groupes de 100 à 120 personnes les gens étaient entassés dans un wagon à bestiaux. En montant dans le wagon ils devaient se débattre et ne pouvaient garder que leur chemise. Pieds nus et sans habits ils étaient pressés dans les wagons et il y avait 250 sous zéro à ce moment. A l'arrivée, beaucoup ne voulurent pas se débattre. Les femmes et les enfants obéirent après avoir reçu quelques coups de fouet et jetèrent leurs habits. Ces scènes étaient horribles. Je descendis et reportai au directeur ce que j'avais vu. Il ne voulut pas croire. Nous sommes alors retournés ensemble, accompagnés de six secrétaires, sur le toit. Mlle Kuhn ne put supporter cette vision. Elle se mit à sangloter. "S'ils avaient à la maison ce qui se passe ici!" ne cessait-elle de crier. Le directeur était hors de lui. Il avait assisté à tous les transferts, il avait vu couler des larmes de sang et n'avait pourtant jamais voulu croire que tous les déportés allaient être tués. Ici il voyait de ses propres yeux. Il eut horreur de tant de cruauté. Il était de long en large sur le toit, se cabrait le long dans les mains et criait: "Quelle honte d'être allemand, nous devons expliquer cela devant la justice divine et humaine!"

Les wagons avec les déportés, nus, restèrent pendant 3 jours sur une voie de garage de la gare de Łódź. Les Allemands éparpillèrent le gaz de Treblinka. Ils ne firent partir que les cadavres de ces 5000 malheureux pour les brûler, dans le crématorium de Treblinka.

- o - o - o - o - o -

L'EXPEDITION PUNITIVE

Le 22 janvier les Allemands se livrèrent à une expédition punitive, comme ils disent. 2.000 membres du Waffen SS et 800 gendarmes avaient été réunis. L'état-major se trouvait rue Zamkowa. Les officiers de la Gestapo y tenaient dans 5 voitures ouvertes. Le chef de la section, le SS Gruppenführer Strop, dirigeait lui-même ces représailles et il était accompagné de son adjoint le Dr. Kahn, Sturmbannführer. Tout le personnel du poste de commandement, Sturmbannführer Brand et Obersturmbannführer Mendel à sa tête, se tenait dans 4 élégantes voitures dans la rue Zamkowa. Les bataillons des Waffen SS et de la gendarmerie étaient tous motorisés. Les officiers avaient des cartes du Ghetto. Je pouvais voir comment ils étudiaient ces cartes dans leurs autos. La voiture du Sturmbannführer Dr. Baumeyer portait une croix rouge. A côté de la voiture du médecin de la police il y avait deux ambulances, aux numéros 22.

Les Allemands s'assemblèrent à 7 heures du matin à midi et de 14 h. à 17 heures la zone comprise entre les rues Malski, Murszowska, Gęsia et Stawki. Ils arrosèrent ce quartier de grenades. Personne ne fut conduit au centre de rassemblement. Plus de mille personnes furent tuées.

A 17 heures les Allemands quittèrent le Ghetto, en chantant: "Quand le sang juif jaillit sous le couteau". Dès leur départ l'office de confiscation des biens occupa les maisons vides. Son nouveau chef, l'obersturmführer Konrad, successeur de l'obersturmführer Geipel, et son adjoint l'Untersurmführer Vaters, voulaient également participer aux représailles. Ils ordonnèrent de vider toutes les maisons. Seuls les murs nus pouvaient subsister. Les gens qui revinrent la nuit des fortins ne trouvèrent plus rien, pas même une casserole, pas même un verre. On avait emporté jusqu'au bois de chauffage et au charbon que tous avaient préparés pour l'hiver. Toutes les vitres été brisées.

Notre bloc, épargné par miracle, recueillit des milliers de sans-abri. Pendant ces quatre jours, du 18 au 22 janvier 1943, 9.000 hommes, femmes et enfants périrent. Il n'y eut que peu de victimes chez les Allemands. Il m'est impossible de donner des chiffres précis. On parlait de 50 morts. A cette action de janvier participèrent seules la gestapo de Varsovie et les Waffen SS, en garnison à Varsovie. Le bataillon d'extermination de l'équipe Reinhardt de Lublin n'y joua aucun rôle.

Le fortin de notre groupe n'était pas encore achevé. Nous avions répartis nos armes parmi nos camarades. Ils étaient retranchés derrière les accès, camouflés, des cachettes pratiquées dans les maisons de notre bloc. Ma famille faisait partie d'un groupe de 30 personnes installées dans un transformateur. Il se trouvait dans la cave de l'usine. La porte de fer portait la marque des stations de haute tension, la tête de mort et le zigzag. En allemand, on pouvait lire l'avertissement suivant: "attention, ne pas toucher, danger de mort". Un fil reliait la porte au transformateur et celui-ci débitait le courant sous une tension de 5.000 volts. Les 16 hommes n'avaient que leurs revolvers et un sac de grenades. Pendant la nuit tous regagnaient leur domicile. Rester longtemps dans le transformateur était très pénible. On ne pouvait y mettre des chaises, car il y avait trop peu de place. Ainsi les 30 personnes se tinrent debout, serrés, dans l'obscurité, pendant 4 jours. Le murmure monotone de transformateur était insupportable. Ce bruit toujours le même enleva toute résistance aux femmes et aux enfants. Après le premier jour, ils ne voulurent pas retourner. Les soucis que leur causaient les 4 enfants convainquirent les femmes qu'il fallait quand même redescendre. Nous avions convenu d'un signal. Si les Allemands attaquaient de nouveau notre bloc, je devais participer à la défense de ce transformateur.

- o - o - o -

DU COTE ARYEN.

=====

Après ces représailles nous n'avions plus qu'une seule pensée: transférer les femmes et les enfants dans la ville aryenne. La situation était claire. Les survivants ne pouvaient plus rien espérer. Tout le monde le savait. Je quittai le Ghetto pour chercher un abri pour deux femmes et deux enfants. Je le trouvai à la rue Twarda. Avant le 21 juillet 1942 cette rue avait fait partie du petit ghetto. Les maisons étaient vides maintenant. Les aryens n'y rentraient qu'à contre coeur. Ces maisons étaient dans un état lamentable. Les portes et les fenêtres avaient été brisées. Dans l'une de ces maisons, 26 rue Twarda, j'ai loué un appartement de deux pièces, sous un faux nom aryen. La maison était presque

IV heures les Allemands quittèrent le ghetto, en chantant: "Quand le
jour lui j'allait sous le couvert". Dès leur départ l'office de con-
servation des biens occupa les maisons vides. Son nouveau chef, l'ober-
führer Konrad, successeur de l'obersturmführer Geipel, et son ad-
joint l'Untersturmführer Vaters, voulaient également participer aux rep-
railles. Ils ordonnèrent de vider toutes les maisons. Seuls les murs
pouvaient subsister. Les gens qui revinrent la nuit des fortins
ne trouvèrent plus rien, pas même une casserole, pas même un verre. On
avait emporté jusqu'au bois de chauffage et au charbon que tous avaient
réparés pour l'hiver. Toutes les vitres étaient brisées.

Notre bloc, épargné par miracle, recueillit des milliers de sans-
logis. Pendant ces quatre jours, du 18 au 22 janvier 1943, 9.000 hommes,
femmes et enfants périrent. Il n'y eut que peu de victimes chez les
Allemands. Il m'est impossible de donner des chiffres précis. On par-
lait de 80 morts. A cette action de janvier participèrent seules la
brigade de Varsovie et les Waffen SS, en garnison à Varsovie. Le batail-
lon d'extermination de l'équipe Reinhardt de Lublin n'y joua aucun rôle.

Le fortin de notre groupe n'était pas encore achevé. Nous avions
répartis nos armes parmi nos camarades. Ils étaient retranchés derrière
les accès, camouflés, des cachettes pratiquées dans les maisons de notre
bloc. Ma famille faisait partie d'un groupe de 30 personnes installées
dans un transformateur. Il se trouvait dans la cave de l'auberge. La por-
te de fer portait la marque des stations de haute tension, la tête de
mort et le zigzag. Un allemand, on pouvait lire l'avertissement suivant:
"Attention, ne pas toucher, danger de mort". Un fil reliait la porte
au transformateur et celui-ci déchargeait le courant sous une tension de
10.000 volts. Les 16 hommes n'avaient que leurs revolvers et un sac de
sandwiches. Pendant la nuit tous regardaient leur montre. Rester long-
temps dans le transformateur était très pénible. On ne pouvait y mettre
de chaises, car il y avait trop peu de place. Ainsi les 30 personnes
se tinrent debout, serrées, dans l'obscurité, pendant 4 jours. Le mar-
ché monotone du transformateur était insupportable. Ce bruit tous jours
même enleva toute résistance aux femmes et aux enfants. Après le
premier jour, ils ne voulurent pas retourner. Les soldats que leur con-
dition les 4 enfants convinrent les femmes qu'il fallait quand même
résister. Nous avions convenu d'un signal. Si les Allemands étaient
dans le nouveau bloc, je devais participer à la défense de ce trans-
formateur.

- - - - -
DU COTE ARYEN.

Après ces représailles nous n'avions plus qu'une seule pensée:
transférer les femmes et les enfants dans la ville aryenne. La situation
était claire. Les survivants pouvaient plus rien espérer. Tout le monde
se savait. Je quittai le ghetto pour chercher un abri pour deux femmes
et deux enfants. Je le trouvai à la rue Twarda. Avant le 21 juillet
cette rue avait fait partie du petit ghetto. Les maisons étaient
maintenant. Les aryens n'y rentraient qu'à contre cœur. Ces mai-
sons étaient dans un état lamentable. Les portes et les fenêtres avaient
été brisées. Dans l'une de ces maisons, 26 rue Twarda, j'ai loué un
appartement de deux pièces, sous un faux nom aryen. La maison était presque

inhabitée. Il n'y avait pas de concierge et c'était là un grand avantage. Les voisins et les concierges étaient très dangereux pour des juifs, porteurs de faux papiers aryens. Bolek, mon ami, m'aïda à construire dans cet appartement une cachette. Nous avons bouché l'accès à la chambre et l'avons couverts de tapis. Il était impossible de voir que derrière ce mur il y avait une chambre. Pour arriver à la cachette il fallait passer par la cheminée. Nous avons travaillé pendant 4 jours à cela. Je suis allé chercher les femmes. Tout alla bien. Les enfants furent amenés par la secrétaire allemande. Les voilà bien installés. Bolek se chargea de les ravitailler une fois par jour.

J'étais à cette époque, en rapport, avec les mouvements de résistance polonais. Bolek put m'introduire dans le parti. Je le rencontrai, par hasard, à la rue. Il m'accosta car je ne l'aurais pas reconnu. Il avait beaucoup changé. Nous avons été amis avant la guerre. Nous avons servi ensemble dans la légion universitaire et nous avons participé dans le même régiment à la défense de Varsovie dans le Ghetto. Il n'avait jamais porté le brassard juif. Dès l'occupation de Varsovie, il s'était procuré des papiers aryens et appartenait à la résistance, depuis sa fondation, en octobre 1939. Au parti on ignorait qu'il était juif. Il avait participé à l'attentat contre le café-club. C'était le café le plus élégant de Varsovie. Il se trouve à l'angle de l'Allée de Jérusalem et du Nouveau Monde. Il était réservé aux Allemands, aux militaires, aux membres des SS et à la police. Les Polonais ne pouvaient pas y entrer. Beaucoup d'Allemands avaient été tués lors de l'attentat. Bolek était de ceux qui avaient mis des explosifs dans le cinéma des soldats, à la rue Hoza. Il était l'un des chefs du parti. J'ai habité pendant 4 jours, à la fin de janvier 1943 avec lui, Nous occupions une maison du parti dans la Saska Kępa, un faubourg de villas de Varsovie. Dans la nuit du 27 janvier nous avons dû quitter cette maison. On ordonna, par téléphone, à Bolek de déménager. Le lendemain la gestapo arrêta tous ceux qu'elle trouva dans la maison, que nous venions de quitter. Un traître avait dénoncé Bolek à la gestapo. Celle-ci avait une photo de Bolek. On les cherchait par voie d'affiches. Il changeait de papiers au bout de quelques jours. Il avait dû modifier son aspect physique.

Un jour nous tombâmes, dans la rue Sliska, sur des agents de la police criminelle de la rue Danilowiczowska. C'étaient des Polonais, mais ils travaillaient pour les Allemands. Ils reconnurent Bolek et nous dûmes fuir par les ruines de la rue Twarda.

Par l'intermédiaire de Bolek j'obtins des armes pour les fortins. Je devais déclarer au parti à qui ces armes étaient destinées. Ils refusaient de livrer gratuitement au Ghetto. Je devais les payer. Elles étaient chères. Au bout de 8 épuisantes journées, je regagnai le Ghetto.

Notre fortin se trouvait parmi les ruines, entre les rues Szczesliwa et Niska. Avant la guerre des maisons se trouvaient là, mais les bombardements allemands de 1939 avaient tout détruit.

Pour pouvoir gagner le fortin sans être vu, il fallait creuser un tunnel. Il partait de la cuisine de notre usine. Nous avons creusé pendant 3 semaines. Nous ne pouvions travailler que la nuit, puisque

habitudes. Il n'y avait pas de contacts et c'était à un grand avantage. Les voisins et les contacts étaient très dangereux pour des Juifs, surtout de faux papiers aryens. Bolek, mon ami, m'aide à construire et à partir de ce côté. Nous avons obtenu l'accès à la chambre et l'avons converti de papier. Il était impossible de voir des documents de ce genre. Pour arriver à la chambre il fallait passer par la cheminée. Nous avons travaillé pendant 4 jours à cela. Les enfants allaient chercher les femmes. Tout alla bien. Les enfants furent amenés par la secrétaire allemande. Les voiles bien installées. Bolek se chargea de les ravaler une fois par jour.

L'état à cette époque, en rapport avec les mouvements de résistance polonaise. Bolek fut introduit dans le parti. Je le rencontrai par hasard, à la rue. Il m'apporta car je ne l'avais pas reconnu. Il avait beaucoup changé. Nous avions été amis avant la guerre. Nous avions servi ensemble dans la légion universitaire et nous avions participé dans le même régiment à la défense de Varsovie dans le Ghetto. Il n'avait jamais porté le brassard Juif. Dès l'occupation de Varsovie, il était procureur des papiers aryens et appartenait à la résistance, de plus il avait participé à l'attente contre le club. C'était le plus élégant de Varsovie. Il se trouve à l'angle de l'Allée de l'Université et du Nouveau Monde. Il était réservé aux Allemands, aux militaires, aux membres des SS et à la police. Les Polonais ne pouvaient pas y entrer. Beaucoup d'Allemands avaient été tués lors de l'attente. Bolek était de ceux qui avaient mis des explosifs dans le cinéma des soldats, à la rue Hoka. Il était l'un des chefs du parti. L'ai habité pendant 4 jours, à la fin de janvier 1943 avec lui. Nous occupions une maison du parti dans la Saska Kopa, un faubourg de villes de Varsovie. Dans la nuit du 27 janvier nous avons dû quitter cette maison. On ordonna, par téléphone, à Bolek de déménager. Le lendemain la Gestapo arriva tous ceux qui trouva dans la maison, que nous venions de quitter. Un traître avait dénoncé Bolek à la Gestapo. Celle-ci avait une photo de Bolek. On les cherchait par voie d'indices. Il cherchait de papier au bout de quelques jours. Il avait dû modifier son aspect physique.

Un jour nous sommes, dans la rue Saska, sur des agents de la police criminelle de la rue Danilowiczowska. C'étaient des Polonais, mais ils travaillaient pour les Allemands. Ils reconnaissent Bolek et nous dûmes fuir par les ruines de la rue Twarda.

Par l'intermédiaire de Bolek j'obtins des armes pour les fortins. Je devais dévaler au parti à qui ces armes étaient destinées. Ils réussirent de livrer exactement au Ghetto. Je devais les payer. Elles étaient chères. Au bout de 8 semaines j'obtins, je réglai le Ghetto. Notre fortin se trouvait parmi les ruines, entre les rues Szosa-Lwa et Maska. Avant la guerre des maisons se trouvaient là, mais les bombardements allemands de 1939 avaient tout détruit.

Pour pouvoir gagner le fortin sans être vu, il fallait creuser un tunnel. Il parlait de la cuisine de notre usine. Nous avons creusé pendant 3 semaines. Nous ne pouvions travailler que la nuit, puisque

pendant le jour la cuisine était occupée. De plus, il aurait été dangereux de sortir la terre en plein jour. Nous enlevions la terre dans des sacs, pendant la nuit. C'était un travail très pénible. Nous creusions le tunnel dans neuf directions différentes. Au fond de l'un de ces 9 couloirs se trouvait, camouflée, l'entrée du fortin. Il était impossible de trouver le fortin quand on ne connaissait pas exactement les plans et cela même si l'on se trouvait déjà dans le tunnel.

Le fortin était une cave maçonnée, couverte d'une couche de débris de plusieurs mètres d'épaisseur. Nous renforçâmes la toiture avec des rails de fer et du béton. Du fortin partait un nouveau tunnel. Il passait sous le canal et sous le mur du Ghetto et aboutissait du côté aryen. A l'entrée et à la sortie du tunnel, dans la cave, nous installâmes des nids de mitrailleuses.

- o - o - o - o -

UNE RUSE EVENTEE.

=====

Nous nous demandions en février 1943 ce que les Allemands allaient inventer pour attirer les derniers survivants des Juifs de Varsovie hors de leurs abris souterrains. Il était évident que la tactique de janvier 1943 ne pouvait plus servir. Ils ne pouvaient plus compter sur la surprise. Le parti avait, jour et nuit, ses guetteurs aux portes du Ghetto. Il n'y aurait donc plus de 18 janvier! Les Allemands ne pouvaient plus espérer trouver des ouvriers dans les ateliers. Ils s'étaient fiés aux promesses allemandes, en janvier. Ils ne recommenceraient pas. Il n'y avait qu'une seule possibilité; la lutte ouverte. Nous savions que nous n'avions aucune chance de vaincre. Nous étions néanmoins convaincus que les Allemands auraient besoin de beaucoup de temps pour venir à bout de tous les nids de résistance. Le parti prévoyait que le poste de commandement allait user de l'une ou de l'autre ruse pour débarasser Varsovie des derniers juifs. La gestapo ferait tout ce qu'elle pourrait pour empêcher une révolte. Toute résistance gênait les Allemands. Mourir dans le Ghetto ne correspondait pas du tout à la mort des héros sur le champ de bataille.

Le parti eut le grand mérite d'attirer l'attention de la population sur le fait que les Allemands essaieraient d'attirer les juifs hors de Varsovie. Par des gracts, par des affiches on annonçait comme probable de nouvelles ordonnances allemandes.

Aussi, dès que la gestapo eut révélé ses nouveaux projets, la population avertie les boycotta. La gestapo se montra très prudente et très rusée. L'homme de la rue ne pouvait pas remarquer que les SS avaient conçu ce projet. Il n'y avait pas d'ordonnance officielle, il n'y avait pas de menaces. Walter Toebens et Schulc, les propriétaires des plus grandes entreprises devaient exécuter ces projets. Ces deux hommes avaient des collaborateurs juifs. La ruse de la gestapo se fondait sur la confiance qu'avait la population en ces gens. Un jour Toebens et Schulc déclarèrent à leurs collaborateurs qu'ils devaient transférer leurs usines dans le district de Lublin. Une usine et des baraques d'habitation pour les ouvriers de l'usine Toebens avaient été préparé à Poniatowo,

pendant le jour la cuisine était occupée. De plus, il aurait été dange-
reux de sortir la terre en plein jour. Nous enlevions la terre dans des
trous, pendant la nuit. C'était un travail très pénible. Nous creusions
tunnel dans deux directions différentes. Au fond de l'un de ces 2
trous se trouvait, camouflée, l'entrée du forain. Il était impossible
de trouver le forain quand on ne connaissait pas exactement les plans
de cela même si l'on se trouvait déjà dans le tunnel.

Le forain était une cave maçonnée, couverte d'une couche de débris
de plusieurs mètres d'épaisseur. Nous renforçâmes la toiture avec des
bâches de fer et du béton. Du forain partait un nouveau tunnel. Il passait
sous le canal et sous le mur du ghetto et aboutissait du côté est. A
l'entrée et à la sortie du tunnel, dans la cave, nous installâmes des
trappes de mitrailleses.

- o - o - o - o - o -
UNE RUSSE FAVORITE.

Nous nous réveillâmes en février 1943 et que les Allemands allaient
réussir à attirer les derniers survivants des Juifs de Varsovie
dans leurs camps souterrains. Il était évident que la trappes de
janvier 1943 ne pouvait plus servir. Ils ne pouvaient plus compter sur
la surprise. Le parti avait, tout de nuit, ses trappes aux portes de
ghetto. Il n'y aurait donc plus de 18 janvier. Les Allemands ne pou-
vaient plus espérer trouver des Juifs dans les ateliers. Ils s'a-
dressèrent aux promesses allemandes, en janvier. Ils ne recommencèrent
pas. Il n'y avait qu'une seule possibilité: la lutte ouverte. Nous
savions que nous n'avions aucune chance de vaincre. Nous étions néan-
moins convaincus que les Allemands auraient besoin de beaucoup de temps
pour venir à bout de tous les nids de résistance. Le parti préparait
une liste de commandement ainsi que l'une ou de l'autre rue
pour dépasser Varsovie des derniers Juifs. La Gestapo ferait tout ce
qu'elle pourrait pour empêcher une révolte. Toute résistance générale
des Allemands. Mourir dans le ghetto ne correspondait pas du tout à la
notion des nôtres sur le champ de bataille.

Le parti eut le grand mérite d'attirer l'attention de la population
sur le fait que les Allemands essayaient d'attirer les Juifs hors de
Varsovie. Par des tracts, par des affiches on annonçait comme probable
de nouvelles ordonnances allemandes.

Aussi, dès que la Gestapo eut révélé ses nouveaux projets, la po-
pulation eut les yeux sur les boîtes. La Gestapo se montra très prudente et
très rusée. L'homme de la rue ne pouvait pas remarquer que les SS avaient
compu ce projet. Il n'y avait pas d'ordonnance officielle, il n'y avait
pas de menaces. Walter Topens et Schulz, propriétaires des plus
grandes entreprises devaient organiser ces projets. Ces deux hommes a-
vaient des collaborateurs Juifs. La rue de la Gestapo se fondait sur la
confiance qu'avait la population en ses gens. Un jour Topens et Schulz
déclarèrent à leurs collaborateurs qu'ils devaient trahir leurs u-
nités dans le district de Lachin. Une rumeur et des paroles d'inspiration
pour les ouvriers de l'usine Topens avaient été préparés à Poniatowo.

tandis que Schulc serait transféré à Trawniki, dans le même district. On invita les chefs juifs à visiter les installations déjà faites dans ces camps. Ils firent leur rapport devant des assemblées d'ouvriers et déclarèrent que les Allemands n'avaient rien épargné. On y trouvait de grandes salles pour les ateliers, des cuisines collectives, de véritables appartements pour les directeurs juifs. J'ai assisté à l'une de ces réunions. Je veux faire remarquer ceci: nos directeurs juifs n'ont fait aucune propagande pour Poniatowo et Trawniki. Le parti le leur aurait, d'ailleurs, fait payer cher et ils devaient tenir compte de son point de vue. Il était dangereux de vouloir lutter contre le parti et même les chefs ne pouvaient pas se le permettre. Toebens et Schulc, par contre, firent une habile propagande. Ils étaient d'ailleurs personnellement responsables du transfert et les SS ne menaçaient pas en vain. Le directeur allemand des logements militaires - j'ai malheureusement oublié son nom - fut fusillé en avril 1943 par la gestapo. Il était accusé de ne pas avoir pu emmener un seul de ses ouvriers à Trawniki.

Les logements militaires reçurent en mars 1943 l'ordre de déménager à Trawniki. Les trains, que l'on avait mis à la disposition de cette entreprise, restèrent pendant 2 jours au "centre de rassemblement". Ils partirent vides. Les ouvriers étaient cachés dans les fortins. L'entreprise devint une filiale de la firme Schulc. Mais Monsieur Schulc ne réussit pas non plus à convaincre qui que ce soit, malgré ses discours pathétiques. Personne ne partit. Le plan du transfert volontaire avait complètement échoué.

Toebens s'adressa plusieurs fois à ses ouvriers. Il leur présenta les 3 possibilités qui s'offraient aux juifs: d'abord vivre dans la ville aryenne avec de faux papiers. Ce n'était pas une solution pour la masse. Les riches pourraient seuls se le permettre et pour eux cette solution restait dangereuse et problématique. En second lieu: la résistance. Toebens essaya de prouver combien elle était illusoire. "Que pourriez-vous faire contre l'armée allemande?" répétait-il sans cesse. Troisième solution: Poniatowo et Trawniki. Je me porte garant, disait-il, je vous donne ma parole que là-bas seulement vous pourrez survivre à la guerre. Des milliers de juifs me remercieront, après la guerre, pour ce conseil. Poniatowo est mon oeuvre. Ce ne sont pas des SS qui veulent vous attirer là bas. On écrira, en caractères d'or, le nom de Walter Toebens dans l'histoire juive, car il aura sauvé ses ouvriers juifs".

- Monsieur Toebens, j'ai entendu vos discours. Vous avez bien parlé. Vous l'avez fait avec beaucoup de conviction. Vous avez ainsi attiré quelques milliers de gens à Poniatowo. Ces gens vous ont sauvé la vie. Vous devez aux juifs non seulement vos millions, mais aussi la vie. On n'écrira pas votre nom en lettres d'or dans notre histoire et je ne crois pas que c'était réellement votre vœu. Vous trembliez pour votre peau et c'est pour cela que vous avez usé de si belles phrases. Poniatowo a été dissout. Poniatowo n'existe plus. Vos ouvriers ont tous été tués par vos compatriotes. L'histoire jugera, comme vous le désiriez, de ce qu'ont fait Toebens, les directeurs Schulc Bauch et Jan.

tandis que Schulz serait transféré à Trzanki, dans le même district.
 On invita les chefs juifs à visiter les installations déjà faites dans
 ces camps. Ils firent leur rapport devant des assemblées d'ouvriers et
 déclarèrent que les Allemands n'avaient rien épargné. On y trouvait de
 grandes salles pour les ateliers, des cuisines collectives, de véritables
 appartements pour les directeurs juifs. L'atmosphère à l'intérieur
 de ces réunions, le vif intérêt des directeurs juifs pour les
 n'ont fait aucune propagande pour Poniatow et Trzanki. Le parti le
 leur avait d'ailleurs fait payer cher et ils devaient tenir compte
 de son point de vue. Il était dangereux de vouloir lutter contre le
 parti et même les chefs ne pouvaient pas se le permettre. Toebens et
 Schulz, par contre, firent une habile propagande. Ils étaient d'ailleurs
 personnellement responsables du transfert et les SS ne menaçaient pas
 en vain. Le directeur allemand des logements militaires - l'ai malheur
 d'avoir oublié son nom - fut fusillé en avril 1943 par la Gestapo.
 Il était accusé de ne pas avoir pu emmener un seul de ses ouvriers à Trzanki.

Les logements militaires reçurent en mars 1943 l'ordre de déménager à Trzanki. Les trains, que l'on avait mis à la disposition de
 cette entreprise, restèrent pendant 2 jours au "centre de rassemblement".
 Ils partirent vides. Les ouvriers étaient cachés dans les forêts.
 L'entreprise devint une filiale de la firme Schulz. Mais Monsieur
 Schulz ne réussit pas non plus à convaincre du que ce soit, malgré
 ses discours pathétiques. Personne ne partit. Le plan du transfert
 volontaire avait complètement échoué.

Toebens a adressé plusieurs fois à ses ouvriers. Il leur présentait
 les 3 possibilités qui s'offraient aux juifs: d'abord vivre dans
 la ville aryenne avec de faux papiers. Ce n'était pas une solution
 pour la masse. Les riches pourraient seuls se le permettre et pour
 eux cette solution restait dangereuse et problématique. En second lieu:
 la résistance. Toebens essaya de prouver combien elle était illusoire.
 "Que pourriez-vous faire contre l'armée allemande? répétait-il sans
 cesse. Troisième solution: Poniatow et Trzanki. Le me portez égaré,
 disant-il, je vous donne ma parole que là-bas seulement vous pourriez
 survivre à la guerre. Des milliers de juifs me remerciaient, après la
 guerre, pour ce conseil. Poniatow est mon œuvre. Ce ne sont pas des
 SS qui veulent vous attirer là-bas. On écrit, en caractères d'or, le
 nom de Walter Toebens dans l'histoire juive, car il aura sauvé ses
 ouvriers juifs".

- Monsieur Toebens, j'ai entendu vos discours. Vous avez bien
 parlé. Vous l'avez fait avec beaucoup de conviction. Vous avez ainsi
 attiré quelques milliers de gens à Poniatow. Ces gens vous ont sauvés
 la vie. Vous devez aux juifs non seulement vos millions, mais aussi la
 vie. On n'écrit pas votre nom en lettres d'or dans notre histoire et
 je crois pas que c'était tellement votre vœu. Vous trembliez pour
 votre peau et c'est pour cela que vous avez usé de si belles phrases.
 Poniatow a été dissout. Poniatow n'existe plus. Vos ouvriers ont
 tous été tués par vos compatriotes. L'histoire juive, comme vous le
 désirez, de ce qu'ont fait Toebens, les directeurs Schulz Buch et
 son.

Toebens et Schule réussirent par leur promesse à emmener, du 15 mars au 15 avril, 2.000 personnes à Poniatowo et Trawniki.

Les firmes Hoffmann, Röhrich et Oschmann devaient également déménager dans des délais fixés. Personne ne partit. Le personnel de Hoffmann mit le feu à la fabrique et aux magasins. Les bâtiments et tout ce qui s'y trouvait fut détruit.

Le Ghetto ne reçut aucun ordre de transfert. Seules les entreprises logées dans les îlots, en dehors du Ghetto, devaient transporter leurs machines et leur personnel. J'insiste sur ce fait. Il prouve que le parti avait raison. Le Ghetto fut attaqué le 18 avril 1943 quoique personne ne lui eût ordonné de déménager. Il ne s'agissait donc pas de représailles. Personne n'avait boycotté ici les ordonnances allemandes. Cette argumentation n'est certes plus nécessaire aujourd'hui. Poniatowo et Trawniki ont été liquidés. Tous les ouvriers ont été assassinés. On employa dans ces camps le même système qu'à Varsovie. On faisait des sélections. En octobre 1943 je reçus les dernières nouvelles d'un petit groupe que l'on déportait de Poniatowo à Treblinka.

- o - o - o - o -

ADIEUX AU GHETTO.

=====

Le 19 mars 1943 la police des étrangers me fit savoir qu'elle me ferait chercher le lendemain. Elle désirait me mettre en sécurité. Je devais être interné dans la prison "Pawiak". Comme ressortissant d'une nation belligérente, je devais être échangé contre des internés civils allemands d'Amérique. Cinq de mes camarades de bloc m'accompagneraient. Notre bloc apprit instantanément la nouvelle. Toute la nuit des amis veillèrent avec moi.

Le 20 mars, à 7 heures du matin, tout le personnel nous fit ses adieux. La dernière heure que je passai avec ces 1.000 personnes m'a laissé pour toujours un souvenir ineffaçable. Je n'oublierai jamais les femmes et les enfants qui pleuraient. Je me souviendrai toujours des paroles que nous adressèrent, en guise d'adieu, au nom de tous, nos chefs: "Dites au monde comment les Allemands ont martyrisé, torturé et enfin assassiné nos parents, nos femmes, nos enfants. Dites-le à nos frères juifs! Ils ne devront pas avoir honte des juifs de Varsovie! Abandonnés par le monde, oubliés par notre gouvernement de Londres, nous nous dresserons seuls contre nos assassins. Nous voulons défendre, sur le sol même de notre Ghetto, la vie de nos femmes et de nos enfants. Sur ce sol nous voulons vivre ou mourir. Les Allemands ne trouveront que des cadavres dans nos fortins. Nous mourons avec la conviction que l'humanité vengera ces crimes. Des millions de morts vous ordonnent de livrer à l'humanité notre résolution!"

Nos larmes leur répondirent: Ni Léon, ni moi - les seuls hommes qui partaient - ne pouvions répondre. La douleur et les larmes nous empêchaient de parler. Nous sommes alors tombés dans les bras les uns des autres. Nous, les hommes, qui avons vu couler tant de sang, qui avons vécu tout cet enfer, nous pleurons tous. Nous ne pouvions admettre que c'était notre adieu, que nous ne nous verrions plus jamais.

A 8 heures la police des étrangers arriva. Elle vit qu'une foule de gens nous accompagnait. Pour éviter toute manifestation, elle ordonna de fermer les portes de la fabrique.

Nous nous installâmes dans la voiture. La foule brisa les portes. On voulait nous embrasser encore une fois. La voiture roulait déjà, lorsque quelques amis y sautèrent pour nous accompagner jusqu'aux portes du Ghetto.

- o - o - o - o -

EN PRISON .

=====

La porte de fer se ferma derrière nous. Nous étions dans la cour de la célèbre prison Pawiak. Un silence de mort régnait. Seuls les chiens, dans leurs cages de fer, aboyèrent. Ce sont ces chiens-là qu'on lance sur les détenus juifs. On en parlait beaucoup dans le Ghetto. Nous verrons bientôt que ces chiens étaient des anges, en comparaison des gardiens du Pawiak.

Dans cette prison on ne trouvait que des détenus politiques. Les juifs, que l'on torturait à mort dans les caveaux, avaient été dénoncés dans les quartiers aryens. Quelques uns étaient accusés d'avoir acheté des armes. On les conduisait deux fois par jour au siège de la gestapo, allée Schucha. Dans les célèbres chambres de torture que la gestapo avait installées dans les caves de l'ancien ministère de l'Instruction, on essayait de leur faire trahir leurs camarades. Il y avait une vingtaine de Juifs au Pawiak. Si d'autres étaient pris dans la ville aryenne, on fusillait immédiatement le surplus. Ces 20 juifs devaient travailler. Ils devaient trainer de lourds sacs de pommes de terre. Un geôlier polonais les surveillait. Celui-ci fouettait violemment ceux qui s'effondraient sous leur charge. Les malheureux restaient étendus; à moitié morts, et leurs camarades devaient les ramener en cellule. On rappellera un jour ces scènes au geôlier polonais. Je le reconnaitrais partout! Le nom de Pawiak inspirait à tout le monde, à Varsovie, une terreur panique. On ne peut s'échapper de cette prison. Les détenus sont fusillés ou expédiés dans un camp de concentration, ce qui revient au même. 90 % des détenus ne sont ici que par hasard. Ils ne savent pas pourquoi on les a arrêtés. Ce sont des victimes des rafles dans les rues, les cafés ou les cinémas. Beaucoup ont été tirés du lit lors d'arrestations en masse, lors de représailles pour un attentat politique. Le pavé de Varsovie était le plus glissant d'Europe pour la gestapo. J'ai parlé avec beaucoup de détenus. Plusieurs étaient des intellectuels, des médecins, des avocats, des diplômés des écoles techniques supérieures.

Le Pawiak était le meilleur témoin de la tragédie polonaise. Les pelotons d'exécution massacraient ici l'élite intellectuelle de la Pologne. Dans les fosses communes de la rue Dzielna 25 et 27, en face de la prison, se trouvent les ossements des Polonais morts pour la liberté. Du Pawiak partaient chaque semaine des convois pour Auschwitz et Majdanek, près Lublin. Dans ces deux camps de concentration on torturait à mort les héros polonais.

A 8 heures la police des étrangers arrive. Elle vit du'une fou-
le de gens nous accompagnant. Pour éviter toute manifestation, elle
ordonna de fermer les portes de la fabrique.

Nous nous installâmes dans la voiture. La foule pria les portes
de vouloir nous embrasser encore une fois. La voiture roulait déjà,
lorsque quelques amis y sautèrent pour nous accompagner jusqu'aux por-
tes du Ghetto.

- o - o - o -

EN PRISON

La porte de fer se ferma derrière nous. Nous étions dans la cour
de la célèbre prison Pawlak. Un silence de mort régnait. Seuls les
chiens, dans leurs cages de fer, aboyaient. Ce sont ces chiens-là
qu'on lance sur les détenus juifs. On en parlait beaucoup dans le
Ghetto. Nous verrons bientôt que ces chiens étaient des anges, en
comparaison des gardiens du Pawlak.

Dans cette prison on ne trouvait que des détenus politiques. Les
juifs, que l'on torturait à mort dans les caves, avaient été dénon-
cés dans les quartiers aryens. Quelques uns étaient accusés d'avoir
acheté des armes. On les conduisit deux fois par jour au étage de la
Gastapo, alias Schuch. Dans les célèbres chambres de torture que la
Gastapo avait installées dans les caves de l'ancien ministère de l'In-
struction, on essayait de leur faire trahir leurs camarades. Il y avait
une vingtaine de juifs au Pawlak. Si d'autres étaient pris dans la
ville aryenne, on traitait immédiatement le surplus. Ces 20 juifs
devaient travailler. Ils devaient travailler de jour et de nuit, de
matin. Un gendarme polonais les surveillait. Celui-ci fouillait violem-
ment ceux qui s'effondraient sous leur charge. Les mineurs res-
taient étendus à moitié morts, et leurs camarades devaient les ram-
per en cellule. On rappelait un jour ces scènes au gendarme polonais.
Le le reconnaît partout! Le nom de Pawlak inspirait à tout le
monde, à Varsovie, une terreur panique. On ne peut s'échapper de cette
prison. Les détenus sont traités en expédition dans un camp de concen-
tration, ce qui revient au même. 90 % des détenus ne sont-ils pas
morts. Ils ne savent pas pourquoi on les a trahis. Ce sont des vici-
mes des rafles dans les rues, les cafés ou les cinémas. Beaucoup ont
été tirés du lit lors d'arrestations en masse, lors de représailles
pour un attentat politique. Le pays de Varsovie était le plus alié-
né d'Europe pour la Gastapo. L'al partit avec beaucoup de détenus. Fin-
sieurs étaient des intellectuels, des médecins, des avocats, des diplo-
mes des écoles techniques supérieures.

Le Pawlak était le meilleur témoin de la tragédie polonaise. Les
pelotons d'exécution massacrèrent ici l'élite intellectuelle de la
Pologne. Dans les fosses communes de la rue Dzielna 25 et 27, on la-
va de la prison, se trouvent les ossements des Polonais morts pour la
liberté. Du Pawlak partaient chaque semaine des convois pour Auschwitz
et Majdanek, près Lublin. Dans ces deux camps de concentration on
torturait à mort les héros polonais.

J'ai passé deux mois dans cette prison. Je profitais de toutes les occasions pour me renseigner. J'allai 3 fois par jour chercher la soupe, à la cuisine: J'ai ouvert les yeux et les oreilles. Je ne puis pas encore tout dire. Ce serait trop dangereux. Bientôt je pourrai parler.

Il y avait de 1.600 à 1.800 détenus. Le nombre exact était inscrit à la craie sur des tableaux noirs. L'un de ces tableaux se trouvait dans la Serbja, comme on nommait la partie réservée aux femmes, un autre à l'infirmerie, dans le même bâtiment. Dans la partie réservée aux hommes il y avait deux tableaux. L'un d'eux indiquait le nombre de malades. Chaque convoi était précédé d'une visite sanitaire. Les tuberculeux et les vénériens ne pouvaient pas partir. On les fusillait au Pawiak. Il y avait 600 femmes à Serbja. Quelques enfants, qui y étaient nés, y restaient aussi.

Les femmes pouvaient, chaque jour, se promener pendant une demi-heure dans la cour. Elles devaient marcher en rond. Elles ne pouvaient pas dire un mot. Elles ne portaient pas d'habits de forçats. Certaines étaient fort élégantes et portaient des manteaux de fourrure. Souvent, elles étaient ici comme otages pour leur mari ou leur fils. Il y avait parmi elles des grand'mères de 80 ans.

Sous nos fenêtres, dans la 3-me cour, les femmes de l'infirmerie pouvaient se promener en rond, pendant deux heures, l'une derrière l'autre. Il leur était interdit de s'arrêter. Le silence était de rigueur. Le SS Kruger se chargeait de les faire obéir. Il y avait quelques juives parmi ces femmes. J'en connaissais quatre. Elles restèrent bien courageuses quoique souvent on les frappât jusqu'à les laisser à moitié mortes. Elles n'ont jamais avoué être juives. Elles étaient des exceptions. En général, quelques coups de fouet suffisaient pour faire avouer, aux juives arrêtées dans la ville aryenne, leur vrai nom et leur religion. Les coups étaient le meilleur moyen d'identifier les femmes.

Je faisais toujours parvenir aux détenus des cigarettes. Lorsque ces femmes partaient pour Auschwitz, je reçus de nombreux billets d'adieu. Le moral restait bien plus élevé chez les femmes que chez les hommes. Lorsqu'on les embarquait sur les camions, elles chantèrent des hymnes patriotiques.

Parmi les geôliers polonais il y avait quelques traîtres qui léchaient les bottes aux Allemands. D'autres n'attendaient, par bonté, que le moment de se venger. Les geôliers étaient eux-mêmes terrorisés. Beaucoup disparurent avec les détenus dans les camps de concentration. On n'aimait pas les détenus occupés à la buanderie, la cuisine et dans les magasins. Les Allemands les avaient choisis et croyaient pouvoir se fier à eux. Les cuisiniers se conduisaient à notre égard comme leurs bienfaiteurs, les Allemands. Il y avait beaucoup de mouchards parmi eux.

J'ai assisté à trois exécutions massives et au départ de deux convois pendant ces deux mois. Je ne parle même pas des exécutions quotidiennes de détenus isolés. Les exécutions en masse étaient effrayantes et il faut que j'en parle. Sous la surveillance d'une femme geôlier

L'ai passé deux mois dans cette prison. Je profitais de toutes les occasions pour me renseigner. J'allais à l'air par jour chercher la soupe, à la cuisine: j'ai ouvert les yeux et les oreilles. Je ne puis pas encore tout dire. Ce serait trop dangereux. Bientôt je pourrais parler.

Il y avait de 1.600 à 1.800 détenus. Le nombre exact était incertain à la fois sur des tableaux noirs. L'un de ces tableaux se trouvait dans la Serbie, comme on nommait la partie réservée aux femmes, un autre à l'infirmerie, dans le même bâtiment. Dans la partie réservée aux hommes il y avait deux tableaux. L'un d'eux indiquait le nombre de malades. Chaque convoi était précédé d'une visite sanitaire. Les tuberculeux et les vénériens ne pouvaient pas partir. On les installait au Pasisk. Il y avait 600 femmes à Serbie. Quelques enfants, qui y étaient nés, y restaient aussi.

Les femmes pouvaient, chaque jour, se promener pendant une demi-heure dans la cour. Elles devaient marcher en rang. Elles ne pouvaient pas dire un mot. Elles ne portaient pas d'habit de forçats. Certaines étaient fort élégantes et portaient des manteaux de fourrure. Souvent, elles étaient ici comme otages pour leur mari ou leur fils. Il y avait parmi elles des grand'mères de 80 ans.

Sous nos fenêtres, dans la 3-me cour, les femmes de l'infirmerie pouvaient se promener en rond, pendant deux heures, l'une derrière l'autre. Il leur était interdit de s'arrêter. Le silence était de rigueur. Le SS Kruger se chargeait de les faire obéir. Il y avait quelques juives parmi ces femmes. L'un connaissait quatre. Elles restaient plus courtoises qu'on ne le croit souvent on les traitait jusqu'à les laisser à moitié mortes. Elles n'ont jamais eu de fustige. Elles étaient des exceptions. En général, quelques coups de fustige suffisaient pour faire avouer, aux juives arrêtées dans la ville aryenne, leur vrai nom et leur religion. Les coups étaient le meilleur moyen d'identifier les femmes.

Les fadales toujours parvenait aux détenus des cigarettes. Lorsque ces femmes parlaient pour Anaschitz, je reçois de nombreux billets d'adieu. Le moral restait bien plus élevé chez les femmes que chez les hommes. Lorsqu'on les empaquetait sur les camions, elles chantaient des hymnes patriotiques.

Parmi les geôliers polonais il y avait quelques traitres qui lâchaient les portes aux Allemands. D'autres n'attendaient, par derrière, que le moment de se venger. Les geôliers étaient eux-mêmes terrorisés. Beaucoup disparaissaient avec les détenus dans les camps de concentration. On n'aimait pas les détenus occupés à la puanderie, la cuisine et dans les magasins. Les Allemands les avaient choisis et croyaient pouvoir se fier à eux. Les cuisiniers se considéraient 'notre gard' comme leurs bienfaiteurs, les Allemands, il y avait beaucoup de monstres parmi eux.

L'ai assisté à trois exécutions massives et au départ de deux convois pendant ces deux mois. Je ne parle même pas des exécutions quotidiennes de détenus isolés. Les exécutions en masse étaient effrayantes et il faut que j'en parle. Sous la surveillance d'une femme geôlier

je traversai la cour, en portant un récipient de soupe et j'ai pu assister, ainsi à toute la scène. Wewels, un SS, me chassa brutalement, en hurlant: "Ces maudits internés, on les voit toujours par ici. Ils fouillent partout pour avoir ensuite des histoires à raconter. Il avait raison. J'ai fouillé partout et c'est aujourd'hui mon devoir de raconter au monde ce que j'ai vu.

J'ai vu beaucoup d'hommes couchés sur le ventre, en face contre la terre, les mains étendues, en avant. Ils ne portaient plus qu'une chemise et un caleçon. Des SS ukrainiens, armés de mitrailleuses, se tenaient debout, entre leurs rangs. L'Oberscharführer Bürgel commandait calmement, comme s'il ne s'était agi que d'un exercice. Je comprenais chaque mot. "Comptez jusqu'à cinq et emmenez chaque fois les cinq hommes" hurla-t-il. Les Ukrainiens comptèrent 5 hommes et les menèrent, après avoir passé le portail, au 25 de la rue Dzielna vis-à-vis de la prison. J'entendis une salve de coups de feu. Les Ukrainiens revinrent aussitôt pour emmener les cinq suivants. 200 hommes furent ainsi fusillés. Les malheureux allaient tête haute à la mort. Je n'ai pas entendu une parole. Le silence n'était troublé que par les ordres de Bürgel et les coups de feu.

15 minutes plus tard, Bürgel élégamment habillé, les gants à la main, monta dans notre chambre. Il parla calmement, en fonctionnaire bien éduqué, des chances des différents belligérents. Il s'indigna de la bestialité des aviateurs alliés. "Nous leur apprendrons à vivre, à ces criminels de guerre", répétait-il,

La deuxième exécution en masse eu lieu le 16 mai 1943. Je fus libéré ce jour-là, avec 3 camarades, pour raisons de santé. La prison du Pawiak se trouve au coeur même du Ghetto. Assis sur un banc; devant les bureaux de la prison, nous attendions la voiture cellulaire. Cette voiture emmenait deux fois par jour les détenus qui devaient être interrogés, au siège de la gestapo, à l'Allée Schucha.

Elle était sévèrement gardée: deux voitures ouvertes et 12 SS la suivaient. L'auto partait à 8 heures du matin et rentrait au Pawiak vers midi. Nous attendions, à midi; la voiture pour pouvoir quitter le Ghetto. Elle arriva très exactement. Ce que je vis alors restera gravé dans ma mémoire pour toujours. Je les vois encore les visages de ces 6 jeunes patriotes polonais. Il me semblait que l'on venait de les arracher à l'Université. Ils durent enlever leurs souliers. Ils ne savaient probablement pas qu'au Pawiak enlever les souliers signifiait qu'on allait mourir. Le portail s'ouvrit. Un civil - il portait un très large manteau - leur ordonna d'entrer. Il les suivit, sortit rapidement une arme automatique, cachée sous son manteau et tira. Les 6 hommes tombèrent en avant. Cela se passait à 5 pas de moi. On ferma la porte. Quelques Ukrainiens se chargeait déjà d'enlever les cadavres.

Je m'étais accroché au banc. Tout tournait devant mes yeux. Je tremblais de tous mes membres. L'homme en large manteau s'assit à côté de nous. Il alluma une cigarette. "Vous êtes libérés", demanda-t-il. Nous ne pouvions lui répondre. "Vous ne parlez pas l'allemand?" répéta-t-il. Je hochai la tête. On appelait cet homme "Pépi". Il était Untersturmführer des SS. Je n'ai jamais pu connaître son vrai nom. Il n'était connu que comme Pépi.

Je traversai la cour, en portant un réceptif de soupe et j'ai pu as-
sister, ainsi à toute la scène. Wewala, un SS, me chassa brusquement,
en hurlant: "Ces maudites femmes, on les voit toujours par ici. Ils
fouillaient partout pour avoir ensuite des histoires à raconter. Il avait
raison. L'ai fouillé partout et c'est aujourd'hui mon devoir de raconter
un monde de que j'ai vu."

J'ai vu beaucoup d'hommes couchés sur le ventre, en face contre la
terre, les mains étendues, en avant. Ils ne portaient plus qu'une che-
mise et un caleçon. Des SS ukrainiens, armés de mitrailleuses, se te-
naient debout, entre leurs rangs. L'Operscharführer Burgei commandait
calmement, comme s'il ne s'agissait que d'un exercice. Le commandant
chaque mot "Compter jusqu'à cinq et amenez chaque fois les cinq hom-
mes" hurla-t-il. Les Ukrainiens comptèrent 5 hommes et les menèrent
après avoir passé le portail, au SS de la rue Dniepr vis-à-vis de la
prison. J'entendis une série de coups de feu. Les Ukrainiens revinrent
aussitôt pour amener les cinq suivants. 800 hommes furent ainsi fusil-
lés. Les malheureux allaient tête haute à la mort. Je n'ai pas entendu
une parole. La silence n'était troublé que par les ordres de Burgei
et les coups de feu.

15 minutes plus tard, Burgei légèrement hâlé, les gants à la
main, monta dans notre chambre. Il parla calmement, en fonctionnaire
bien éduqué, des chances des différents pelliculés. Il s'agit d'un
la bestialité des victimes était. "Nous leur apprendrons à vivre, à
ces criminels de guerre", répétait-il.

La deuxième exécution en masse eu lieu le 16 mai 1943. Je fus là
vers 10 heures, avec 3 camarades, pour raison de santé. La prison de
Pawlak se trouve au cœur même de Gestapo. Assis sur un banc devant les
portes de la prison, nous attendions la voiture solitaire. Cette voi-
ture ammenait deux fois par jour les détenus qui devaient être inter-
rogés, au stade de la Gestapo, à l'Alte Schule.

Elle était sévèrement gardée: deux voitures ouvertes et 18 SS la
suivaient. L'auto partit à 8 heures du matin et rentra au Pawlak vers
midi. Nous attendions à midi, la voiture pour pouvoir quitter la Gestapo.
Elle arriva très exactement. Ce que je vis alors resta gravé dans ma
mémoire pour toujours. Je la voyais encore les vitrages de ces 4 fenêtres
portées polonaises. Il me semblait que l'on venait de les arracher à
l'université. Ils furent enlever leurs solitaires. Ils ne savaient pro-
bablement pas qu'un Pawlak enlever les solitaires existait qu'on allait
mourir. Le portail s'ouvrit. Un civil - il portait un très large man-
teau - leur ordonna d'entrer. Il les suivit, sortit rapidement une arme
automatique, accéda sous son manteau et tira. Les 6 hommes tombèrent
en avant. Cela se passa à 5 pas de moi. On ferma la porte. Quelques
Ukrainiens se chargèrent de les enlever les cadavres.

Le général allemand du camp. Tout tournait devant mes yeux. Je
tremblais de tous mes membres. L'homme en large manteau s'assit à côté
de nous. Il alluma une cigarette. "Vous les libérez", demanda-t-il.
Nous ne pouvions lui répondre. "Vous ne parlez pas l'allemand?" répé-
ta-t-il. Je hochai la tête. On appela cet homme "Pepi". Il était
Untersturmführer des SS. Je n'ai jamais pu connaître son vrai nom.
Il n'était connu que comme Pepi.

Il venait chaque jour chez nous. Nous a raconté sa vie. Il avait appartenu, avant 1933, au parti communiste. Les nazis n'avaient jamais eu peur de lui.

La troisième exécution que je vis eut lieu le 19 mai 1943. On nous conduisait du Pawiak à la gare. Nous partions pour la France. Les dachas se tenaient devant la prison. Nous y mettions nos bagages. Le portail était largement ouvert. Dans la cour de la prison, on voyait une longue colonne d'hommes et de femmes. Les SS les en menaient par petits groupes et les fusillaient. Ils tiraient les femmes par les cheveux. Tous étaient des gens âgés qui avaient été arrêtés au cours de la nuit. Un vieillard aux cheveux blancs se coucha par terre et refusa de traverser la rue. Le Scharführer Miller le traîna par les jambes de l'autre côté.

Les SS ne nous regardaient même pas. Ils exécutaient ces ordres de massacre comme une tâche quotidienne. Ils trouvaient cela, si naturel que notre présence ne les gênait même pas.

Voici les noms des membres de la garnison du Pawiak:

Obersturmführer Jung, commandant de la prison,

il fut transféré à l'administration de la gestapo à la fin de mai.

Son successeur, fut

l'Obersturmführer Graber.

Le remplaçant du commandant et le véritable maître de la prison était le

Hauptscharführer Hülsemann.

Voici les principaux membres des pelotons d'exécution:

Oberscharführer Bürgel,

" Zandler,

Unterscharführer Wewels,

" Krüger;

" Miller.

3 autres scharführers faisaient partie de ce peloton, mais j'ai oublié leurs noms. L'un d'eux était surnommé "le chinois", à cause de son aspect mongole.

Comme je cite ces noms, je veux encore nommer quelques membres de la gestapo de Varsovie qui se sont livrés à des hauts faits du même genre:

Obersturmführer Nikolaus,

Sturmführer Jobke,

Untersturmführer Grische,

" Schpilke,

Oberscharführer Newetz.

* * * * *

* * * * *

Il y avait également des Allemands parmi les détenus. Ils étaient séparés des Polonais. Leurs cellules étaient plus confortables. Un détenu allemand, un jeune paysan de Prusse Orientale, pouvait se promener librement, durant toute la journée, sur les terrains de la prison. Il travaillait dans le jardin, nourrissait les porcs et trayait les chèvres.

La troisième exécution que je vis eut lieu le 19 mai 1943. On nous conduisit au Pawlak à la gare. Nous partions pour la France. Les gardiens se tenaient devant la prison. Nous y mettions nos bagages. Le portail était largement ouvert. Dans la cour de la prison, on voyait une longue colonne d'hommes et de femmes. Les SS les en menaient par petites groupes et les fusillaient. Ils tiraient les femmes par les cheveux. Tous étaient des gens âgés qui avaient été arrêtés au cours de la nuit. Un vieillard aux cheveux blancs se coucha par terre et refusa de traverser la rue. Le Schützer Müller le tira par les jambes de l'autre côté.

Les SS ne nous regardaient même pas. Ils exécutaient ces ordres de massacre comme une tâche quotidienne. Ils trouvaient cela si naturel que notre présence ne les gênait même pas.

Voici les noms des membres de la garnison du Pawlak:
 Obersturmführer Jung, commandant de la prison,
 Il fut transféré à l'administration de la Gestapo à la fin de mai.
 Son successeur fut l'Obersturmführer Gruber.
 Le remplaçant du commandant et le véritable maître de la prison était le Hauptsturmführer Hülsmann.

Voici les principaux membres des pelotons d'exécution:

- Obersturmführer Bärzel,
- " Zandler,
- Unterscharführer Wewels,
- " Krüger,
- " Müller.

3 autres schützers faisaient partie de ce peloton, mais j'ai oublié leurs noms. L'un d'eux était surnommé "le chinois", à cause de son aspect mongole.

Comme je cite ces noms, je veux encore nommer quelques membres de la Gestapo de Varsovie qui se sont livrés à des hauts faits du même genre:

- Obersturmführer Nikolaus,
- Sturmführer Jöke,
- Unterscharführer Grische,
- " Schilke,
- Obersturmführer Wewels.

* * * * *

Il y avait également des Allemands parmi les détenus. Ils étaient séparés des Polonais. Leurs cellules étaient plus confortables. Un danois allemand, un jeune paysan de Prusse Orientale, pouvait se promener librement durant toute la journée, sur les terrasses de la prison. Il travaillait dans le jardin, nourrissait les porcs et travaillait les chèvres.

Il venait chaque jour chez nous et nous a raconté sa vie. Il avait appartenu, avant 1933, au parti communiste. Les nazis n'avaient jamais eu confiance en lui et l'avaient envoyé dans le camp de concentration de Dachau. Au début de la guerre, il demanda d'être envoyé au front. Il avait combattu sur le front de l'est. On ne cessait de le surveiller. On le soupçonnait de vouloir se rendre aux Russes. Les nazis l'avaient ensuite renvoyé dans le camp de concentration d'Auschwitz. Et c'est de là qu'il était venu à Varsovie, au Pawiak. Après Stalingrad, il demanda de nouveau de pouvoir s'engager. On rejeta sa demande. Après l'attentat commis sur la voiture de la prison, en avril 1943, on transféra tous les prisonniers à Auschwitz. Il partit aussi. La voiture avait été attaquée par les partisans polonais, dans la rue Bielanska. Les cinq SS qui la gardaient furent tués et les 15 prisonniers libérés. On vida aussitôt les cellules de la prison et de nouvelles victimes, des innocents, vinrent les occuper. Depuis lors la voiture cellulaire fut toujours accompagnée de deux voitures ouvertes, où se tenaient 12 SS armés de mitrailleuses et de grenades. Le jeune paysan allemand nous racontait tout ce qui se passait au Pawiak. Il savait combien de gens étaient fusillés et quand partent les convois. Il racontait des histoires effrayantes de Dachau et surtout d'Auschwitz. Nous savions qu'il existait des chambres à gaz à Treblinka. Il nous révéla qu'à Auschwitz on avait gazé des centaines de milliers de Juifs du Reich et d'Europe occidentale.

Sep t savetiers juifs travaillaient dans la prison. Ils y étaient depuis 1940. Leurs femmes et leurs enfants avaient été tués pendant l'action de 1943. Ils étaient huit au début, mais l'un d'entre eux avait été abattu par l'Oberscharführer Bürgel. Le dimanche ils recevaient parfois des laissez-passer pour aller au Ghetto. Ils étaient rentrés, une fois, avec deux minutes de retard. Bürgel les attendait au portail. Pour ces deux minutes il tua l'un d'entre eux. Ces hommes étaient trop pauvres pour s'offrir une cigarette. Comment auraient-ils pu avoir une montre?

Ces 7 hommes pouvaient circuler librement dans toute la prison. Ils connaissaient tous les détenus et tous les Allemands. Ils savaient tout ce qui se passait dans la prison. Vêtus de haillons ils restaient toujours, timides et craintifs, à l'écart. Au moindre geste on pouvait les tuer. Et pourtant ces hommes que tous méprisaient, dont on se moquait et que l'on frappait, étaient les principaux agents de liaison entre les prisonniers et l'extérieur. Ils ont assisté au sort tragique de milliers de partisans polonais pendant ces années. Ils sont les plus fidèles témoins de toutes les tragédies qui se sont déroulées derrière les murailles de cette cité de la mort. Qui aurait cru que ces ombres si tristes, qui, la tête baissée, traversaient la cour, chargées de leurs seaux et de leurs outils, qui aurait cru qu'elles nous apportaient des lettres, qu'elles en expédiaient dans le Ghetto et dans la ville aryenne? Nous leur donnions du pain et des cigarettes. Ils donnaient tout aux détenus. Ils avaient renoncé à la vie. Lorsqu'on fit sauter le Ghetto, lorsque le ciel de Varsovie resta rouge pendant les semaines que durèrent les incendies des maisons du Ghetto, nous, les seuls survivants des 500.000 juifs de Varsovie, nous étions au milieu des flammes et pleurions avec ces 7 hommes. Le sort de ces malheureux, qui, après notre départ, étaient les seuls juifs à vivre sur le sol du Ghetto, est tellement tragique que nous en parlons partout. Aujourd'hui les Russes sont devant Varsovie. Sa population saigne sur les barricades et toutes

Il venait chaque jour chez nous et nous a raconté sa vie. Il avait ép-
 partenau, avant 1933, au parti communiste. Les nazis n'avaient jamais
 en confiance en lui et l'avaient envoyé dans le camp de concentration
 de Dachau. Au début de la guerre, il demanda d'être envoyé au front. Il
 avait combattu sur le front de l'est. On ne cessait de le surveiller.
 On le soupçonnait de vouloir se rendre aux Russes. Les nazis l'avaient
 ensuite renvoyé dans le camp de concentration d'Auschwitz. Et c'est de
 là qu'il était venu à Varsovie, au Pawlak. Après Stalingrad, il demanda
 de nouveau de pouvoir s'engager. On rejeta sa demande. Après l'attentat
 commis sur la voiture de l'apôtre, en avril 1943, on transféra tous les
 prisonniers à Auschwitz. Il partit aussi. La voiture avait été stoppée
 par les partisans polonais, dans la rue Bielancka. Les cinq SS qui la
 gardaient furent tués et les 15 prisonniers libérés. On videra aussitôt
 les cellules de la prison et de nouvelles victimes, des innocents,
 vinrent les occuper. Depuis lors la voiture cellulaire fut toujours
 accompagnée de deux voitures ouvertes, où se tenaient 12 SS armés de
 mitraillettes et de grenades. Le jeune paysan allemand nous racontait
 tout ce qui se passait au Pawlak. Il avait complis de gens étaient
 tués et grand partent les convois. Il racontait des histoires et
 tranges de Dachau et surtout d'Auschwitz. Nous savons qu'il existait
 des chambres à gaz à Treblinka. Il nous révéla qu'à Auschwitz on avait
 gazé des centaines de milliers de Juifs du Reich et d'Europe occidentale.

Sept savetiers juifs travaillaient dans la prison. Ils y étaient
 depuis 1940. Leurs femmes et leurs enfants avaient été tués pendant
 l'action de 1943. Ils étaient nés au début, mais l'un d'entre eux a
 vu être abattu par l'Operascharführer Birgel. Le dimanche ils recevaient
 parfois des laissez-passer pour aller au Ghetto. Ils étaient rentrés,
 une fois, avec deux minutes de retard. Birgel les attendait au portail.
 Pour ces deux minutes il tua l'un d'entre eux. Ces hommes étaient trop
 pauvres pour s'offrir une cigarette. Comment auraient-ils pu avoir une
 montre?

Ces 7 hommes pouvaient circuler librement dans toutes la prison.
 Ils connaissaient tous les détours et tous les Allemands. Ils avaient
 tout ce qui se passait dans la prison. Vêtu de haillons ils restaient
 toujours, timides et craintifs, à l'écart. Au moindre geste on pouvait
 les tuer. Et pourtant ces hommes que tous méprisaient, dont on se mo-
 quait et que l'on frappait, étaient les principaux agents de liaison
 entre les prisonniers et l'extérieur. Ils ont essayé au sort tragique
 de milliers de partisans polonais pendant ces années. Ils sont les plus
 fidèles témoins de toutes les tragédies qui se sont déroulées derrière
 les murailles de cette cité de la mort. Qui aurait cru que ces ombres
 et tristes, qui, la tête baissée, traversaient la cour, chargées de
 leurs soux et de leurs outils, qui aurait cru qu'elles nous apportaient
 des lettres, qu'elles em expédiaient dans le Ghetto et dans la ville
 étrangères? Nous leur donnions du pain et des cigarettes. Ils donnaient
 tout aux détenus. Ils avaient ramené à la vie, lorsqu'on fit sauter le
 Ghetto, lorsque le ciel de Varsovie resta rouge pendant les semaines
 que durèrent les incendies des maisons du Ghetto, nous, les seuls sur-
 vivants des 500.000 Juifs de Varsovie, nous étions au milieu des flammes
 et pleurons avec ces 7 hommes. Le sort de ces malheureux, dit, après
 notre départ, étaient les seuls Juifs à vivre sur lesol du Ghetto, est
 tellement tragique que nous en parlons partout. Aujourd'hui les Russes
 sont devant Varsovie. Sa population saigne sur les barricades et toutes

mes pensées vont aux partisans, aux rares Juifs qui ont pu se cacher et à ces 7 hommes. Puisse le ciel les assister!

* * *
* *

Dans le Ghetto la vie était entièrement dominée par les préparatifs de la révolte, au moment où nous étions en prison. Seuls quelques hommes et quelques enfants se retirèrent dans la ville aryenne. Les hommes restèrent tous. Beaucoup revinrent au Ghetto. La vie devenait de plus en plus difficile du côté aryen, pour les hommes. La Gestapo avait créé une organisation de James Polonais qui n'avaient d'autre but que de découvrir les Juifs. Pour chaque personne ainsi dénoncée la Gestapo offrait une récompense de 5 kg de lard et 1 litre d'alcool. La seule solution, la seule chance qui restait aux Juifs était de se révolter. Tous espéraient ainsi attirer l'attention du monde, du désespoir. Le moral était excellent. Plus d'indépendance, plus de désespoir. Il n'y avait plus qu'une seule communauté: les solutions individuelles. Comme lors de la première "action", n'étaient plus envisagées. Avant l'étrange que cela puisse paraître, il y eut plusieurs mariages et les femmes traversèrent les rues du Ghetto en équilibre. On avait espéré l'indivisible. On avait tout perdu, les parents, les femmes, les enfants. On ne possédait que ce qu'on avait sur soi: sa revolver, quelques grenades et la ferme résolution de combattre jusqu'au dernier souffle.

Il ne fallait plus se demander où cacher, les femmes, les enfants. Ces soucis, qui nous avaient tellement préoccupés pendant les actions, avaient disparu. Ils étaient tous des soldats, au front qui n'ont plus leur vie à perdre. Jamais des soldats n'ont eu, comme les combattants du Ghetto, pourquoi ils faisaient la guerre.

Tous les renseignements, qui nous parvenaient en prison, étaient valent cet état d'esprit. Jamais on ne parlait de crintes ou de désespoir, malgré l'imminence de la bataille.

Le 15 avril mon oncle m'apporta, avec un camarade, des pains aryens (Mazsôth). Le Ghetto nous faisait un cadeau. La police était étonnée. Les pains se trouvaient par hasard dans la prison. Cédant à nos instances, elle permit à ces deux amis de nous apporter les pains dans notre chambre. Ils nous parlèrent avec enthousiasme des préparatifs de la révolte. Ils nous étonnèrent par la certitude qu'ils avaient que les Allemands ne pourraient détruire la résistance qu'après de longs mois d'efforts. Et entre temps la guerre serait terminée. "Le chemin qui conduit à Poznanow et Trawnik ne passe que sur nos cadavres!" nous dirent-ils en guise d'adieu. Comme si nous avions au que nous ne les verrions plus, nous nous mîmes à pleurer, en les saluant de nos fenêtres.

Le 17 avril ils passèrent en vélo par la rue Dabrowski et nous lancèrent un billet: "L'équipe Reinhardt de Lublin est à Varsovie. C'est pour demain. Nous sommes prêts. Portez-vous bien! Ne nous oubliez pas! Le Ghetto".

LA LUTTE FINALE.

=====

Le 18 avril à 6 h. du matin nous vîmes les SS pénétrer dans le Ghetto. Le hasard a voulu que les internés du Pawiak devinrent les témoins oculaires de l'héroïque résistance des 40.000 personnes qui vivaient dans le Ghetto. Des colonnes de SS passèrent par la rue Dzielna. Les tanks roulaient chaque jour sous nos fenêtres. Nous avons vu comment les Allemands brûlèrent les nids de résistance avec des lance-flammes. Nous avons vu les avions de la Luftwaffe pendant les bombardements du Ghetto. Chaque jour 6.000 hommes des Waffens SS et de puissantes formations de gendarmes, équipés des armes les plus modernes, attaquèrent le Ghetto. La résistance était si puissante que la direction de la prison craignit une attaque. La garnison fut renforcée. La garde fut triplée et resta jour et nuit sur les murs, on était d'alerte. Le Pawiak fut transformé en forteresse, en toute hâte. On installa de nombreuses mitrailleuses sur tous les murs. Des filets furent tendus sur la cour pour arrêter les grenades. On perça les murs de meurtrières pour les mitrailleuses. Les toits furent couverts de draps blancs portant les insignes des SS; en noir. Tout le terrain était illuminé la nuit par des projecteurs. Les détenus ne purent plus faire leurs promenades quotidiennes. Les voitures ne passaient plus jusqu'à la ville aryenne. Nous ne pouvions plus sortir et étions consignés dans nos chambres. Pendant les premiers jours tout le monde se montra très nerveux au Pawiak. Même les officiers et les sous-officiers SS ne quittaient pas leurs mitraillettes lorsqu'ils se rendaient au bureau au réfectoire. Les ambulances allemandes transportaient sans cesse, par la rue Dzielna les SS morts et Blessés. Les hommes du Ghetto combattaient avec le courage du désespoir. Ils firent sauter les murs du Ghetto et rampèrent dans les maisons inhabitées des rues Dzielna, Gesia et Karmelicka. Tout l'ancien quartier juif devint un champ de bataille, des rues Leszno, Zelazna et Karmelicka jusqu'à la gare de Danzig. Les maisons qui entouraient la prison furent incendiées. Le Pawiak prit feu. Les pompiers de Varsovie veillaient jour et nuit dans la cour de la prison. Nous étions certains que l'on avait incendié ces maisons pour simplifier la défense du Pawiak. Bientôt des incendies éclatèrent de tous les côtés. On faisait sauter toutes les maisons, l'une après l'autre. Au bout de quelques jours tout le Ghetto était en feu. Nous étions au centre d'une mer de flammes.

Je traversai plusieurs fois par jour la cour pour aller chercher, à la cuisine, notre soupe. On étouffait de chaleur, l'air était noir de fumée et de suie. Des bribes de papiers, couverts de caractères hébraïques et à moitié carbonisés, voltigeaient en l'air.

Le Ghetto était dès lors impuissant. Avec leurs revolvers et leurs grenades les hommes ne pouvaient rien faire contre cela.

Nous avons pu suivre l'incendie de la rue Dzielna. Toutes les maisons étaient cernées par les SS et la gendarmerie. Les SS, couchés sur le ventre, à l'abri de l'un ou l'autre repli de terrain, pointaient leurs mitrailleuses sur les maisons. Ils attendaient que la chaleur chasse les habitants de leurs cachettes et permette ainsi de les abattre.

LA LUTTE FINALE

Le 18 avril à 6 h. du matin nous vîmes les SS pénétrer dans le Ghetto. Le hasard a voulu que les internés du Pawlak devinrent les témoins oculaires de l'héroïque résistance des 40.000 personnes qui vivaient dans le Ghetto. Des colonnes de SS passèrent par la rue Dzielna. Les tanks roulaient chaque jour sous nos fenêtres. Nous avons vu comment les Allemands brûlaient les nids de résistance avec des lance-flammes. Nous avons vu les avions de la Luftwaffe pendant les bombardements du Ghetto. Chaque jour 5.000 hommes des Waffen SS et de puissantes formations de gendarmes, équipés des armes les plus modernes, attendaient la résistance était si puissante que la direction de la prison craignait une attaque. La garnison fut renforcée. La garde fut triple et resta jour et nuit sur les murs, on était d'alerte. Le Pawlak fut transformé en forteresse, on toute hâte. On installa de nombreuses mitrailleuses sur tous les murs. Des filets furent tendus sur la cour pour arrêter les grenades. On perça les murs de meurtrières pour les mitrailleuses. Les toits furent couverts de draps blancs portant les insignes des SS; en noir. Tout le terrain était illuminé la nuit par des projecteurs. Les détenus ne purent plus faire leurs promenades quotidiennes. Les voitures ne passaient plus jusqu'à la ville environ. Nous ne pouvions plus sortir et étions confinés dans nos chambres. Pendant les premiers jours tout le monde se montra très nerveux au Pawlak. Même les officiers et les sous-officiers SS ne quittaient pas leurs mitrailleuses lorsqu'ils se rendaient au bureau ou réfectoire. Les ambulances allemandes transportaient sans cesse, par la rue Dzielna les SS morts et blessés. Les hommes du Ghetto combattant avec les coursiers du désespoir. Ils firent sauter les murs du Ghetto et rampèrent dans les maisons inhabitées des rues Dzielna, Gesia et Karmeliska. Tout l'ancien quartier juif devint un champ de bataille, des rues Leszno, Szasna et Karmeliska jusqu'à la gare de Paris. Les maisons qui entouraient la prison furent incendiées. Le Pawlak prit feu. Les pompiers de Varsovie veillaient jour et nuit dans la cour de la prison. Nous étions certains que l'on avait incendié les maisons pour empêcher la défense du Pawlak. Bientôt des incendies éclatèrent de tous les côtés. On réussit à sauver toutes les maisons. Une après l'autre. Au bout de quelques jours tout le Ghetto était en feu. Nous étions au centre d'un mer de flammes.

Le traversant plusieurs fois par jour la cour pour aller chercher à la cuisine, notre soupe. On doutait de chaleur. L'air était noir de fumée et de suie. Des brèves de papiers, couverts de caractères hébraïques et à moitié carbonisés, volaient en l'air.

Le Ghetto était dés lors impénétrable. Avec leurs revolvers et leurs grenades les hommes ne pouvaient rien faire contre cela.

Nous avons pu suivre l'incendie de la rue Dzielna. Toutes les maisons étaient entourées par les SS et la gendarmerie. Les SS couchés sur le ventre, à l'abri de l'un ou l'autre rebord de terrain, pointaient leurs mitrailleuses sur les maisons. Ils attendaient que la chaleur chasse les habitants de leurs cachettes et permette ainsi de les abatte

autres. En quelques secondes les SS surpris furent massacrés.

Nous vîmes les gens fuir, poussés par le feu. Ils gagnaient les étages supérieurs et se réfugiaient, enfin, sur le toit. Nous vîmes des êtres humains se lancer, véritables torches vivantes, des toits et des fenêtres dans le vide. Sans arrêt les SS tiraient à la mitrailleuse sur les maisons.

Le 10 mai le Ghetto avait cessé de brûler. On entendait encore toujours des coups de canon. Des bombes explosaient encore. La résistance se maintenait. Des hommes vivaient encore dans les souterrains. Les SS parcouraient les ruines, pliés en deux. Ils durent combattre contre les derniers survivants pendant de longues journées.

- o - o - o - o -

L I B R E !

=====

Le 16 mai je fus libéré pour raisons de santé avec 3 camarades. Une voiture de la police, sévèrement gardé, nous fit sortir du Ghetto. Par la lucarne grillagée nous revîmes les rues où nous avons vécu pendant 2 ans. Nous ne pouvions rien reconnaître, nous ne savons plus où nous étions. La voiture se frayait difficilement un chemin sur les restes brûlants et fumants. Nous traversions une mer de ruines.

=====

Du côté aryen nous avons retrouvé 2 camarades qui avaient pu échapper du Ghetto, dans la nuit du 19 mai, en passant par les canaux. Ils nous racontèrent le cours dramatique qu'avait pris la réunion de Walter Toebens et firent le récit des derniers combats. Le 17 avril Walter Toebens convoqua les principaux membres du conseil juif (Judenrat) dans son bureau. L'ingénieur Lichtenbaum, le Dr. Wielkowski et A. Gepner, qui tous trois avaient toujours mis tous les moyens encore pour maintenir le Ghetto, vinrent à cette réunion. Toebens leur communiqua que les juifs ne voulaient pas exécuter ses ordres. Il ne pouvait pas organiser le transfert à Poniatowo. Il avait dû le faire savoir aux SS. L'équipe de Reinhardt, dont dépend Poniatowo et Trawniki, l'avait chargé d'ordonner au Conseil Juif d'exécuter le transfert, avec l'aide du service d'ordre juif.

Le Conseil Juif refusa. Pour la première fois depuis l'occupation de Varsovie des membres du Conseil Juif refusèrent d'exécuter les ordres des SS. Toebens communiqua ce refus, par téléphone, à l'équipe Reinhardt. Il arrêta la délégation au nom des SS. Les SS les emmenèrent quelques instants plus tard. L'un des membres du parti avait entendu et noté tout ce qui s'était dit à cette entrevue. Malgré la sévère surveillance du bureau, la nouvelle de l'arrestation fut transmise au parti.

Le 18 avril, à 1 h. du matin, le Ghetto fut cerné. 400 SS franchirent, les premiers, la porte du Ghetto à la porte Stawki. Un autre groupe de SS marchait à leur rencontre par la rue Zamenhofa. Ils étaient entrés par la porte de la rue Gesia. Comme les deux groupes de rapprochaient et que les officiers levaient le bras droit pour le salut hitlérien, ceux qui venaient de la rue Gesia ouvrirent le feu sur les

Nous vîmes les gens fuir, poussés par le feu. Ils gagnaient les
étages supérieurs et se réfugiaient, enfin, sur le toit. Nous vîmes
des étres humains se lancer, véritables torches vivantes, des toits
et des fenêtres dans le vide. Sans arrêt les SS tiraient à la mitrail-
lase sur les maisons.

Le 10 mai le ghetto avait cessé de brûler. On entendait encore
toujours des coups de canon, des bombes explosaient encore. La résis-
tance se maintenait. Des hommes vivaient encore dans les souterrains.
Les SS parcouraient les ruines, pillés en deux. Ils furent combattus
contre les derniers survivants pendant de longues journées.

-- o - o - o - o - o - o --

L I B R E !
=====

Le 16 mai je fus libéré pour raisons de santé avec 3 camarades.
Une voiture de la police, sévèrement gardée, nous fit sortir du ghetto.
Par la rue des grillons nous revîmes les rues où nous avions vécu
pendant 2 ans. Nous ne pouvions rien reconnaître, nous ne savons plus
où nous étions, la voiture se frayait difficilement un chemin sur les
restes brûlés et fumants. Nous traversâmes une mer de ruines.

== = = = =

Un été après nous avons retrouvé 2 camarades qui avaient pu é-
chapper du ghetto, dans la nuit du 19 mai, en passant par les canaux.
Ils nous racontèrent le cours dramatique qu'avait pris la réunion de
Walter Tobens et tirèrent le récit des derniers combats. Le 17 avril
Walter Tobens convoqua les principaux membres du conseil juif (Juden-
rat) dans son bureau. L'ingénieur Liechtenbaum, le Dr. Wislowski et
A. Gerner, qui tous trois avaient toujours mis tous les moyens encore
pour maintenir le ghetto, vinrent à cette réunion. Tobens leur com-
muniquea que les Juifs ne voulaient pas exécuter ses ordres. Il ne pou-
vait pas organiser le transfert à Poniatowo. Il avait dû le faire sa-
voir aux SS. L'équipe de Reinhardt, dont dépend Poniatowo et Trzaski,
l'avait chargé d'ordonner au conseil juif d'exécuter le transfert,
avec l'aide du service d'ordre juif.

Le conseil juif refusa. Pour la première fois depuis l'occupation
de Varsovie des membres du conseil juif refusèrent d'exécuter les or-
dres des SS. Tobens commença ce refus, par téléphone, à l'équipe
Reinhardt. Il arrêta la délégation au nom des SS. Les SS les emmenèrent
quelques instants plus tard. L'un des membres du parti avait entendu
et nota tout ce qui s'était dit à cette entrevue. Malgré la sévère
surveillance du bureau, la nouvelle de l'arrestation fut transmise au
parti.

Le 18 avril, à 11 h, du matin, le ghetto fut fermé. 400 SS fran-
chirent, les premiers, la porte du ghetto à la porte Stawki. Un autre
groupe de SS marchait à leur rencontre par la rue Kamionka. Ils étaient
entrés par la porte de la rue Galeska. Comme les deux groupes de rappo-
chaient et que les officiers levaient le bras droit pour le salut hit-
lerien, ceux qui venaient de la rue Galeska ouvrirent le feu sur les

autres. En quelques secondes les SS surpris furent massacrés.

Le 18 janvier avait été vengé. Cette fois-ci 500 jeunes juifs, en uniformes de SS, avaient bousculé les Allemands. Ce fait absolument inattendu bouleversa à tel point le commandement allemand que l'action contre le Ghetto fut arrêtée. Les Allemands mobilisèrent tout ce qu'ils purent trouver comme soldats à Varsovie et attaquèrent, de nouveau, de toutes les directions vers 9 h. Au portes des murs intérieurs la population du Ghetto les attendait. Les balles de mitrailleuses et les grenades tombèrent en pluie sur les Allemands. On tirait des toits, des fenêtres, de tous les abris. Chaque pouce de terrain fut défendu. Les murs du Ghetto furent détruits. Des fillettes et des gamins de 15 à 16 ans sortirent des fortins pour attaquer les tanks. Ils combattirent et moururent sous leur drapeau bleu blanc (quelques groupes combattaient aussi sous le drapeau rouge).

Le célèbre Scharführer Orf raconta aux internés le désarroi qui s'était emparé du commandement allemand. On l'avait envoyé le 18 avril contre le Ghetto, comme lors de toutes les "actions" précédentes.

Il prétendit qu'à 8 heures du matin la police des étrangers lui avait ordonné d'attaquer, avec un groupe de SS, des parachutistes, russes probablement, qui s'étaient retranchés dans le Ghetto. La direction et tous les SS étaient convaincus que les Russes avaient organisé la révolte. Les Allemands ne pouvaient concevoir que les Juifs enverraient des centaines de SS dans l'au-delà. Et plus tard, alors qu'ils savaient parfaitement qu'il n'y avait eu aucun parachutiste russe, ils continuèrent néanmoins à répandre cette légende. Les Russes ont bombardé Varsovie le 16 mai, ils ne lancèrent pas d'armes. D'ailleurs à ce moment, il était trop tard. Le Ghetto n'existait plus. Les Allemands l'occupaient. La propagande allemande ne parla à cette époque que fort peu des partisans juifs. D'immenses affiches rouges proclamaient dans toutes les rues que les bandes de bolchéviks devaient être complètement détruites. Tout le territoire de la rébellion avait été brûlé dans l'intérêt même de la population polonaise. Il fallait protéger la pacifique population polonaise contre ces criminels communistes. Tout véritable Polonais devait se souvenir de Katyn. Ici, à Varsovie, les judéo-bolchéviks préparaient un nouveau Katyn. Chaque Polonais devait dénoncer ces criminels. Ceux qui aident ces assassins sont des traîtres que l'on fusillera sur le champ. Et ce n'est pas une page d'un journal humoristique! C'est un extrait d'un appel adressé le 1 mai 1943, à la population polonaise et signé par Stroop, le chef des SS et de la police. Je l'ai lu de mes propres yeux.

Du 16 au 18 mai le ciel de Varsovie fut de nouveau rouge. La filiale de Toebons, rue Prosta, un complexe de 20 grandes maisons, était incendiée. Des milliers de juifs combattirent ici jusqu'à la mort, comme leurs frères du Ghetto.

autres. En quelques secondes les SS surpris furent massacrés.

Le 18 janvier avait été vendé. Cette fois-ci 500 jeunes Juifs, en uniformes de SS, avaient boucané les Allemands. Ce fait absolument inattendu bouleversa à tel point le commandement allemand que l'action contre le Ghetto fut arrêtée. Les Allemands mobilisèrent tout ce qu'ils purent trouver comme soldats à Varsovie et attendaient, de nouveau, de toutes les directions vers 9 h. Au port de la rue des mures inférieures la population du Ghetto les attendait. Les balles de mitrailleuses et les grenades tombèrent en pluie sur les Allemands. On tira des têtes, des jambes, de tous les côtés. Chaque pouce de terrain fut défendu. Les mures du Ghetto furent détruits. Des fillettes et des gamins de 15 à 16 ans sortirent des fortins pour égarer les tanks. Ils combattirent et moururent sous leur drapeau bleu blanc (quelques groupes combattant aussi sous le drapeau rouge).

Le célèbre Scherführer OT raconte aux internés le déroulé qui eût été en cas de commandement allemand. On l'avait envoyé le 18 avril 1943 contre le Ghetto, comme lors de toutes les "actions" précédentes.

Il prétendit qu'à 8 heures du matin la police des étrangers lui avait ordonné d'attacher, avec un groupe de SS, des parachutistes, Russes probablement, qui étaient retranchés dans le Ghetto. La division et tous les SS étaient convaincus que les Russes avaient organisé la révolte. Les Allemands ne pouvaient concevoir que les Juifs enverraient des centaines de SS dans l'air-à-à. Et plus tard il dit qu'ils avaient participé qu'il n'y avait eu aucun parachutiste. Russes, ils considéraient néanmoins à regarder cette légende. Les Russes ont bombardé Varsovie le 18 mai, ils ne lancèrent pas d'armes. D'ailleurs à ce moment, il était trop tard. Le Ghetto n'existait plus. Les Allemands l'occupaient. La propagande allemande ne parla à cette époque que de la part des partisans Juifs. D'immenses affiches rouges proclamèrent dans toutes les rues que les bandes de bolsheviks devaient être complètement détruites. Tout le territoire de la rébellion avait été brûlé dans l'intérêt même de la population polonaise. Il fallait protéger la pacifique population polonaise contre ces criminels communistes. Tout véritable Polonais devait se soulever de Kutyń. Ici, à Varsovie, les Juifs-bolsheviks préparaient un nouveau Kutyń. Chaque Polonais devait dénoncer ces criminels. Ceux qui aident ces assassins sont des traîtres que l'on fusille sur le champ. Et ce n'est pas une page d'un journal humanitaire! C'est un extrait d'un appel adressé le 1 mai 1943, à la population polonaise et signé par Strop. Le chef des SS et de la police. Je l'ai lu de mes propres yeux.

Le 18 mai 1943 le ciel de Varsovie fut de nouveau rouge. La filiale de l'Armée, rue Praga, un complexe de 80 grandes maisons, était incendiée. Des milliers de Juifs combattirent les tanks à la mort, comme leurs frères du Ghetto.

ENCORE UNE FOIS EN DANGER DE MORT.

=====

Le dimanche 17 mai, j'ai pu me rendre compte moi-même de l'effet de la propagande. J'avais pris rendez-vous avec un camarade, libéré comme moi du Pawiak, dans le café Wegierkiewoz, à la rue de Boduch. Nous devions y rencontrer un couple de citoyens américains, qui devaient partir, avec nous, pour être échangés. Ce couple avait le droit de vivre en liberté. Ils n'avaient jamais été au Pawiak. Nous parlions depuis quelques minutes. La serveuse venait prendre les commandes. Tout-à-coup une douzaine de SS cernèrent notre table. "Debout! Haut les mains! hurra un sous-officier. Il nous ordonna de nous tourner vers le mur. Les SS portaient le casque d'acier, des mitraillettes et des grenades, accrochés à la ceinture et placés dans la tige des bottes. J'étais certain qu'ils faisaient erreur. Je voulus poser une question. "Silence!" hurla le Scharführer. Et ainsi nous nous tenions tous les quatre, les bras levés; le visage contre le mur. Ils nous fouillèrent pour chercher des armes. Ils examinèrent nos manteaux accrochés à une patère. Ils mirent des menottes aux hommes et nous emmenèrent. A la rue une vingtaine de SS, armés jusqu'aux dents, attendaient. Ils nous menèrent à la Kommandantur des SS, rue Moniuszki, à 200 m. du café.

Un sous-officier, d'un grade supérieur attendait dans son bureau. Il fit enlever nos menottes et demanda nos papiers. Le couple montra une pièce délivrée par la gestapo. Il leur permit de partir. Il examina longuement nos passeports. J'essayai de lui expliquer que nous sommes des internés et que nous avons été relâchés pour raisons de santé jusqu'au 12 mai 1943. Le 19 mai nous devions partir pour Lisbonne pour y être échangés contre des internés civils allemands. "Quoi" me lança-t-il à la figure, "vous voulez me faire croire qu'on vous a relâché d'une prison allemande sans vous donner de papiers? Je devrais croire de telles légendes? Cet accusateur-ci - et il indiquait un jeune homme qui se trouvait dans son bureau - vous a reconnu comme juifs. Tous les juifs sont remis au poste de commandement, à l'Untersturmführer Brand".

Poste de commandement, Brand . . . c'est la fin, 103 rue Zelazna, jamais un juif n'en est sorti vivant. J'essaie de convaincre encore une fois l'officier. "Veuillez donc téléphoner à la direction de la prison, à la police des étrangers, aux bureaux de l'allée Schucha, partout on pourra vous renseigner. Informez-vous, si vous voulez, auprès du médecin de la police. Tous confirmeront nos déclarations. Envoyez nous aux bureaux de la gestapo. Le poste de commandement ne peut pas disposer de nous. Nous sommes enregistrés à Berlin, en Suisse, à Washington."

Rien à faire. Faire appel à la logique d'un officier de SS est toujours une perte de temps. Il nous fit remettre les menottes. Quatre hommes nous ramènent par la rue principale de Varsovie au Ghetto. Nous n'avons qu'un seul espoir: peut-être le couple libéré pourra-t-il atteindre quelqu'un à la police des étrangers. C'est la seule chance qu'il nous reste. C'était pendant les heures de midi et de plus cela se passait un dimanche. Est-ce que la police des étrangers pourra obtenir quelque chose des groupes d'extermination?

ENCORE UNE FOIS EN DANGER DE MORT

Le dimanche 17 mai, j'ai pu me rendre compte moi-même de l'effet de la propagande. J'avais pris rendez-vous avec un camarade, libéré comme moi du Pawlak, dans la rue Węsierska, à la rue de Bodan. Nous étions y rencontrer un couple de citoyens américains, qui devaient partir, avec nous, pour être dérangés. Ce couple avait le droit de vivre en liberté. Ils n'avaient jamais été au Pawlak. Nous parlions depuis quelques minutes. La servante venait prendre les commandes. Tout à coup une douzaine de SS entrèrent dans la pièce. "Désolé, Haut les mains!" cria un sous-officier. Il nous ordonna de nous tourner vers le mur. Les SS portaient le casque d'acier, des mitraillettes et des grenades, accrochés à la ceinture et placés dans la tige des bottes. "Silence!" hurla qu'il n'est pas permis de parler. Je voulais poser une question. "Silence!" hurla le sous-officier. Et ainsi nous nous tenions tous les quatre, les bras levés, le visage contre le mur. Ils nous familiarisèrent pour chercher des armes. Ils examinèrent nos vêtements accrochés à une patère. Ils mirent des menottes aux hommes et nous amenèrent. A la rue une vingtaine de SS, armés jusqu'aux dents, attendaient. Ils nous menèrent à la Kamman-Platz des SS, rue Moniuszki, à 200 m. du café.

Un sous-officier, d'un grade supérieur attendait dans son bureau. Il fit enlever nos menottes et demanda nos papiers. Le couple montra une pièce délivrée par la Gestapo. Il leur permit de partir. Il examina longuement nos passeports. L'assaut de lui expliquer que nous sommes des internés et que nous avions été relâchés pour raisons de santé. Le 12 mai 1943. Le 19 mai nous devions partir pour Luban pour y être dérangés contre des internés civils allemands. "Quoi?" me lança-t-il à la figure. "Vous voulez me faire croire qu'on vous a relâché d'une prison allemande sans vous donner de papiers? Les vrais internés de telles catégories? Cet accusateur-ci - et il indiquait un jeune homme qui se trouvait dans son bureau - vous a reconnu comme juifs. Tous les juifs sont remis au poste de commandement, à l'Untersuchungsamt."

Poste de commandement, Brand. . . . c'est la fin. 103 rue Salzman. Jamais un juif n'est sorti vivant. L'assaut de convaincre encore une fois l'officier. "Veuillez donc téléphoner à la direction de la prison, à la police des étrangers, aux bureaux de l'alle Schuch, partout on pourra vous renseigner. Informez-vous, si vous voulez, auprès du médecin de la police. Tous confirmeront nos déclarations. Envoyez nous aux bureaux de la Gestapo. Le poste de commandement ne peut pas disposer de nous. Nous sommes enregistrés à Berlin, en Suisse, à Washington."

Rien à faire. Faire appel à la loge d'un officier de SS est toujours une perte de temps. Il nous fit remettre les menottes. Quatre hommes nous ramènèrent par la rue principale de Varsovie au ghetto. Nous n'avons qu'un seul espoir: peut-être le couple libéré pourra-t-il atteindre quelqu'un à la police des étrangers. C'est la seule chance qu'il nous reste. C'était pendant les heures de midi et de plus cela se passait un dimanche. Est-ce que la police des étrangers pourra obtenir quelque chose des groupes d'extrémistes?

Nous retrouvons l'affreuse vision du Ghetto. Les cuisines roulantes se trouvent devant le 103 de la rue Zelazna. La place est noire de SS. Ils viennent chercher à manger. Au poste de commandement le Scharführer de service nous reçoit. L'un des SS de notre garde annonce qu'il amène deux juifs, arrêtés dans la ville aryenne. Le troisième est l'accusateur. Celui-ci maintient ses accusations à l'égard de mon camarade. Il ne me connaît pas. "Bah, je le ferai bien vite parler!" dit le Scharführer. Il me prend à la gorge et me lance contre le mur. "Je Vais te battre à mort, espèce de chien! Avoue la vérité! Tu es juif!" De toutes mes forces je lui répond: je suis citoyen américain. De quel droit me traitez vous ainsi? Tirez-moi une balle dans la tête et vous tuerez par là un Allemand!"

Le Scharführer me grappe à la figure et hurle: "Cela ne m'intéresse pas du tout, que tu sois Américain ou Hotentot. Tu es un Juif et pour cela tu crèveras!"

Du premier étage, une voix allemande crie: "Qu'est-ce que c'est que ces cris là en bas?" Le Scharführer m'abandonne pour annoncer: "Deux juifs qui erraient dans la ville aryenne ont été conduits ici. L'un d'eux ne veut pas avouer qu'il est juif. Il prétend être interné." L'homme du premier étage descend. Je le reconnais immédiatement. C'est l'Oberscharführer Mende, que tous connaissent dans le Ghetto. "Vos noms, s'il vous plaît" dit-il en s'adressant à nous. Il nous a réellement dit vous! Je ne me suis pas trompé! Il tient un billet en main et compare. "Excusez-moi, Messieurs, dit-il du ton d'un fonctionnaire poli, il y a eu erreur. Nous regrettons que vous ayez dû subir quelques ennuis, à cause de la négligence de la direction de la prison. Vous êtes évidemment libres!"

Il ordonna de nous enlever les menottes. J'avais le visage ensanglanté. Je ne disais plus un mot. Je ne pouvais pas répondre ni à Mende, ni aux SS qui nous faisaient sortir du Ghetto. Ils répétèrent qu'ils regrettaient bien sincèrement de nous avoir causé tous ces ennuis. "Que direz-vous à l'étranger de nous?" et mentalement je répondis: "la vérité".

= = = = =
= = =

J'appris plus tard que le couple avait atteint le commissaire de la police des étrangers, qui ordonna de nous libérer. Le 19 mai 1943; à 10 heures du soir, avec 98 autres survivants, j'ai quitté Varsovie.

* * * * *
* * *
*

Nous retrouvons l'effroyable vision du ghetto. Les cuisines rouillantes se trouvent devant le 108 de la rue Salzman. La place est noire de SS. Ils viennent chercher à manger. Au poste de commandement le Scharringer de service nous reçoit. L'un des SS de notre garde annonce qu'il amène deux juifs, arrêtés dans la ville aryenne. Le troisième est l'accusateur. Celui-ci maintenant ses accusations à l'égard de mon camarade. Il ne me connaît pas. "Bah, je le ferai bien vite parler!" dit le Scharringer. Il me prend à la gorge et me lance contre le mur. "Je vais te faire à mort, espèce de chien! Avoue le véritable Tu es juif!" De toutes ses forces je lui réponds: "Je suis citoyen américain. De quel droit me traites-tu ainsi? Tires-tu une balle dans la tête et vous tuez par là un Allemand!"

Le Scharringer me frappe à la figure et hurle: "Cela ne m'intéresse pas du tout, que tu sois américain ou Hotentot. Tu es un juif et pour cela tu crèves!"

Le premier étage, une voix allemande crie: "Qu'est-ce que c'est que ces cris là en bas?" Le Scharringer m'abandonne pour annoncer: "Deux juifs qui errent dans la ville aryenne ont été conduits ici. L'un d'eux ne veut pas avouer qu'il est juif. Il prétend être interne." L'homme du premier étage descend. Je le reconnais immédiatement. C'est l'Obersturmführer Meier, que tous connaissent dans le ghetto. "Vos noms, s'il vous plaît" dit-il en s'adressant à nous. Il nous a réellement dit: "Je ne suis pas trompé! Il tient un billet en main et compare." "Excusez-moi, Messieurs, dit-il du ton d'un fonctionnaire poli, il y a un ornement. Nous regrettons que vous ayez dû subir quelques ennuis, à cause de la négligence de la direction de la prison. Vous êtes évidemment libérés!"

Il ordonne de nous enlever les menottes. J'avais le visage ensanglanté. Je ne disais plus un mot. Je ne pouvais pas répondre ni à Meier, ni aux SS qui nous faisaient sortir du ghetto. Ils répétaient qu'ils regrettaient bien sincèrement de nous avoir causé tous ces ennuis. "Que direz-vous à l'étranger de nous?" et mentalement je répondais: "la vérité".

==
==

L'après-midi que le couple avait atteint le commissariat de la police des étrangers, fut ordonné de nous libérer. Le 19 mai 1943, à 10 heures du soir, avec 38 autres survivants, j'ai quitté Varsovie.

*



10

JU
G
Wa